

LA RENAISSANCE

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Directeur: OLIVAR ASSELIN

LA « RENAISSANCE » ET LA « RENAISSANCE CANADIENNE »

par OLIVAR ASSELIN

L'envoi (à l'occasion de notre concours) de milliers de circulaires de la RENAISSANCE à autant d'adresses obtenues, moyennant finances, de l'administration postale canadienne, nous aura permis de mettre la main sur ce qui constitue un faux en écriture et une véritable escroquerie morale.

Deux mois après l'apparition de notre journal, un comité qui signe simplement « La Renaissance Canadienne » et qui a ses bureaux à l'Idée Conservatrice, 4 est, rue Notre-Dame, commençait à adresser à des gens de la campagne une série de circulaires où on faisait l'éloge de toute la législation sociale passée par M. Bennett durant la dernière session parlementaire. On en est maintenant rendu à la dixième.

Ces circulaires nous ont déjà valu des lettres de plusieurs destinataires, dont le style et l'orthographe indiquent mieux que quoi que ce soit le degré d'instruction de ceux qui les écrivent. L'une des lettres se lit ainsi :

Béarn, 18 sept 1935

à Mr le directeur Olivar Asselin
Mr le directeur je suis heureux de participer à votre concours espérant peut être être un des Heureux gagnants mais j'aurais aussi un grand service à vous demandé étant assuré d'avance que comme moi vous travaillez Pour Que le parti au pouvoir actuellement continue son administration dans les années à venir.

donc il faut tous être unis pour La même cause donc je vous demanderai de me donner les renseignements nécessaires Pour Que je corresponde immédiatement avec les chefs de l'organisation conservatrice car on ne fait pas la guerre sans armes et avec un peu d'aide nous Pourrions travailler beaucoup au succès de notre cause

espérant Que vous vous rendrez à ma demande dans la mesure du Possible

merci d'avance d'un abonné
P. E. B., Béarn P.Q.

Les circulaires de la Renaissance Canadienne ne sont adressées qu'à des gens de la campagne. Inutile de dire qu'elles n'émanent pas de nos bureaux et qu'elles sont l'œuvre de faussaires.

La politique

M. Stevens a désigné dans son discours de Montréal ceux qu'il voudrait voir à l'administration du pays : M. Holt aux Finances, M. Webster aux Mines, M. Aimé Geoffrion à la Justice, M. Stanley McLean (de la Canada Packers Company) à l'Agriculture, M. Cahan à la Secrétairerie d'Etat, M. Gundy (de la maison Wood, Gundy & Company) aux Finances, et ainsi de suite. Il n'en a oublié qu'un seul : le monsieur dont le SOLEIL a fait un portrait que nous reproduisons aujourd'hui. Quant au reste, M. Stevens s'en est tenu surtout à sa politique de large crédit et d'argent facile — et l'on sait ce que cela veut dire — entremêlé d'idées justes, comme l'abolition des sweatshops, que personne ne défend.

M. Bennett, pour ne pas verser tout à fait dans le socialisme (ce qui pour un conservateur serait vraiment un comble), poursuit le chapitre des promesses. Le 6 septembre il n'avait plus qu'un poumon : il pensait à la mort. Le 10 il parlait de mettre à leur pension d'un seul coup 120,000 ouvriers de 60 ans. Le 13, rappelant toutes ses œuvres, il admettait modestement qu'il ne lui restait qu'à abolir le chômage et, sans doute, à ramener le beurre à 40 sous. Il continue. Mais comme cette chanson pourrait finir par fatiguer, il y ajoute de temps en temps un petit couplet. A Victoria il a même cru pouvoir raconter l'histoire fabuleuse de son enlèvement. A l'heure actuelle il est en face d'une candidature aherhardiste dans West-Calgary. Cela n'est pas sans lui causer quelque souci, car ces gens du Crédit National s'y entendent eux aussi en promesses.

Aux dernières nouvelles M. King tenait honnêtement son bout. Il croit, lui, que le Crédit National devrait avoir une épreuve sérieuse, un essai complet, mais en Alberta seulement. Il compte évidemment que le C. N., confiné à cette province, mourra vite faute de combustible. On relève maintenant dans ses discours de plus fréquentes mentions de la pension de chômage, de l'assurance-maladie, et autres panacées bennettistes qu'il a dû accepter pour faire comme tout le monde; il a seulement supprimé les réserves qu'il faisait dans son discours de Québec : respect des droits des provinces, rétablissement préalable des finances fédérales. Nous doutons cependant qu'il puisse apprivoiser avec cela les gens qui veulent capitaliser leur manque à gagner. Heureusement il maintient sa promesse de réduire les droits d'importation. Cela, au moins, n'est pas une fable. La prospérité par les droits modérés, on a déjà vu cela, en notre pays, et on pourra le voir encore, si le Canada abandonne sa marotte de vouloir légiférer pour l'Ampm-païre.

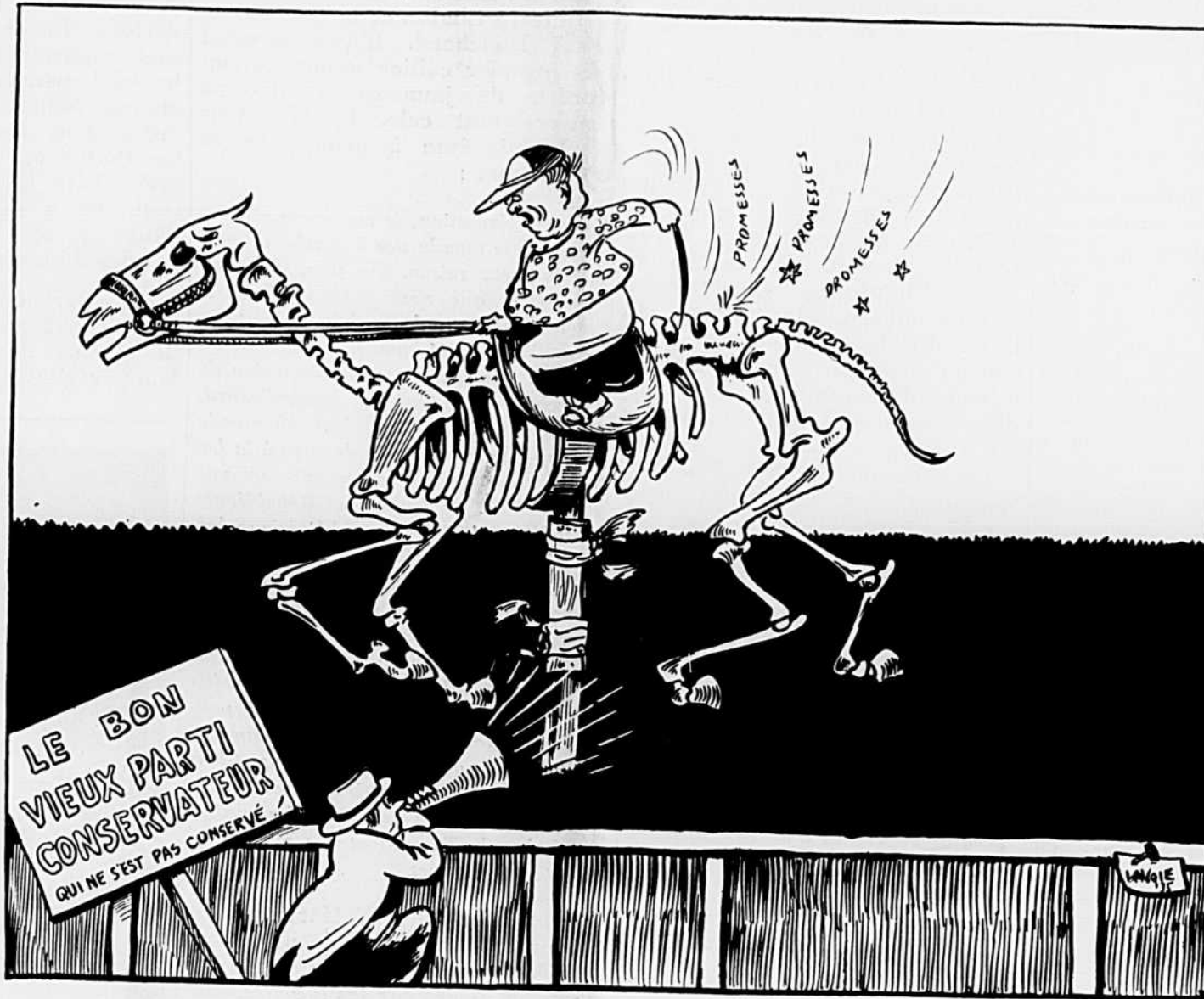
Les accords britanniques

La presse canadienne a publié le 12 septembre cette dépêche de Bruxelles, envoyée par Havas d'accord avec la Canadian Press :

Le gouvernement belge étudie les relations commerciales entre le Canada et la Belgique, à la suite de plaintes des exportateurs belges. Ceux-ci prétendent que le Canada impose des droits arbitraires sur les produits belges.

Le gouvernement belge a fait parvenir au gouvernement canadien un mémoire qui est resté sans réponse.

LA CAVALE CONSERVATRICE



M. BENNETT — Les promesses, c'est pourtant ce qui se conserve le mieux.

Et le 13, le SOIR de Paris terminait ainsi un fait-divers sur le même sujet:

Il nous revient que les services compétents belges réexaminent la question et que tout porte à croire que, devant le peu de bonne volonté marquée par le gouvernement canadien, le gouvernement belge se départirait bientôt de la politique libérale qu'il applique à l'importation des produits canadiens sur son territoire.

A mainte reprise nous avons fait observer que les accords britanniques d'Ottawa avaient été conclus aux dépens de pays qui étaient prêts à signer des traités de commerce avec nous. Le cas de la Belgique est la preuve de cette assertion. Durant l'année financière close le 31 mars dernier, la Belgique, avec une population supérieure à celle du Canada, a pris, malgré tout, pour \$11,780,000 de nos exportations, et nous a vendu pour \$3,613,500. Elle aurait pu faire avec nous un commerce beaucoup plus considérable; elle en a été empêchée par les droits prohibitifs que nous avions imposés sur tous les produits non britanniques. Commercer avec elle, ce serait peut-être commercer un peu moins avec les *Britishers*. Les Canadiens en auraient du profit mais M. Bennett en aurait moins de gloire.

La restauration à la Stevens

Pendant que M. Stevens, dit le GLOBE dans un article de fond, exposait à un auditoire d'Halifax comment il entendait mettre en vigueur les recommandations de la Commission d'enquête sur les bénéfices commerciaux, M. McInnis, instituteur à Toronto, dans une assemblée d'électeurs de la circonscription de Greenwood, demandait au candidat de la Restauration, M. Hougham, comment M. Stevens pouvait parler ainsi, après avoir, pendant des années, prêté son nom comme administrateur à la Manufacturers' Finance Corporation, où lui, McInnis, avait perdu \$2,500, tandis que Stevens s'en tirait en rendant à la compagnie ses cachets d'administrateur.

Ce M. McInnis est un homme bien curieux, et il n'entend apparemment pas grand-chose à la Restauration.

Les ouvriers de la forêt

Ils sont bien dix mille dans la seule région de Chicoutimi, au dire d'un collaborateur du Progrès, qui en profite pour faire mousser les réclamations de ces braves gens et pour nous rappeler encore une fois, avec S. E. Mgr Lamarche, que le salaire doit avoir priorité sur le dividende.

Mais, comme nous l'avons fait observer, ils ne sont pas tous de la même catégorie et ils ne méritent pas tous le même traitement. Et surtout la capitalisation de la compagnie Price, après la compression qu'elle vient de subir, ne représente vraisemblablement pas plus que les fonds véritablement engagés dans l'entreprise, de sorte qu'il est puéril de parler de capital fictif. Que les ouvriers de la forêt s'agitent pour obtenir justice, rien de plus juste, mais qu'ils se mettent entre les mains d'une société étrangère (l'U.C.C.) pour seconder son agitation politique, cela nous semble infiniment moins recommandable. Il n'y a rien de forcément commun entre le travail de la forêt et l'agriculture, et les bûcherons devraient pouvoir conduire leur affaire tout seuls. Ou s'ils ont besoin de meneurs étrangers, qu'ils ne les empruntent pas à l'U.C.C.

M. Bouchard à Québec

Il y a dit de bonnes choses, mais on peut se demander s'il avait bien vérifié les bases de son calcul quand il a déclaré qu'à une économie annuelle de \$60,000 à Saint-Hyacinthe devait correspondre une économie de \$600,000 à Québec. La Québec Power Co. exploite à Québec non seulement un service d'énergie et d'éclairage qui est payant, mais un tramway qui l'est si peu que M. Bouchard pourrait l'obtenir à très bon marché à condition d'en payer les dettes.

Mais là encore, dira M. Bouchard, on souffre de la surcapitalisation.

C'est précisément là que M. Bouchard se trompe, croyons-nous. La « Québec Power Company » est née de la fusion de diverses entreprises qui avant d'être englobées ont dû exprimer toute l'eau qu'elles avaient dans le corps : certaines ont même été acquises à un capital dégonflé des trois quarts, de sorte que le capital de la Québec Power Co. ne représente pas aujourd'hui plus que la mise de fonds réelle.

Soit dit non pas pour vouloir embarrasser M. Bouchard, qui poursuit un but excellent, mais pour l'empêcher de prêter à son insu l'aide de son éloquence et de sa bonne réputation à des coquins qui pour régler la question des tarifs d'électricité n'hésiteraient pas à user de tous les moyens, à commencer par le mensonge.

Un prédicant

Un correspondant de la GAZETTE qui a évidemment l'esprit tourné aux choses éternelles fait des réflexions lugubres sur la mort de Huey Long. « Un jour, dit-il, nous sommes dans toute la vigueur et l'activité de la vie. Le lendemain nous trouvons dépouillés de toute notre gloire et de toutes nos aspirations. » Et ainsi de suite, jusqu'à 6 et 7 de l'Épître aux Galates.

C'est étaler beaucoup d'érudition et beaucoup de piété à propos d'un gaffer qui, au dire de ses propres amis, avait gagné, à l'âge de 42 ans, de deux millions et demi à cinq millions dans la politique.

Long aurait été un bon citoyen, que le correspondant de la GAZETTE serait obligé de citer, au sujet de sa mort, les Psaumes, les Prophètes et le Deutéronome. Ainsi, dans le monde anglo-saxon, chaque fois que meurt un gaffer illustre qu'il faudrait tout simplement laisser crouler — ou couler — dans sa merde, un imbécile monte dans la chaire pour édifier sur ses restes un beau sermon. La religion y gagne-t-elle ? Nous croyons plutôt le contraire.

« Front commun », des deux côtés

« Les conservateurs provinciaux prêteront une aide généreuse aux conservateurs fédéraux dans la plupart des comtés » disait l'ILLUSTRATION avant de passer au camp Stevens. Tous les députés de l'Opposition feront la lutte pour les candidats de M. Bennett. Aussi l'unité du front conservateur Ottawa-Québec va-t-elle s'accomplir.

Et l'ILLUSTRATION ajoutait, quelques lignes plus loin :

« ...Un vote pour King est un vote pour Taschereau. C'est le Front Commun. »

Après tout, ce n'est pas nous qui le leur faisons dire.

SOMMAIRE

En page deux :

Chez nous et ailleurs OLIVAR ASSELIN

En page trois :

Les autres problèmes de l'heure ANDRÉ BOWMAN

En page quatre :

Canada, France et Angleterre OLIVAR ASSELIN
La reprise des affaires et le crédit DOLLARD D'ANSEREAU
Faudrait-il s'abstenir le 14 octobre ? GEORGES LANGLOIS

En page cinq :

Claude-Henri Grignon se châtie CARMEL BROUILLARD, o.f.m.
La Manécanterie ANNETTE LASALLE-LEDUC

En page six :

Rectification du vocabulaire HENRI ROULLAUD
Les livres ARMAND RIO

En page sept :

Madame de Sévigné HÉLÈNE ROLLIN
Pour avoir de l'allure MICHEL ARBAUD

En page huit :

Chronique du sport JEAN-ROBERT BONNIER

En page neuf :

« Tannhauser » à l'italienne GEORGES LANGLOIS
« Le Voleur » LOUIS PELLAND
Les films du jour LOUIS PELLAND

En page dix :

L'annexion du Turkestan chinois NICOLAS VAKAR

En page onze :

La propagande impérialiste JEAN-MARIE NADEAU
Chronique financière AUGUR

En page douze :

Lait et régime lacté DR G. A. SÉGUIN
L'évolution de la politique anglo-égyptienne JOSEPH MICHACA

Notre concours

Au cours de cette seconde semaine, des centaines de gens répondent à notre question :

Qui gagnera aux élections fédérales ?

Les réponses reçues indiquent que la victoire libérale est fortement escomptée dans la province de Québec. La plupart des concurrents accordent 50 sièges aux libéraux dans Québec.

Il n'y a pas de doute que les élections du 14 octobre sont les plus intéressantes que nous ayons eues depuis nombre d'années. Outre les centaines de coupons-réponses que nous recevons chaque jour, le courrier nous apporte aussi nombre de lettres intéressantes.

Quelques-unes sont même pour le moins amusantes. Une institutrice de X... nous demande bien candidement « d'arranger ça » pour que le prix de \$300 lui revienne, parce que, dit-elle, son salaire ne lui suffit pas. Nous avons beaucoup de sympathie pour cette aimable jeune fille, mais nous lui recommandons de ne pas compter uniquement sur des « concours arrangés » pour gagner sa vie, mais de multiplier ses chances en nous envoyant autant de coupons-réponses qu'elle le pourra.

Un autre concurrent nous demande de lui envoyer le journal gratuitement, promettant de nous verser dix sous s'il gagne le 1er prix (\$300).

Et cette autre qui nous offre de se présenter comme candidat pour n'importe quel parti dans son comté pourvu toutefois que nous lui disions quoi faire et que nous nous occupions de son élection. Quant à lui, il est certain d'être élu.

Apparemment, certaines gens n'ont pas compris que « La RENAISSANCE » est indépendante des partis politiques. Une fois encore, il s'agit d'un concours, et non de l'élection de qui que ce soit. Nous ne voulons influencer votre vote en aucune façon. Nous vous demandons seulement de deviner les résultats du vote du 14 octobre.

Nous vous rappelons qu'il y a dans Québec trois groupes importants de candidats et que le nombre de comtés (65) sera probablement divisé entre les 3.

Voici le rapport des réponses déjà reçues :

Partis	au Canada	dans Québec	dans les comtés
Libéral	85%	94%	81%
Conservateur	11%	5%	14%
de la Restauration	4%	1%	5%

Exemples : 85% des concurrents disent que les libéraux l'emporteront au Canada; 14% des concurrents disent que le candidat conservateur gagnera dans leur comté.

VOIR LE COUPON-REPONSE EN PAGE 5

Chez nous et ailleurs

M. Stevens : Ce que c'est

« A bas les capitalistes ! » Ce cri de haine lancé hier soir à l'Aréna par un fanatique de la Restauration nationale, ainsi appelée par antiphrase, est le résultat le plus net de la campagne de bas-fonds que poursuit actuellement M. Stevens. L'ex-ministre du Commerce dans le cabinet tory peut avoir raison sur quelques points ; mais la tournure qu'il donne à ses attaques, la violence de ses raisonnements, le décousu et la colère de ses arguments, n'ont qu'un effet véritable : c'est d'ameuter quelques têtes moins solides, quelques cœurs plus aigris contre l'ordre. Songez que cet homme, ministre du Commerce pendant quatre ans, a défendu toute la politique de M. Bennett, depuis l'institution du « dôle » jusqu'au relèvement excessif des tarifs douaniers sur 300 articles d'importation. Songez qu'il a participé à toutes les manœuvres du gouvernement pour favoriser une poignée d'industriels au détriment de la masse des consommateurs. Et c'est lui qui, par calcul électoral, brise avec ses anciens collègues et brûle ce qu'il a adoré. Il défendait naguère le principe des « combines », qu'il trouvait nécessaires à la bonne marche de la vie économique ; il attaque aujourd'hui les « combines » et leur impute la crise. Il défendait les droits prohibitifs imposés sur les textiles et les instruments aratoires par son propre gouvernement ; il promet aujourd'hui de les abaisser en faveur de l'agriculteur et du consommateur canadiens. Il n'a rien dit lorsque le gouvernement a réformé la loi sur les sociétés par actions ; il reproche aujourd'hui à certaines entreprises commerciales d'avoir mouillé leur capital à la faveur d'une loi élastique. Mais quelle peut être la sincérité de cet homme dont les paroles contredisent tous les actes ? Quelle peut être la conviction de ce monsieur qui participe personnellement à la banqueroute de la Manufacturers' Finance Corporation, ou s'engloutit 3 millions de l'épargne publique ? Quelle peut être le désintéressement de ce chef de parti qui, il n'y a pas si longtemps, adressait sur du papier à lettres de la Chambre des Communes les prospectus d'une entreprise pétrolière dont il était l'administrateur ? Que valent les grands sentiments qu'il manifeste en 1935 auprès des actes soumis qu'il a posés, comme ministre de M. Bennett, de 1930 à 1934 ?

M. Stevens prétend que la richesse du Canada est concentrée entre les mains de dix ou douze privilégiés. Mais privilégiés grâce à quelle politique, sinon à une politique de protectionnisme tory dont il fut, lui Stevens, l'un des premiers et des plus ardents défenseurs ? Parmi les dix ou douze privilégiés dont il parle, combien y a-t-il de libéraux ? Bien plus, combien y a-t-il de libéraux parmi les cinquante industriels les plus puissants de notre pays ? Un tract de la C.C.F. en citait récemment la liste complète. Eh bien, sauf peut-être Robert Adair et A.E. Dymont, tous ces messieurs sont des tories avoués ou des hommes reconnus pour leurs amitiés conservatrices. Un libéral, sir Herbert Holt qui dirige 56 sociétés dont les recettes globales atteignent annuellement \$4,764,577,223 ? Un libéral, William Black, dont les 20 compagnies réalisent des recettes annuelles de l'ordre de \$4 millions en chiffres ronds ? Un

libéral, sir Thomas White ? Un libéral, lord Shaughnessy ? Un libéral, Julian-C. Smith ? Un libéral, Massey Birks ? Un libéral, Paul-F. Sise ?... Eh bien, ce sont ces hommes et cent autres qui possèdent la richesse du Canada et qui, d'année en année, grâce à la politique d'un parvenu de l'argent, M. Bennett, ont canalisé vers leur caisse le pouvoir d'achat de la nation ! M. Stevens a collaboré à cette politique. De quel droit la condamne-t-il aujourd'hui ?

(Du SOLEIL du 19 septembre 1935)

« Le dividende national »

M. J. B. Côté écrit sous ce titre dans l'ECHO DU BAS-SAINT-LAURENT, de Rimouski :

Certains fanatiques du Crédit Social en Alberta, mis en appétit par leur récent succès en cette province, ont maintenant un projet tout cuit de restauration qu'ils veulent appliquer à tout le Dominion. Voici les grandes lignes de ce plan fantaisiste. Afin de donner du travail aux jeunes gens, ils proposent de mettre à la retraite toute personne âgée de plus de 50 ans et de lui servir jusqu'à la fin de ses jours un dividende, dit « dividende national ». On serait tenté de croire que ces gens-là sont embarrassés pour trouver les moyens de payer ce dividende fantastique, mais il n'en est rien. C'est pour eux la chose la plus simple du monde et ils sont étonnés de n'y avoir pas pensé plus tôt.

La valeur de l'actif national au Canada, disent-ils, est de 169 milliards, 862 millions.

Ils incluent dans cet actif un item de 126 milliards, 768 millions, qui représente le capital humain disponible dans le Dominion. On voit tout de suite qu'ils savent trouver des milliards là où d'autres n'en voient pas. De cet actif impressionnant, il faut retrancher le modeste item de 11 milliards qui représente la dette du Canada. Il reste donc un excédent fabuleux de 158 milliards, 226 millions qui appartient à tout le monde.

— Nous sommes riches et nous ne le savons pas. — La part individuelle de chaque personne au Canada dans ce capital est de quinze mille dollars. Ainsi donc, une famille de dix personnes peut être « sous le secours direct » et cependant valoir au bas mot 150 mille dollars. C'est d'une logique enfantine qu'avec un tel actif nous n'avons aucune excuse de laisser régner la pauvreté dans notre pays.

Ce bilan étant établi, comme on vient de le voir, et l'actif de chaque individu étant démontré, le problème du dividende national se résout tout seul. Tout se résume à une simple opération de banque. Nous avons à Ottawa la « Banque du Canada » qui n'a pas été fondée pour être un joli colifichet ; utilisons-la donc. Au moyen d'une petite retouche sous forme d'amendement apporté à sa charte, elle recevrait les pouvoirs nécessaires d'accepter en garantie contre avances le titre de la part de tout individu dans la fortune nationale. L'opération se ferait au moyen d'un compte tout spécial qui s'appellerait, « Le Compte du Crédit National ».

La banque garderait cette avance en dépôt et paierait un intérêt sur icelle.

Et voilà comment tout Canadien âgé de plus de 50 ans pourrait se mettre à sa pension en exploitant sa part de la fortune nationale. — M. Aberhart pourrait offrir à M. Bennett la part de ses compatriotes de l'Alberta pour garantir l'emprunt qu'il sollicite.

On rira en lisant cette théorie échelée, fautive comme tous les systèmes qui visent à la répartition égale des richesses et qui ont tous lamentablement fait faillite chaque fois qu'on a tenté d'en faire une application pratique, mais qu'un beau déclamateur, candidat quelconque, s'avise de prendre ces fantaisies à son compte, et on verra la masse se jeter sur cet appât avec frénésie.

Chose curieuse, et qui montre bien la solidité relative de notre peuple, c'est uniquement dans les provinces anglaises que ces théories prennent naissance. Chez nous, il suffit de les mentionner pour qu'aussitôt tout le monde éclate de rire.

Sur des mots

Les Ethiopiens ont un lac qu'ils appellent Tana ou Tsana, selon le peuple qui les entend, car leur *t* est légèrement sibilant.

Ils ont aussi un Roi des Rois qui peut s'appeler, en français, « négus » ou « négous », et même, pour lui donner son titre intégral, « négus négousti » ou roi des rois. J'ai lu dernièrement dans un journal français un article où on l'appelait constamment « négous ». Mais le dictionnaire donne indifféremment « négus » et « négous ».

Les noms étrangers s'écrivent en français comme ils se prononcent, il semble qu'on devrait présentement suivre un cours de langue éthiopienne, en attendant d'avoir à pratiquer l'éthiopien matiné d'italien... ou d'anglais.

Sans commentaire

Le directeur de la RENAISSANCE a adressé le 20 septembre à M. W. M. Hodgson, président de Thrift Stores Limited, cette lettre qui se passe de commentaire :

« Dans une note qu'a publiée la RENAISSANCE dans son numéro du 21 septembre sous ma signature, j'exprimais ma surprise de trouver dans le Devoir du 12 septembre une annonce de Thrift Stores Limited, « chaîne de magasins dirigée par des Juifs, comme tout le monde sait ». Cette annonce nous ayant été signalée par un lecteur de la RENAISSANCE qui ne souffre pas plus que nous de la phobie du Juif, nous n'avons pas cru devoir la lire plus attentivement. Nous avions l'impression que l'ancien état de chose existait encore. Or, il est dit dans cette annonce du Devoir que Thrift a maintenant un conseil composé de neuf Canadiens : huit de langue anglaise et un de langue française, qu'elle a 75% d'employés canadiens-français, 57 gérants canadiens-français sur 72, et que le chef de son personnel, M. Hervé Martin, est un Canadien-Français. Comme cette erreur, sans conséquence pour nous, pourrait en avoir pour des esprits malintentionnés, je la regrette infiniment.

« Avec la certitude que cette lettre nous suffira pour empêcher certains antisémites d'utiliser contre vous cette erreur, je demeure, Monsieur le Président, votre tout dévoué serviteur... »

La Ligue de la Moralité publique

Ainsi s'appelle celle qui, s'inspirant d'une lettre pastorale de S. E. le cardinal-archevêque de Québec, vise à nous donner cette année des élections propres — sans argent, sans whiskey. Le rédacteur du PROGRÈS DU GOLFE raconte à ce sujet qu'en 1911 il était secrétaire de la Ligue du Sacré-Cœur dans sa paroisse, Rimouski. En cette qualité il était chargé d'obtenir des candidats les engagements nécessaires à la tenue d'une élection propre... et sèche. Les candidats — il y en avait deux — souscrivirent avec un égal empressement, le second accusant cependant le premier d'avoir déjà manqué à l'engagement. Avant la fin de la campagne les deux larrons s'accusaient réciproquement de vouloir voler l'élection et l'alcool coulait à flot.

Chez les candidats et les organisateurs comme chez les électeurs, dit le rédacteur du PROGRÈS, il y a l'intérêt et l'appât, et c'est l'occasion qui fait le larron. D'un côté comme de l'autre, malheureusement, on n'a pas encore trouvé le moyen de faire disparaître ni l'appât, ni l'intérêt... ni l'occasion.

Mais si, mais si... la Ligue de la Moralité a trouvé ce secret, et elle a déjà en portefeuille tous les engagements qu'il faut pour lui faire croire qu'il n'y aura cette année ni l'appât, ni l'intérêt.

Une Ligue de la Moralité qui entendrait user de sanctions, et qui le ferait savoir, impressionnerait peut-être les populations... Mais généralement on se contente des promesses de Saint-Casimir. Et c'est là qu'est le chiendent.

L'Hôpital Sainte-Justine

Il a hospitalisé l'année dernière 6,142 personnes, dont 5,367 dans les salles, et donné en tout 138,316 journées d'hospitalisation, accompagnées de 71,686 consultations au dispensaire. Quoi d'étonnant que l'hôpital ait eu durant cette période \$82,910.29 de déficit ?

La recette totale de la Journée du Dollar en 1934 a été de \$19,873.14. Cette Journée est fixée cette année au 14 octobre. Ceux qui en ont les moyens en feront plutôt la Journée des Cent Dollars.

Sainte-Justine est une des plus belles institutions d'assistance qu'il y ait à Montréal.

La suite de « Vivre »

VIVRE ne sera plus désormais une simple feuille, comme était l'ORDRE et comme est aujourd'hui la RENAISSANCE. Ce sera une série de cahiers mensuels qui exprimeront, sans autre ambition, la Vie. Le premier a 60 pages d'un texte de 6 pouces 1/2 sur 4 1/2. Il

est consacré à la Jeunesse et n'a qu'un auteur, M. Jean Charles Harvey, avec une entrée en matière du directeur, M. Jean-Louis Gagnon. Le deuxième Soleil, par M. Gagnon lui-même, paraîtra en octobre, avec une préface de Pierre Chalou. Viendront ensuite le Ghetto, de Pierre Chalou, la Révolution de Jean-Louis Gagnon, les Responsables de Fernand Lacroix, les Intouchables de Pierre Chalou et la Latinité de Paul Bouchard. L'Avantissement du premier cahier montre qu'un souffle de jeunesse circulera à travers tout cela. Le directeur écrit lui-même à propos de sa Révolution :

Dans Révolution, je me propose d'établir que le monde tire à gauche et qu'il a sacrement raison. De plus, j'entends démontrer que nous aurons à choisir (sous peu) entre la modalité fasciste et la modalité soviétique. Personnellement, je crois que si nous ratons l'occasion de rattacher — en brisant, naturellement, les liens qui nous rattachent au monde saxon — notre morceau de terre à la Latinité, nous irons logiquement vers une U. R. S. A. ou Union des Républiques Socialistes Américaines. L'Amérique britannique est en déconfiture et les U. S. A. passent à gauche. Le Canada ne peut manquer de suivre. Quant au Québec, nous n'aurons plus qu'à apprendre l'anglais et à nous fonder dans le grand Pan si nous ne voulons pas que nos petits-fils jouent dans ce nouvel organisme politique les glorieux métiers de podosoueurs et de putains que leurs grands-pères (dans l'occurrence les grands-pères ce sont nous) ont joué sous la gouverne des mufles puritains de Toronto et des mogols de Saint-James Street.

Le cahier de M. Harvey comprend une trentaine de pages sur les Marcheurs de la faim et plus de vingt pages sur les Mocurs. Ces deux essais marquent encore un progrès sensible sur ce qu'a déjà écrit l'auteur de l'Homme qui va et des Demi-civilisés : la phrase est plus ferme, la pensée plus suivie et plus consistante.

Les cahiers de la Vie s'intitulent les Cahiers noirs et ne présenteront d'autre unité que l'hostilité au régime social actuel et la recherche de la nouveauté. M. Harvey termine ainsi son essai sur les Marcheurs de la faim :

Le capitalisme, avec sa libre concurrence, est, à mon point de vue, le système le moins imparfait, quand les chefs d'Etat sont capables d'en prévoir et supprimer les abus à temps. D'ailleurs, aucun régime n'est complètement bon ou complètement mauvais. On ne change pas les hommes, et ce sont les hommes qui font le régime. Il faudrait avoir toute la naïveté de l'utopiste pour s'imaginer que des formules sociales ou économes vont suffire au bonheur de l'humanité. Les ambitions et les passions individuelles, qui vont de l'inconscience à la férocité, se rient, à la longue, de toutes les lois.

D'autres collaborateurs iront vraisemblablement plus loin, mais tous ils apporteront, à la recherche de la vérité, un même souci d'indépendance.

Mitraille et nickel

L'American Iron and Steel Institute a fait une enquête qui lui permet d'affirmer que les Etats-Unis ont exporté durant les trente derniers mois en Italie et au Japon deux fois plus de mitraille (scrap iron) que durant les huit années précédentes. Au Canada nous exportons infiniment moins de mitraille que les Etats-Unis, naturellement, mais nos exportations de nickel sont à la hausse. Comme s'il ne devait pas y avoir de guerre ! Mais nous sommes pacifistes et la Société des Nations, quand l'Angleterre s'en mêle, peut toujours compter sur nous.

« Une heure d'histoire avec Jacques-Cartier »

C'est le titre d'un petit catéchisme historique que vient de publier le fils de M. le juge Pouliot, à l'occasion du 4e centenaire du débarquement de Jacques Cartier à l'endroit appelé aujourd'hui Argenteau, dans l'île d'Orléans, le 7 septembre 1535.

La modicité du prix met ce jeu à portée de toutes les bourses : 60 sous l'unité ; par douzaine, 50 sous.

« Shut up ! Sit down ! »

Un correspondant du FRANC-PARLEUR rapporte qu'au défilé de troupes alliées qui avait lieu l'autre jour à l'exposition de Toronto les bataillons anglo-canadiens et les formations australiennes, néo-zélandaises, voire américaines, furent acclamées, mais les soldats français furent accueillis par un froid de glace. « Alors, dit le correspondant, je suis retourné au même spectacle le lendemain avec trois compagnons ; nous nous sommes installés dans une loge, et quand les Poilus ont passé nous avons crié : Vive la France ! » Mais la foule les a sifflés, leur a crié : Shut up, Sit down, et autres paroles désobligeantes.

Ce correspondant conseille aux Canadiens-Français de la province de Québec de savoir reconnaître leurs véritables ennemis, et de

garder pour ceux-là leur indignation.

Mais les lecteurs du FRANC-PARLEUR préfèrent peut-être s'en prendre aux Juifs, tout en faisant résonner l'antienne de la Bonne Aumône.

Olivier ASSELIN

PERSONNEL

M. et Mme H.-A. Terrecault annoncent le mariage de leur fille Marcelle avec M. Aimé Robitaille, fils de M. et Mme J.-L. Robitaille, de Westmount. La bénédiction nuptiale leur sera donnée samedi matin le 12 octobre à 9 heures en la chapelle Saint-Victor de l'église de Notre-Dame-de-Grâce. Mme Terrecault recevra après la cérémonie. Pas de faire-part.

Du SOIR, 13 juillet, ce titre sensationnel à une dépêche de Belgrade :

UN CONCORDAT ENTRE
LE SAINT-SIÈGE ET LE VATICAN

Ils ont donc fini par s'entendre !



L'acier au manganèse, marque « Sorel », d'un alliage spécial, pour mâchoires de concasseurs, revêtement intérieur de malaxeurs d'asphalte, semelles de chenilles pour excavateurs et tracteurs, outillages miniers, etc., est reconnu de qualité supérieure ; il est employé par la majorité des entrepreneurs de pavage. En général, l'industrie minière du Québec fait aussi grand usage de ce matériau.

Aucun Canadien ne doit oublier qu'en achetant des marchandises ou des produits fabriqués par nos manufacturiers il accomplit un devoir social et collabore à l'expansion de nos propres industries. C'est là du patriotisme bien compris.

Le succès de l'entreposage frigorifique

dépend d'un entrepôt moderne, bien outillé et pourvu de toutes les facilités permettant une réfrigération scientifique et soignée.

L'ENTREPÔT DES COMMISSAIRES DU HAVRE

réunit toutes ces conditions et se trouve avantageusement situé pour le commerce local et étranger.

PRIX EXTRÊMEMENT MODÉRÉS

Pour tous renseignements, s'adresser aux

Commissaires du Havre de Montréal

MArquette 3781 (de 9 h. à 5 h. 30)

Bureau de l'Entrepôt Frigorifique

0806
HARbour 4810
8040

LA RENAISSANCE

hebdomadaire politique et littéraire
180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Case postale 4018 TEL. : PL 8511
Directeur : OLIVIER ASSELIN

ABONNEMENT : 1 an 6 mois

Espagne	}	\$3.50	2.00
Royaume-Uni			
France			
Etats-Unis			
Canada	}	\$4	2.25
Autres pays			

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal.

Publié par les Editions de LA RENAISSANCE (limitée) Montréal
et imprimé par la Cie de Publication la PATRIE, Montréal

Administrateur : Pierre ASSELIN

Directeur de la Publication : F.-X. Lizotte

• POLITIQUE EXTÉRIEURE •

Les autres problèmes de l'heure

Les responsabilités

La controverse italo-anglo-éthiopienne a fait passer au second plan de l'actualité quelques questions fort intéressantes de l'Europe centrale et de l'Extrême-Orient. Les événements politiques des derniers jours ont été nombreux et pleins d'enseignements. Il est regrettable qu'ils aient été aussi négligés. Ils permettent de tirer un parallèle peu réjouissant avec 1915.

A cette époque, l'Europe, en proie aux difficultés de la guerre, laissa carte blanche au Japon en Extrême-Orient. Tokio en profita pour présenter à la Chine les fameuses 21 demandes (et non pas 15) et prendre définitivement pied sur le continent, aux dépens, bien entendu, des pays européens occupés ailleurs. On ne se rendit pas très bien compte, au moment même, de l'importance de ce désintéressement, mais il n'a pas fallu bien longtemps pour s'apercevoir que l'on avait commis une immense faute politique. Malheureusement, il était trop tard : le prestige des nations blanches avait reçu un coup dont il ne s'est pas relevé. La renonciation était grosse de conséquences dont quelques-unes se font encore sentir.

Cette fois, la faute a été commise en Europe.

Le front de Stresa, né de la menace allemande, s'est lézardé lors du traité naval anglo-allemand. Il a été définitivement détruit par la démonstration navale britannique en Méditerranée. Rien ne le remplace et le fameux principe anglais de la sécurité collective est maintenant enterré, non sans de nombreux discours. La crainte d'une alliance franco-russe a poussé Londres à reconnaître l'hégémonie allemande dans la Baltique; la peur d'une menace italienne sur les lignes de communication impériales a orienté Londres dans une impasse d'où il sera infiniment difficile de sortir. Dans les deux cas, l'Allemagne est le *tertius gaudens*. C'est pourquoi elle se garde de toute remarque ou manœuvre imprudente, de peur de réveiller quelques susceptibilités.

Si les responsabilités anglaises sont indéniables, celles de l'Italie le sont tout autant. Ces deux pays ont tout fait pour donner à l'Allemagne une position prédominante en Europe et il ne tarderont pas à voir ce que cela signifie. Avec la rupture définitive du front de Stresa s'envolent les espoirs anglais d'une sécurité collective. C'est donc le retour à brève échéance du système des alliances d'avant-guerre. Mais les données du problème sont maintenant changées.

Elles sont changées par suite des élections polonaises, du mouvement de la droite espagnole pour faire réformer la constitu-

tion, des difficultés intérieures de la Roumanie, de l'évolution politique yougoslave et de quelques autres événements.

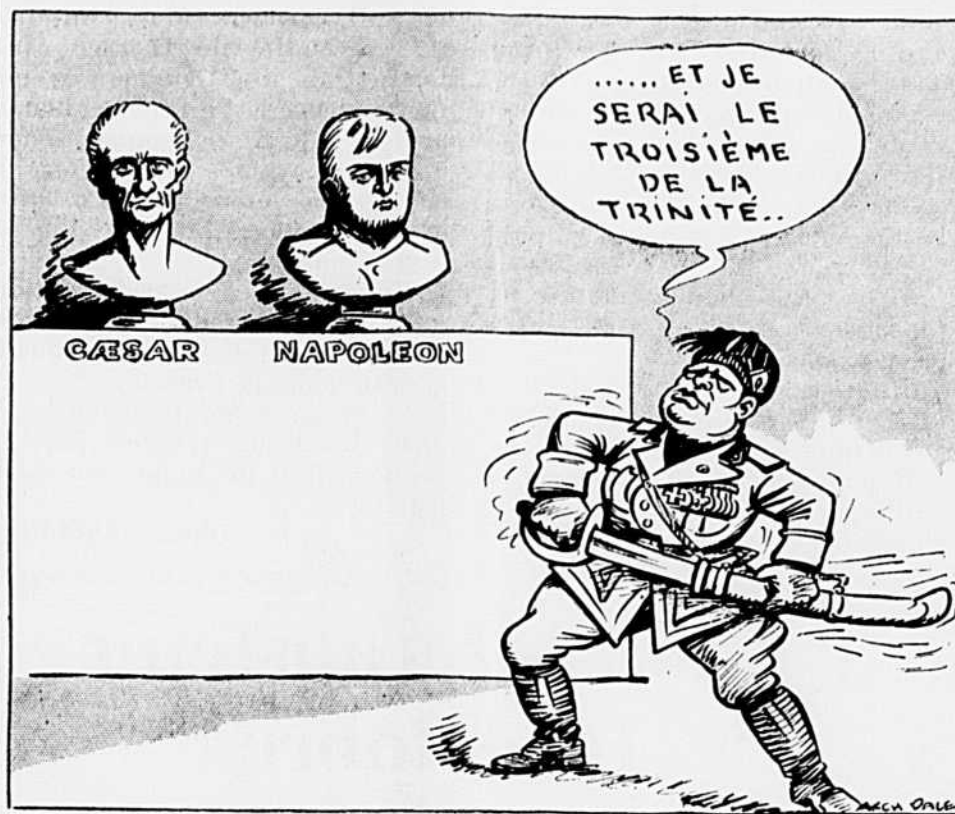
Ce sont les récentes élections polonaises qui soulèvent le problème le plus délicat de la nouvelle orientation des alliances. C'est à ce titre qu'elles méritent d'être étudiées.

Fiasco électoral

Le 8 septembre ont eu lieu les élections législatives selon le système prévu par la nouvelle constitution. Du point de vue national, cette consultation a été un fiasco. La nouvelle constitution, faite à la taille du maréchal Pilsudski, devait, dans l'esprit de son auteur, assurer la continuité de l'œuvre de restauration de la Pologne libérée. Elle devait donc, en théorie, rallier l'immense majorité des suffrages de la population. Il n'en a rien été, plus de la moitié du corps électoral s'étant abstenue de voter. Les résultats des dernières élections ne reflètent donc pas le sentiment national et ne font qu'augmenter le bloc gouvernemental et par là provoquent un malaise intérieur qui influera certainement sur la politique extérieure de l'Etat polonais.

La nouvelle république n'est pas assez mûrie pour pouvoir impunément instaurer un système qui demande un désintéressement rare pour pouvoir fonctionner normalement. La Pologne en est encore au stade où il est nécessaire que tous ses intérêts soient représentés par des partis divers. Or, sans arriver à la conception de l'Etat totalitaire, elle a essayé de supprimer le parlementarisme d'un trait de plume dans le pays. Le parlement n'est en définitive qu'un parlement-croûton, tous les pouvoirs réels étant concentrés entre les mains du président qui devient en fait un dictateur élu à temps, ce qui en fait par définition un maître contestable. Les partis politiques ne sont pas supprimés, mais la représentation par partis l'est entièrement. Il n'y a plus de responsabilité ministérielle véritable devant les Chambres, qui deviennent des machines à voter. Les intérêts de partis sont remplacés par des intérêts personnels, ce qui est probablement pire. A tout prendre, il vaudrait encore mieux un régime absolu que le régime bâtarde qui a conduit à un boycottage des élections. Dans l'ensemble, moins de 50 pour 100 des votants se sont présentés aux urnes, cette abstention étant la seule façon permise à l'opposition de montrer ses sentiments. Par ce fait même, l'opposition politique prend une importance aux yeux du pays et le bloc gouvernemental se trouve affaibli par sa victoire. Tôt ou tard, il faudra modifier le système électoral, à la suite de l'expérience manquée du 8 septembre.

Sur les tablettes du musée



Que va-t-il résulter de la victoire écrasante du gouvernement? Au point de vue intérieur, quelques réformes qui seront peut-être les bienvenues. Mais au point de vue extérieur, on peut craindre que la Pologne ne s'enfoncé davantage dans l'ornière et qu'elle ne pousse l'alliance avec l'Allemagne jusqu'au point dangereux.

Déjà, le ministre des affaires étrangères, M. Beck, a fait un voyage de sondage non seulement à Berlin, mais aussi dans les pays baltes, en Finlande particulièrement, pour essayer d'entraîner les Etats riverains dans une voie qui ne semble pas précisément servir leurs intérêts. On a parlé ouvertement d'un pacte germano-baltique dirigé contre la Russie. Un tel accord ne serait pas autre chose qu'une préparation offensive à longue échéance. Il placerait définitivement la Pologne dans le camp allemand, contre la Petite-Entente et, partant, contre la France. Il déplacerait dangereusement le centre de gravité de l'Europe et créerait un état d'incertitude et d'instabilité peu propice au maintien de la paix.

Questions espagnoles

La réforme constitutionnelle espagnole est peut-être une chose qui s'impose du point de vue ibérique, en raison des excès des premiers jours de la république socialiste de Madrid. On peut toutefois se demander si elle n'aurait pas des répercussions extérieures importantes, elle aussi. Il souffle depuis quelque temps un vent sur l'Espagne, dans lequel on peut découvrir sans peine quelques miasmes d'un nationalisme aveugle et suraigu. De pacifique, le peuple espagnol devient belliqueux. Pour le moment, on en est seulement à la période de « l'espionnisme », mais ce mouvement ne tardera pas à se transformer. Si un régime fasciste prend le pouvoir en Espagne, on peut être sûr que le gouvernement formulera maintes revendications, surtout d'ordre colonial. Il ne faut pas rejeter comme dénuée de fondement l'hypothèse d'une Espagne fas-

ciste marchant dans le sillage de l'Allemagne, ou simplement de l'Italie. Cela nous réserverait probablement quelque controverse marocaine, ou même plus. Déjà Madrid veut fortifier les Iles Baléares, que personne ne menace, réformer le statut de Tanger, et l'on a même récemment parlé de Gibraltar! Douces perspectives pour l'avenir.

En attendant, il y a des quantités de problèmes intérieurs à résoudre. Et comme ils sont insolubles dans certains cas, il est à craindre qu'un gouvernement quelconque ne songe un jour à se soustraire à cette tâche difficile en faisant dériver le cours de l'opinion.

Les Balkans ébranlés

Tout ne va pas au mieux en pays balkanique, malgré les ententes, les pactes, et les belles déclarations officielles des différents gouvernements. La Grèce se débat dans des convulsions politiques autour du régime républicain, la Roumanie risque de connaître une crise dynastique, la Bulgarie reste énigmatique et la Yougoslavie cherche à se stabiliser intérieurement.

Lors de la conférence des Etats de la Petite-Entente, il y a bientôt quatre semaines, le ministre des affaires étrangères de Roumanie a bien fait une déclaration emphatique sur la solidité des liens qui maintiennent les Etats successeurs. Il a affirmé la volonté de Bucarest, de Prague et de Belgrade de s'opposer à un Anschluss ou même à une restauration des Habsbourg. Mais il reste à savoir si une crise politique en Roumanie ne changerait pas l'attitude du pays en face des problèmes danubiens. A l'heure actuelle, le roi est très critiqué par des partis politiques qui deviennent de plus en plus forts. De puissants intérêts économiques sont en jeu, qui peuvent changer l'orientation de la politique extérieure de Bucarest. Déjà, l'Allemagne avait conclu un accord tel qu'il mettait en danger l'indépen-

dance économique du pays, et il a fallu le reviser quand le danger est devenu patent. Le parti paysan cherche à renverser la favorite du roi Carol et à chambrier le monarque. Il n'est pas impossible qu'il réussisse et alors le changement d'orientation serait à peu près assuré. Certains milieux, tenus depuis longtemps loin du pouvoir, envisagent même une modification dynastique, afin d'avoir les mains plus libres et de conclure de nouveaux accords extérieurs. Il ne faut pas cacher que la position du roi est assez précaire; mais le souverain a montré assez d'habileté et peut encore se tirer d'un mauvais pas.

Le Proche-Orient

La Grèce doit faire face à un double problème : celui de la restauration monarchique qui donnera lieu à un plébiscite le 15 novembre, et celui de la défense de son intégrité territoriale, pour le cas où l'Angleterre et l'Italie en viendraient aux coups. Sur ce dernier point, la Grèce peut compter sur l'appui britannique et sur celui de la Turquie. L'alliance avec le Turc, pour paradoxale qu'elle puisse paraître, n'est que l'aboutissement logique des vues avouées de l'Italie sur une autre « mission civilisatrice », dans le Proche-Orient, celle-ci. Rome ne s'est installée dans les îles grecques du Dodecanèse que pour prendre pied en Asie mineure et peut-être même plus loin.

Il y a dix ans que la Turquie surveille sa nouvelle voisine, sur le compte de laquelle elle n'entrevoit plus aucune illusion. La menace grecque contre Constantinople est une chose du passé, celle de l'Italie contre l'Anatolie une chose de l'avenir. C'est ce qui explique le ton peu sympathique de la presse turque envers les manifestations politiques du gouvernement de Rome. Kémal déclarait un jour, à un journaliste qui ne comprenait pas bien le sens de la révolution et de la réforme turques et qui lui demandait si son pays avait perdu tout espoir de récupérer les anciens territoires de l'empire ottoman : « J'ai suffisamment à faire avec dix-huit millions de sujets que je veux

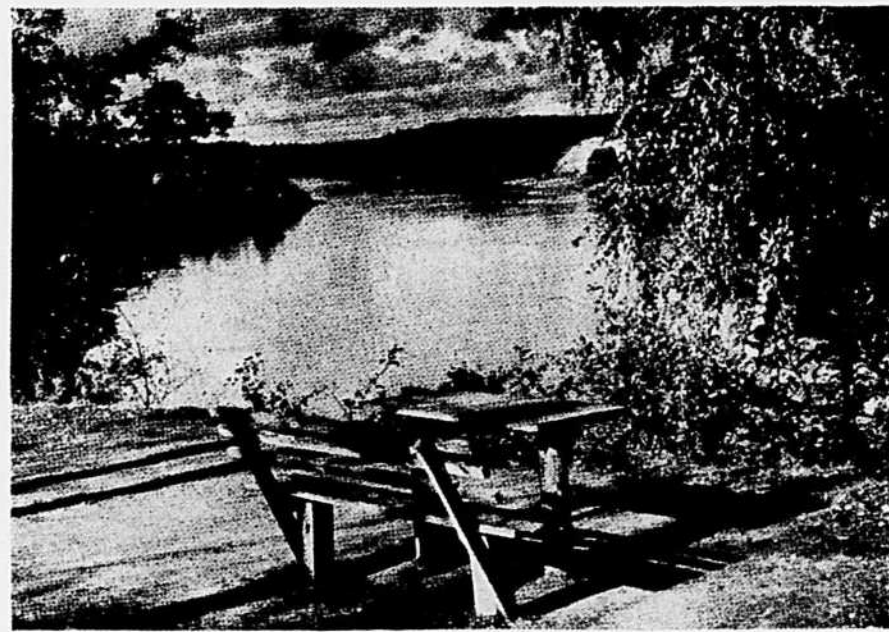
transformer en citoyens. Je n'ai pas besoin de quelques imbéciles de plus à gouverner. » Kémal ne songe donc pas à des annexions, mais il ne se laissera pas faire. Il parle de fortifier les Dardanelles et je me demande qui pourra l'en empêcher. Mussolini ferait bien de se rappeler les paroles du dictateur turc, qui n'est certes pas un général nègre, sa défense des Dardanelles, en 1914-1915, l'a prouvé. Pour le moment, la Turquie entretient de bonnes relations avec la Grèce et elle serait certainement son alliée en cas de guerre, l'adversaire étant leur ennemi commun. On se rappelle, à Ankara, la guerre de 1911.

L'Italie, profitant du moment où l'empire ottoman était épuisé par les guerres balkaniques et de l'indifférence des Puissances, s'empara de la Tripolitaine. On souleva toute sorte d'arguments « moraux » contre la Turquie, et le brave peuple ottoman redevenait, comme aux plus beaux jours de Gladstone, « the unspeakable Turk ». Parions qu'en 1935 les arguments seraient les mêmes. Cette alliance turco-grecque est de nature à faire réfléchir les gouvernants de Rome. Aussi n'y a-t-il pas péril immédiat dans le Proche-Orient.

Seulement, il peut y avoir en Grèce une restauration. Et rien ne dit que le nouveau régime ne serait pas entraîné dans une nouvelle et folle équipée comme celle de 1922. A certains points de vue, le retour du régime monarchique comporterait bien des avantages, mais il est difficile de croire qu'il ferait disparaître entièrement les luttes intérieures du pays. En Grèce, on nait monarchiste ou républicain, suivant la région. C'est un fait permanent. La république n'a pu faire disparaître les sentiments monarchiques d'une partie de la population, un roi ne saurait supprimer d'un trait de plume l'esprit républicain de bon nombre de ses sujets.

Malgré tout, il est probable que la Grèce gagnerait quelque chose à la disparition des politiciens professionnels qui, pendant vingt ans, ont été le plus bel ornement de la république hellénique.

André BOWMAN



Voici le banc où le maréchal Pilsudski aimait à venir s'asseoir, sur le bord du Niémen.

La presse ÉTRANGÈRE

Les élections canadiennes

des Londres

Sous le titre : « Le Canada au carrefour », Erland Echlin du News-CHRONICLE, journal radical de Londres, écrit, dans un style mi-badin, mi-sarcastique :

Il ne semblait pas y avoir de raison pour laquelle les Canadiens travaillaient ne pourraient pas surmonter leurs difficultés en mettant en œuvre les qualités grâce auxquelles leurs ancêtres avaient conquis le pays sur la nature et sur les Indiens. Ainsi parlait M. Bennett. Ce chômage, qu'il appelait mauvaise administration, devait prendre fin immédiatement. Il promit d'en finir en six semaines. Sur une vague d'enthousiasme, son parti, le parti conservateur, fut porté au pouvoir.

Dans les cinq années pendant lesquelles il eut le pouvoir, d'autres vagues ont emporté les illusions de beaucoup de Canadiens...

Erland Echlin trace ensuite le portrait du premier ministre sortant :

Parti heureux dans le passé (le parti conservateur), il a été mené au bord de la ruine par le grand Canadien sincère et bien intentionné qui en a

fait l'auxiliaire de sa personnalité dominatrice : M. Bennett.

Richard Bedford Bennett, âgé de 65 ans, souffrant d'une maladie de cœur et d'obésité, aurait bien pu être, au premier siècle auparavant, le plus grand premier ministre du Canada. Travailleur infatigable, doué de force de caractère, de puissance persuasive et d'éloquence, ayant acquis de grandes richesses par ses propres efforts et grâce à un don de dix millions de dollars de la part de deux vieilles dames qui le protégeaient, sa plus grande faute fut de regarder la nation des grandes altitudes de la richesse, du pouvoir et de la situation acquise, point où on perd complètement contact avec le commun peuple qui prend de plus en plus d'importance.

Ses remarquables discours sont l'aimant naturel de ceux qui possèdent et souhaitent conserver ce qu'ils ont; les paroles qu'il adressait aux ouvriers des villes et des campagnes, pleines d'austérité et onctueuse pitié, ont fini par leur donner la nausée. Une autre de ses grandes erreurs fut une faute d'organisation. Il travailla seul. Il est à la fois le gouvernement, le cabinet et le parti. Autour de lui, il y a des flatteurs qui demandent conseil mais n'en donnent pas.

La dépression aurait probablement suffi à battre le parti conservateur ;

mais les méthodes vieilles de gouvernement de M. Bennett donneront à la défaite des proportions colossales. Son parti se présente aux électeurs avec un programme plein de platitudes comme « prendre des mesures », « faire voter des lois », etc. Ayant perdu la confiance de la nation, M. Bennett doit s'attendre à perdre plus de cent sièges sur les 136 qu'il possède. Certains observateurs croient que son avenir est à la Chambre des Lords, à Londres.

La situation du parti libéral est une réplique atténuée du tableau conservateur. Tout ce que leurs rivaux promettent, les libéraux le promettent aussi, et un peu plus, en y ajoutant la liberté, l'individualisme et la super-démocratie. Leurs affiliations sont les mêmes tout en étant sur une autre échelle que celles du parti conservateur, mais parce que la masse du peuple croit en leurs promesses, pense qu'un changement sera favorable et déteste Bennett, ou ne voit rien d'autre, on mise sur une victoire écrasante des libéraux.

Le chef libéral, M. William Lyon MacKenzie King, a déjà été deux fois premier ministre, soit huit ans et demi en tout.

Le seul point de ressemblance qu'il ait avec M. Bennett est que, comme lui, il est célibataire. Au pouvoir, il s'entoure des meilleurs hommes possibles, leur laisse leur liberté et se con-

tente de prendre conseil. La Constitution, les règles de la procédure et de l'usage parlementaires sont suivies à la lettre. Les observateurs avertis prévoient le minimum de changements à la suite de son administration.

M. King a 62 ans; ceux qui l'approchent dans le privé l'aiment bien, mais, intellectuel du type conventionnel, il semble ennuyeux aux masses. Il parle bien dans le style d'hier.

La visite du colonel Beck en Finlande

La visite du colonel Beck, ministre des Affaires étrangères polonais, en Finlande, a été enregistrée dans les milieux politiques suédois sans aucune émotion. La presse, dans son ensemble, s'est abstenue même de commenter ce déplacement.

L'UPSAALA NYA TIDNING, l'organe du principal centre universitaire suédois, a toutefois consacré aux relations polono-finlandaises, un article de fond, qu'il est permis de considérer comme une expression exacte de l'opinion dominante en Suède.

Tout en reconnaissant que l'Allemagne hitlérienne s'efforce de rallier la Finlande à sa politique orientale, le journal estime que l'écrasante majorité du peuple finlandais est réfractaire à cette orientation. Favorable à une entente avec les pays scandinaves et avec la Suède en particulier, l'état

d'esprit général met un frein aux tentatives de certains éléments nationalistes exaspérés; et plus que jamais on souligne la nécessité de s'en tenir à la politique de la neutralité, malgré l'animosité à l'endroit de la Russie.

Ainsi, d'après ce journal, les bruits répandus à l'occasion du voyage du colonel Beck manquent-ils de contenu sérieux.

Rien n'indique, ajoute-t-il, que la Finlande songe à se rapprocher de la politique du bloc polono-allemand. Comme les autres pays nordiques, la Finlande aspire à conserver sa complète liberté de manœuvre.

L'évolution yougoslave

M. Henry Bérenger écrit dans l'AGENCE ECONOMIQUE ET FINANCIÈRE :

Cette consolidation intérieure yougoslave s'est opérée dans un calme réparateur depuis plus de trois mois. Elle vient d'être accentuée par un remaniement du ministère qui a fait une part à des éléments nouveaux de la démocratie yougoslave. D'autre part, l'opposition constitutionnelle, qui doit pouvoir fonctionner normalement dans un régime libéral, s'est organisée ces jours-ci dans des conditions satisfaisantes pour l'ordre public.

L'évolution yougoslave de la dictature à la démocratie se poursuit donc sans heurts sous la conduite judicieuse du régent Paul et du président Stoyadinovitch.

A. R. B.

LE PLUS GROS NAVIRE PASSANT PAR LE CANAL DE SUEZ



Le paquebot *Empress of Britain* est reconnu comme le plus gros et le plus rapide navire effectuant des croisières autour du monde. Départ de New-York le 9 janvier. Visite de 31 ports de mer en l'espace de 130 jours. Prix de passage \$2,150 et plus (appartement avec bain, \$3,800 et plus), y compris les excursions régulières à terre.

S'adresser au Bureau maritime, gare Windsor, ou à M. D. R. Kennedy, 201 ouest rue Saint-Jacques — Plateau 2211.

CROISIÈRE MONDIALE
Empress of Britain
Pacifique Canadien

La reprise des affaires et le crédit

Les rapports du Ministère fédéral du Commerce et la GAZETTE DU TRAVAIL d'Ottawa s'emploient diligemment à amplifier la reprise des affaires, marquée nettement sur 1933, et assez générale sur 1934. Au cours des sept premiers mois de 1935, le volume d'affaires au Canada et les transactions commerciales accusent une avance de 34 pour 100 sur les mêmes mois de l'année 1933; toutefois, cette avance n'est que de 7 pour 100 sur la même période de l'année dernière.

Nous pouvons croire que les gains progressifs enregistrés dans la production minière, dans l'industrie de l'automobile et dans le bâtiment, ainsi que le lent mais constant accroissement de notre commerce extérieur, indiquent une reprise des affaires qui a chance de durer. Si nous prenons pour acquis que le Canada a touché les plus bas niveaux de la crise en 1933, l'avance considérable enregistrée à tous les postes de l'activité économique montre clairement que nous approchons des jours meilleurs. Au fait, les nombres, indices, par rapport à l'année 1926, considérée comme normale, oscillent autour de 99; ajoutons néanmoins que certains d'entre eux atteignent 125 et même 130, en 1929.

Il y a une ombre au tableau, la contraction du crédit à court terme. A ce poste, les indices étaient plus élevés en 1933 qu'en 1934, et en 1934 qu'en 1935. Les dépôts en banque ont augmenté; nos institutions financières ont plus de disponibilités que jamais. Cependant le nombre et la valeur des prêts diminuent sans cesse. Soyons assurés que le jour où l'on déliera les cordons de la bourse, l'activité économique prendra vite son essor. Mais les reculs marqués à ce poste font presque oublier les avances et les gains en d'autres domaines.

Répondre que le crédit redeviendra facile dès que les affaires reprendront leur équilibre, c'est enfantin: nous n'avons guère avec un raisonnement de cette espèce. Il sera non moins juste, mais combien plus effectif de soutenir que l'activité économique redeviendra normale à mesure qu'on rendra le crédit plus facile. Comment délier les cordons de la bourse? Tout est là.

M. Stevens parcourt actuellement le pays en dénonçant avec force gestes et force éclats de voix ceux qu'il appelle les dix potentats de la finance canadienne. Il s'engage, une fois élu premier ministre, à mater les accapareurs. De telles déclarations ne peuvent avoir pour effet de contracter davantage le crédit. Que ne propose-t-il de libérer les fonds énormes que

le gouvernement d'Ottawa immobilise dans le «Wheat Pool», d'équilibrer le budget autrement qu'avec des emprunts, de ne plus engouffrer le plus clair de nos disponibilités dans les entreprises extravagantes de l'Etat? D'autre part, pourquoi M. Stevens ne propose-t-il pas de corriger notre législation financière et d'assouplir notre régime bancaire?

A l'avant-dernière session du gouvernement d'Ottawa, pendant que M. Stevens faisait la roue et enquêtait sur les prix de gros, une enquête autrement plus sérieuse que la sienne avait lieu dans une autre salle, celle qui étudiait le régime bancaire canadien. C'est là qu'un politique avisé eût porté son attention. Tout l'édifice économique actuel repose sur le crédit, et ce sont les banques qui distillent la précieuse liqueur.

Le peuple canadien vante ses banques à temps et à contretemps. Or, comme banques de dépôt, nous en connaissons peu qui valent les nôtres; mais que penser d'un pays qui ne possède que des banques de dépôt? Imaginez comme en temps de crise il sera facile d'y obtenir du crédit. Telle est la situation du Canada.

Nos banques font de l'escompte et avancent à court terme, sans doute; mais quelles garanties n'exigent-elles pas des emprunteurs? Or, nous ne pouvons en blâmer les banques: c'est nous qui les voulons ainsi, solides comme le granit. Malheureusement pour nous, sans des institutions où le crédit soit abordable, un régime bancaire est incomplet. En notre pays, vous tombez de la banque dans les mains de sociétés d'usuriers, qui prêtent à 25 pour 100 d'intérêt.

Si nous voulons hâter la reprise des affaires, de l'avis non seulement de M. Stevens mais d'un grand nombre de Canadiens, il faut rendre le crédit plus facile. M. Stevens, faisant le jeu des pires démagogues, attaque les financiers et la banque, sans expliquer, du reste, comment il déliera les cordons de la bourse. Pourquoi n'a-t-il pas suivi l'enquête sur le commerce de l'argent au Canada? C'est alors que lui, alors ministre du Commerce, aurait pu intervenir! Il n'y a qu'un remède, croyons-nous, assouplir le régime bancaire. N'allons pas, de grâce! par des lois inopportunes ou des discours échevelés, compromettre le crédit des banques elles-mêmes, nécessaire à la prospérité du pays; mais réclameons avec insistance la création de véritables banques de commerce et de crédit.

Dollard DANSEREAU

Canada, France et Angleterre

M. le vicomte de Fontenay, ambassadeur de France, disait dans son allocution à l'Exposition de Dinard, au Musée d'ethnographie et d'art populaire du Vieux-Honfleur, le 28 juillet:

«Jamais on n'admirera assez la fidélité avec laquelle les générations successives de ces familles d'émigrants français se sont transmis le flambeau, le culte qu'ils ont gardé de la patrie lointaine, les soins qu'ils ont mis à entretenir l'usage de la langue ancestrale en veillant à ce que leurs enfants l'étudient et la parlent. Ces sentiments filiaux envers la France ne les empêchent pas, quand ils sont définitivement établis au milieu d'un autre peuple, de professer un parfait loyalisme envers le gouvernement qui les a accueillis et envers le pays à la vie duquel ils sont désormais inféodés. Voyez ce qui s'est passé au Canada. Je choisis ce pays comme exemple car il intéresse tout particulièrement la petite patrie de Champlain. Ceux qui ont parcouru les vastes étendues canadiennes, si pleines de promesses et d'avenir, et qui ont été en contact avec les Canadiens-Français, en ont certainement rapporté, comme moi, un souvenir ému. Les Canadiens d'origine française, tout en étant devenus aujourd'hui des sujets parfaitement loyaux et fidèles de Sa Majesté Britannique, n'en gardent pas moins dans leur cœur un inaltérable attachement envers la France. C'est ce que j'ai pu constater pendant ma mission auprès du Saint-Siège. J'y recevais la visite de Canadiens-Français, religieux et laïcs, de passage à Rome, qui, après avoir été se présenter au ministre d'Angleterre, tenaient à venir saluer l'Ambassadeur de France, et j'étais heureux de pouvoir les associer aux fêtes et

réceptions données à nos compatriotes au Palais Taverna. Mais, de cette touchante fidélité, de ce lien persistant qui reste si solide entre le Canada et notre pays, votre éminent concitoyen, Monsieur Charles Houssaye, vous en a apporté une preuve vivante dans son livre si bien intitulé: *Grandeur du Souvenir*. On y trouve un récit charmant de la visite que fit Monsieur Charles Houssaye lors d'un de ses voyages au Canada, à un village du nom de Honfleur, du comté de Bellechasse, dans le diocèse de Québec, une petite cité sœur de votre Honfleur. Il y raconte l'accueil que lui firent les habitants et, notamment, ce prestigieux curé de l'endroit qui, à son non ancestral de Pinel, n'a rien trouvé de mieux que d'ajouter celui de *Napoléon Lafrance* afin que nul n'ignore de quel pays il est originaire. Ses paroissiens sont des Lapointe, Beaudoin, Dion, Fournier, Lamontagne, etc., et les villages qu'on traverse pour arriver à ce Honfleur du Canada sont dénommés: *P r i n t e m p s*, Saint-Louis, Saint-Gervais, Saint-Anselme; ne se croirait-on pas au cœur même de la France? Quelle preuve magnifique de ce que nos frères canadiens appellent la «Survivance»! (...)

«Naguère, nous vint du Canada un écho profondément touchant, celui de la réponse si simple mais aussi si noble et si caractéristique du cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, ce magnifique Prince de l'Eglise qui n'a pas oublié l'origine française de sa famille. Lorsqu'il reçut la plus haute distinction que peut donner notre Gouvernement, la Grand-Croix de la Légion d'Honneur, il remercia de ce qu'on lui eût apporté de la mère-patrie le plus grand honneur «qu'il saurait

rendre à la France en amour». C'est cet amour de la France que nous demandons aux Français d'origine établis hors de France de témoigner à notre pays. Encourageons-les en maintenant et en resserrant les liens de famille qui nous rattachent à eux. Aussi faut-il souhaiter que les principaux centres de France d'où sont partis des groupes de ces vaillants pionniers, recherchent et ravivent leurs liens avec ceux des descendants qui survivent encore à l'étranger.

«C'est avec l'aide de ces parents lointains mais jamais oubliés, qui toujours sont restés fiers de la mère-patrie, fidèles à la France, que nous parviendrons à entretenir la flamme et à maintenir partout au dehors la «Survivance».

Il ne faudrait pas exagérer le sentiment qui nous attache à l'Angleterre. Et d'autant moins qu'au

moment où le cardinal Villeneuve prodiguait ses manifestations de sympathie française un ministre protestant d'Ontario, M. Wilmot, secrétaire du Social Service Council of Canada, s'en prenait, au congrès annuel de sociologie de Williamstown (Massachusetts), à la fécondité de la race canadienne-française comme à une menace contre l'influence britannique, et qu'en ce moment même toutes les sociétés de propagande britannique intensifient leur campagne d'immigration dans l'intention de nous noyer.

Il conviendrait aussi de prendre avec un grain de sel certaines manifestations d'amitié du Canada français pour la France.

Quant au reste, la formule de notre loyalisme trouvée par M. l'ambassadeur de France est assez juste.

Oliver ASSELIN

Faudra-t-il s'abstenir le 14 octobre?

Les conflits d'idées ou de classes ont à peu près toujours été absents des luttes politiques au Canada, malgré la prétention qu'ont occasionnellement certains politiciens de se réclamer d'une doctrine ou de «grands» principes. Il n'y a jamais eu que des collisions d'intérêts et des rivalités de personnes ou de clans.

Dans la confusion des partis qui se disputent actuellement le pouvoir, il n'y a pas davantage de doctrine, sauf peut-être, et à l'état nébuleux encore, dans les partis extrémistes de formation récente.

Mais les problèmes que les partis politiques des autres pays cherchent à résoudre à l'aide de diverses doctrines se posent au Canada comme ailleurs. C'est ce qui rend l'avenir inquiétant.

Nos deux principaux partis n'ont jamais opposé à ces problèmes que l'opportunisme empirique du libéralisme anglais et M. Stevens lui-même, malgré ses prétentions et son allure révolutionnaire, ne fait pas autrement.

Nos partis n'ont jamais puisé à une doctrine homogène pour organiser notre société en fonction de quelques principes fondamentaux sur lesquels ils se seraient fondés. Mais ils sont intervenus à tout propos et hors de propos en imitant le plus souvent des réformes opérées ailleurs, mais sans se soucier de savoir à quelle conception particulière de la société se rattachaient ces réformes.

Ils se sont tout à tour lancés dans l'interventionnisme, dans l'étatisme, en se défendant de pratiquer une politique d'inspiration socialiste. Il suffirait de les laisser faire encore quelque temps pour qu'ils donnent le spectacle d'un «socialisme sans doctrine» encore plus invraisemblable dans son application que celui de l'Australie britannique, dont la découverte par M. André Siegfried au

début du vingtième siècle causa tant d'étonnement au monde européen.

Aucune des réformes qu'ont tenté d'appliquer nos politiciens ne se rattachait à un système d'idées. Ces réformes n'étaient destinées qu'à parer aux nécessités du moment: on n'a jamais fait que du replâtrage.

Mais voici qu'à force de replâtrage, plus rien ne tient et nos politiciens sont pris au dépourvu. Notre société craque de toutes parts et les partis qui n'ont jamais songé à mettre une doctrine stable à la base de leur politique voient la population s'empêcher de théories plus perruques encore que leur propre empirisme et ils restent encore désemparés.

Tout ce qu'ils savent faire, c'est d'emprunter à ces théories pour pouvoir dire aux électeurs qu'ils leur offrent des projets de réformes analogues ou équivalents à ceux des plus audacieux. Cela les entraîne dans la plus dangereuse des surenchères.

Si nos chefs de partis avaient un peu d'ordre dans les idées, s'ils avaient seulement quelques idées à la lumière desquelles ils chercheraient à sauver le pays et la société, ils ne suivraient pas les réformateurs les plus entreprenants sur leur terrain en leur empruntant leurs armes ou en recherchant leur alliance: ils opposeraient une doctrine ferme aux théories nouvelles et dirigeraient les électeurs: choisissez. Cela serait conforme à l'esprit démocratique dont ils se prétendent animés.

Mais leur façon d'agir trahit leurs intentions: au lieu de chercher la doctrine salutaire, de trouver cette doctrine et de l'imposer s'il le faut après s'être assurés qu'elle est la seule bonne, ils se livrent, avec des armes qu'ils croient nouvelles, aux mêmes luttes habituelles pour l'accès au pouvoir. Dans la crise qui met notre société en danger de s'effondrer comme dans la prospérité qui aveuglait les plus clairvoyants, les luttes électorales peuvent se résumer par l'expression populaire: la bataille pour l'assiette au beurre. Rien de plus.

Dans ces conditions, que fera l'électeur sérieux le 14 octobre? S'abstiendra-t-il comme il en est probablement tenté? Ce serait impru-

dent. Car le parti des doctrines aventureuses ne s'abstiendra pas, lui. Et si aucun parti politique ne nous propose la doctrine salutaire, il faut tout de même mettre hors d'état de nous nuire ceux qui veulent lancer le pays dans des expériences non seulement dangereuses, mais évidemment néfastes. Il faut d'abord mettre au rancart ceux qui ont effectivement commencé depuis cinq ans l'application de cette politique de réformes audacieuses qui ne s'appuient sur aucune doctrine. Le parti libéral ne propose guère de doctrine lui-même, et l'on avait l'habitude de le considérer comme le plus «avancé». Mais dans le désordre actuel, il est largement devancé par tous ses concurrents sur le chemin de l'audace et représente ce qui se rapproche le plus de l'ordre. S'il ne faut pas s'abstenir de voter afin d'éliminer les candidats dangereux, il ne reste qu'à se rallier au parti libéral le 14 octobre.

Georges LANGLOIS

La RENAISSANCE ne publie que des articles exclusifs. Prière aux collaborateurs éventuels d'en prendre note. Les manuscrits non publiés ne sont pas rendus.

Le Yogourt de Delisle

Le Yogourt de Delisle se recommande à toute personne qui souffre d'irritation intestinale.

Pris avec du miel, il devient un tonique de premier ordre. C'est le grand réparateur des pertes de l'organisme, recommandé aux affaiblis, aux convalescents.

Pris en petite quantité, il aide la digestion de tous les aliments. Pour en assurer la fraîcheur, chaque pot de Yogourt de Delisle porte la date à laquelle il doit être consommé. La livraison n'en est faite qu'en petits pots de grès.

Pour livraison à domicile, veuillez appeler **Delisle**, 916 est, avenue Duluth, AMherst 0434.



L'honorable Monsieur KING. Le chef politique qui n'a jamais manqué à ses promesses.

La politique commerciale et tarifaire du parti libéral restaurera la prospérité

La politique tarifaire de Bennett est basée sur deux erreurs lamentables. Dans l'esprit des conservateurs, le tarif doit rétablir la marge qui peut exister entre le coût de revient d'une marchandise fabriquée au Canada, et le coût d'un article similaire importé de l'étranger. De plus, le commerce consiste, d'après eux, à exporter le plus possible et à importer le moins possible des autres pays.

La politique libérale est infiniment plus rationnelle. Elle assure une protection suffisante à l'industrie, dont elle sauvegarde la libre expansion mais sans déterminer de surévaluation arbitraire dans le prix des objets fabriqués. En définitive, c'est le consommateur qui absorbe l'augmentation du coût de production. Il importe donc, d'éviter les surcharges onéreuses injustifiées.

En matière de commerce extérieur, le parti libéral a toujours opiné en faveur de l'abaissement des tarifs. Il soutient une politique traditionnelle de traités et de concessions réciproques avec les principaux clients du Canada, laquelle procure des avantages indiscutables aux consommateurs sans entraver le progrès industriel. Cette conception est une formule mitigée entre le protectionnisme outré et le libre-échange radical incompatible avec les besoins du marché domestique. L'application de ces principes a toujours eu pour effet de créer des débouchés permanents pour les produits canadiens et de concourir à l'unité nationale du Dominion.

La politique tarifaire du gouvernement conservateur a nul au commerce du pays. Au lieu de chercher à assurer l'amitié des nations, M. Bennett les a ligotées contre le Canada. Les accords impériaux lui ont fourni un autre prétexte pour échapper à la volonté du parlement et hausser le tarif intermédiaire au niveau du tarif général.

Depuis trois ans, les circonstances étaient propices à la négociation d'un traité de réciprocité avec les Etats-Unis. Et ce n'est qu'à la veille des élections générales que le dictateur Bennett s'est avisé d'entrer en pourparlers avec les représentants des Etats-Unis à ce sujet.

VOTEZ POUR KING

Son parti est le seul groupe politique pouvant réaliser l'unité nationale et restaurer la situation économique du Canada.

LE COMITÉ CENTRAL LIBÉRAL, 10 rue St-Jacques ouest, Montréal.

B-3-F35-X

ARTS et LETTRES

Les hommes et les livres

Claude-Henri Grignon se châtie

Ce puissant écrivain ne se contente pas de donner une leçon de réalisme aux vaginants essayistes du terroir. Voici qu'il enseigne maintenant au Canada littéraire l'art et la patience de se corriger. C'est tout à fait déconcertant, c'est inouï, c'est insupportable. Il est certain que nos principes de belles-lettres, malgré l'automatique fonctionnement que leur imprimait Vernicelles, vont s'éparpiller comme une bande d'oies surpris par le vautour.

Au Canada, nous n'avons guère l'habitude — qui nous sauverait — d'émousser les textes. Tel infatigable poète, proclamé depuis barde national, imprimait en 1917 une pièce anguleuse et famélique. Son recueil de 1928 lui maintenait la même effroyable physionomie de misère. Un autre déshérité des Muses — que le prix David va probablement récompenser bientôt — républie inchangée une allégorie désespérante, pétrie d'épithètes, de prosaïsmes et de rhétorique. Mais Grignon, parce qu'il est un artiste véritable, qu'il puise en lui-même une vigueur renouvelée de création, que le menaçant continuellement les rayonnantes splendeurs de l'étoile secrète, se livre au travail de révision. L'édition définitive d'*Un homme et son péché* que lance de « le Vieux Chêne » (856 est, rue Sherbrooke) témoigne de son idéal de perfection.

Il est inutile de présenter à nos lecteurs des personnages qu'ils connaissent déjà. Leur psychologie fut fixée dès la première esquisse et l'édition nouvelle ne change rien à l'inhumaine pingrerie de Poudrier, ni à la douloureuse sainteté de Donalda, ni à la générosité franche d'Alexis et de Bertine, ni à la populaire intelligence de l'abbé Raudin. Seulement Grignon arrache ici et là des phrases parasites qui atténuent les reliefs; il reprend des bouts de conversation qui enchaînent mieux l'âme du peuple; il efface des mots qui trahissent l'énigme d'une personnalité. Par exemple, vous remarquerez que le qualificatif d'*avare* est systématiquement retranché, n'apparaissant plus qu'aux dernières pages du volume. Grignon n'a pas ainsi agi tout simplement pour éviter aux critiques les ridicules comparaisons avec Plaute, Molière et Balzac. Il y a plus. Peut-être l'intention de généraliser, en lui épargnant l'épithète qui spécifie, un caractère de paysan cupide qui, en réalité, se rencontre dans presque toutes nos campagnes. En tout cas, le type se constitue mieux de lui-même, en dehors de la littérature et du vouloir de l'écrivain, maintenant que l'accusent seuls ses actes et ce damné nom de Séraphin Poudrier.

Les variantes sont plus perceptibles encore dans le choix des images. Grignon se montre ici d'une héroïque sévérité. Il supprime largement, remplace rarement et j'avoue que son texte n'y a rien perdu. Cette aventure indique toujours un contact plus direct avec le réel. Combien d'images dans l'édition de «*Totem*», de comparaisons intempestives, nous distraient de la claire vision de Séraphin & Cie pour nous éblouir de fulgurances verbales ou de commentaires abstraits. Ils sont abolis, les essais de fausses circonlocutions: «les baigns fugaces de délices», «les bouffées du désir», «les aiguilles de l'impureté», «les labyrinthes toujours quelque peu inédits des billets à ordre», etc... Autrefois Séraphin entrait dans un trope pour se trouver soudain face à face avec Beethoven et Shakespeare. Il n'ose plus de si périlleux exploits. C'est à peine si l'on soupçonne parce que Grignon n'en parle pas, ce «cœur de roche, miné par les pics de la peur», la «vague d'amertume se brisant sur son cœur de roche».

Enfin le paysage s'allège lui aussi de couleurs et de sons, de lignes et de volumes, qui dénonçaient une accumulation factice. La description tentera toujours les purs fabricants de phrases, et même s'ils ne savent pas éviter la pousse lenteur de Bazin, le succès les guette. On pardonne aux croquis de brouiller les perspectives, mais pas de les remplacer par des figures. C'était là un des péchés capitaux de Grignon. Ses jeunes tableaux s'encombraient de romantiques et torchonnantes impostures. Lisez ce paragraphe totemique: «Un matin, il mit les animaux aux champs, parce que le pâturage ne lui coûtait rien. Leurs gambades formèrent un ballet impromptu à la gloire de la résurrection du sol sous les baisers de la lumière...» La version du «Vieux Chêne» n'accepte que ceci: «Un matin il mit les animaux aux champs, parce que le pâturage ne lui coûtait rien.» C'est tout. Ce souple coup de fusain représente plus de vie et de suggestion que tout le mélodrame précité (et abrégé) de pirouettes et d'embrassades.

Grignon se simplifie avantageusement. Sans abandonner ses fortes qualités d'outrance et de polémique qui influencent jusqu'à ses descriptions, sa phrase s'oriente vers des formules plus classiques, des contours plus fermes, des rythmes moins enivrés. Elle reconnaît qu'il faut concéder au lecteur une part considérable d'attentions. En un mot, le châtimeur que Grignon s'inflige le rend plus humain et plus vrai. Il explique son vocabulaire et pour le plaisir des puristes, Séraphin se

Grande ville



Oui, nous avons vraiment une architecture nationale...

«marie» pas, mais «épouse» la petite Lalogue.

Toutefois, de grâce, mon cher Grignon, n'exagérez pas le zèle. Nous applaudissons à vos efforts de perfectionnement et l'œuvre que vous réalisez est la plus remarquable de l'année littéraire, peut-être même des lettres canadiennes-françaises. Mais fuyez, comme le diable en personne, les résolutions conformistes qui, en réalité, ne sont que des recettes infailibles de gâtisme. Evidemment, vous n'êtes pas près d'entrer à la Société Royale; mais les motifs secrets d'une évolution sont de si redoutables choses. Puisque vous avez adopté «sous» au lieu de «cents», «dollars» au lieu de «piastres», «cigare» au lieu de «Peg-Top», et retranché, comme indignes, une quantité notable de «ben», qui dira l'avatar final de votre style?

Cet ouvrage est illustré de bois gravés par Maurice Gaudreau, qui a saisi et concrétisé l'effarante et silencieuse tragédie. Grâce à cette entente parfaite de l'artiste et de l'écrivain, le «Vieux Chêne» présente un livre vigoureux et captivant, une scandaleuse exception.

Carmel BROUILLARD, a.f.m.

Livres à vendre

Très belle collection de livres français en éditions de luxe ou de demi-luxe. La plupart dans de magnifiques reliures. Une véritable aubaine pour les bibliophiles. C.R. 5669.

Le chant

La Manécanterie

des Petits Chanteurs à la Croix de bois

Si la Renaissance italienne fut l'âge d'or de la fresque, elle fut aussi celui de la polyphonie vocale. Le XVI^e siècle, en particulier, représente ce moment unique où le contrepoint avait atteint sa plus pure beauté formelle, avant que de multiples tendances vinsent faire pressentir, avec l'invasion progressive de l'harmonie moderne, l'aube d'une nouvelle civilisation musicale.

Le premier concert de la Manécanterie, qui fut donné le 17 septembre dernier en l'église Notre-Dame, fut presque entièrement consacré à cette splendide école du XVI^e siècle dans son inspiration religieuse; musique dont l'austérité et le faste laissent à peine entrevoir que le temps n'est pas loin où le style baroque et l'art jésuite viendront mettre une sorte de reflet sensuel et mondain sur tout l'art religieux de la fin de la Renaissance. Quoique l'Italie des Palestrina et des Gabrieli fut considérée comme le principal centre européen de développement et de culture, je crois qu'il est juste de convenir que l'Espagne de Vittoria — ascétisme et passion — l'Allemagne et surtout les pays néerlandais dans leurs plus illustres représentants, sans oublier la France des Jannequin, des Mauduit, des Costeley (ou cependant la chanson profane, toujours de style contrapuntique eut un rayonnement plus grand encore) égalèrent à maintes reprises leurs gloires rivales de Rome ou de Venise.

Nous ne savions s'il fallait admirer davantage, dans l'exécution des chanteurs de la Manécanterie, la ferveur, la parfaite discipline, la précision dans les attaques, ou le sentiment profond et juste qui faisait ressortir toutes les beautés de cet art sévère dont il nous est si rarement donné en notre pays d'apprécier la valeur. Ce furent sans contredit les deux mots du grand Vittoria qui nous laissèrent le plus émus: ce «*O magna mysterium*», sorte de Noël où ressuscitent de savoureux modes anciens, et ce sombre et dramatique «*Tenebrae factae sunt*», évoquant avec un pathétique tout intérieur l'agonie de Jésus et ses sept paroles sur la croix. Le rythme berceur du morceau «*Dors, ma colombe*» tranchait nettement sur le reste du programme par sa grâce — comment dirais-je? — un peu sulpicienne peut-être, mais à laquelle l'admirable voix de l'enfant soliste de la Manécanterie prêtait réellement quelque chose d'irrésistible et d'ensorcelant.

Le second concert des Petits Chanteurs à la Croix de bois était un «Gala de la chanson française» où ne figuraient que des compositeurs et des arrangeurs du XX^e siècle. «Les trois beaux oiseaux du paradis» de Ravel y brillaient comme le plus pur joyau sonore, et je m'en voudrais de passer sous silence la fort jolie harmonisation que fit pour «A la claire fontaine» le Dr Frédéric Pelletier.

Annette LASALLE-LEDUC



Les Petits Chanteurs à la Croix de bois dont on lira ci-contre une appréciation de notre collaboratrice Mme Annette LaSalle-Leduc.

MAISONS D'EDUCATION



Ouverture des Cours du Soir

lundi, 7 octobre 1935

COURS SPÉCIAUX DE COMPTABILITÉ

conduisant à l'admission dans les Associations de comptables de la Province de Québec (C.A., L.I.C., C.P.A.)

On s'inscrit

tous les jours de 9 à 12, et de 2 à 5, sauf le samedi après-midi; et, de 7 h. à 9 h. le soir.

L'École des Hautes Études Commerciales

affiliée à l'Université de Montréal

Coin avenue Viger et rue Saint-Hubert
MONTRÉAL

SUJET

- Quel parti l'emportera
 - au Canada?
 - dans la province de Québec?
 - dans votre comté?
- Dans la province de Québec combien de sièges le parti vainqueur remportera-t-il?

Les prix seront attribués à ceux qui auront répondu à TOUTES LES QUESTIONS avec le plus de précision.

S'il y a plus de 4 personnes qui remplissent cette condition, le tirage au sort décidera des 4 premiers gagnants, les autres ayant droit à un abonnement d'un an à la RENAISSANCE.

DEPOUILLEMENT: Les réponses seront remises avant le 14 octobre à un comité qui désignera les gagnants et attribuera les prix. Son rapport sera fait sous serment.

COMPTES RENDUS: La RENAISSANCE publiera des comptes rendus les 5, 12 et 19 octobre.

Pour répondre à la première question, disposez trois croix (x) aux endroits que vous choisirez.

Pour la seconde question, placez une croix sur le chiffre que vous croyez le bon (il y a 65 députés fédéraux dans la province de Québec).

Détacher suivant pointillé et adresser à Concours Renaissance, case postale 4018, Montréal.

PRIX

- 1er prix: \$300 en argent.
- 2e prix: Un passage (aller et retour) en France sur le «Champlain» pour les abonnés de 5 semaines ou plus (valable du 1er novembre 1935 au 1er mai 1936).
- 3e prix: Une encyclopédie Quillet d'une valeur de \$100 (6 volumes).
- 4e prix: Une malle de voyage, d'une valeur de \$60.

Nom

Adresse

Comté (fédéral)

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23										
PARTIS												au Canada		dans Québec (1)		dans votre comté																
CONSERVATEUR																																
LIBERAL																																
de la RESTAURATION																																
(1) Important: Indiquer par une croix sur un des 65 numéros le nombre de sièges que le parti vainqueur remportera dans Québec.																																
24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56

Rectification du vocabulaire

Extrait d'un excellent ouvrage paru il y a une trentaine d'années et que nous reproduisons par tranches, parce qu'il est encore et plus que jamais d'actualité.

SURTE

Apprenant la mort d'un homme politique canadien qui avait de nombreuses relations en France dans le monde des affaires, M. Laurent résolut de payer un tribut à sa mémoire en publiant sa biographie et en la répandant dans certains milieux. Il s'adressa à une agence qui lui procura un rédacteur.

— Monsieur, dit M. Laurent, je voudrais faire écrire un pamphlet.

— Je suis à vos ordres. Veuillez me fournir les notes nécessaires et me donner des indications précises.

— Voici les notes.

Et pendant que l'écrivain le parcourait, M. Laurent ne tarissait pas d'éloges sur le personnage défunt.

— Mais, Monsieur, c'est une oraison funèbre, un panegyrique qu'il faut faire, et non un pamphlet.

— Excusez-moi, Monsieur, dit M. Laurent, mais je suis étranger, et il m'arrive trop souvent d'employer des expressions impropres. Veuillez donc me dire ce que vous entendez, en français, par pamphlet.

Pamphlet. — Un pamphlet est un écrit satirique, mordant, écrit dans le but de blesser quelqu'un ou de redresser des torts. Paul-Louis Courier fut le plus célèbre des pamphlétaires. Henri Rochefort s'est également illustré dans ce genre, mais il est plus brutal, plus grossier, plus passionné et plus injuste.

— Voyez, Monsieur, comme nous sommes loin de nous entendre, interrompit M. Laurent. Au Canada nous appelons pamphlet non le genre d'écrit, mais un petit imprimé de 16 ou 32 pages environ.

— Ah! il ne s'agit que du volume de la publication et non de son contenu?... En français, ce que vous nommez pamphlet s'appelle

Plaquette. — Une plaquette est une petite brochure de peu d'épaisseur, de deux ou trois cahiers ordinairement, c'est-à-dire de deux ou trois feuilles pliées en huit, en douze ou en seize, selon le format. Plus épaisse, la plaquette prend le nom de

Brochure. — Nom général de tous les livres dans l'état où ils sortent de chez le libraire-éditeur.

Lorsqu'il s'agit d'une feuille simple, tout bonnement pliée, cette feuille prend le nom de

Livraison. — Cela désigne les parties d'un ouvrage débité périodiquement et mis en vente par fractions.

Fascicule. — Lorsqu'il s'agit d'un ouvrage scientifique ou d'un ouvrage littéraire de luxe, la livraison prend le nom de fascicule.

— Merci de vos explications, dit M. Laurent. Vous ferez donc, d'après mes notes, une plaquette de 32 pages, contenant l'éloge du personnage en question. Maintenant, vous plairait-il de traiter pour moi avec l'imprimeur, de façon à me débarrasser complètement de tout souci à cet égard?

— Si vous le désirez.

— Cela m'obligera. Mais vous voudrez bien me soumettre votre travail avant de le livrer à l'impression... Il m'en faudra cinq cents copies, et je voudrais les avoir le plus tôt possible.

— Cinq cents copies!

— Oui. Cela paraît vous étonner?

— Il y a de quoi. Je ne puis me charger de copier mon travail cinq cents fois.

— Mais je ne vous demande pas de copier le travail cinq cents fois. Je vous prie d'en commander cinq cents copies à l'imprimeur.

— Ah! parfait, vous désirez cinq cents exemplaires et non cinq cents copies. Vous serez satisfait.

— J'ai encore employé un terme ambigu, n'est-ce pas?

— Pas ambigu, mais tout à fait impropre.

Copie. — Dans l'espèce, c'est la reproduction manuscrite d'un écrit. Me demandant une ou plusieurs copies de mon travail, c'est me demander de le copier une ou plusieurs fois. On appelle encore copie la feuille volante sur laquelle un écolier écrit le devoir qu'il remet au professeur. De même le manuscrit ou le texte que l'on confie au compositeur pour en tirer un imprimé.

Exemplaire. — En termes d'imprimerie, l'exemplaire est la pièce finie, l'unité, la feuille, la plaquette ou la brochure. On la reproduit, c'est-à-dire on l'imprime, on la tire à un nombre convenu d'exemplaires. Si vous avez à demander à un libraire plusieurs unités de la dernière nouveauté, vous ne lui direz pas: « Envoyez-moi six copies du roman de X... », mais: « Envoyez-moi six exemplaires. » Autrement, s'il prenait votre ordre à la lettre, il serait capable de faire copier à la main six fois l'ouvrage demandé.

— Diable! s'écria gaiement M. Laurent, cela reviendrait cher... Je vous remercie de m'avoir mis en garde contre une pareille erreur... Eh bien, c'est entendu, Monsieur, chargez-vous de tout et revenez me voir pour la collection.

— Quelle collection?

— Mais pour vous faire payer.

L'écrivain demeura un moment étonné, puis enfin il sourit:

— Ah! parfait, dit-il.

En le voyant sourire, M. Laurent comprit qu'il s'était encore égaré dans le vocabulaire.

— Si je me suis mal exprimé, je vous prie de bien vouloir me le dire et me corriger.

— En effet, Monsieur, vous vous êtes mal exprimé. Vous avez employé le mot collection dans le sens de l'acte du collecteur, mais c'est une grave erreur.

Collecteur. — C'est un vieux mot qui désignait autrefois celui qui percevait les impôts. Aujourd'hui ce fonctionnaire se nomme *percepteur*. Actuellement, *collecteur* se dit uniquement de celui qui recueille le fruit d'une collecte. Vous faites, évidemment, *collecteur de collecte*; mais une

Collecte. — Ce n'est pas une perception, le recouvrement d'une somme due; c'est une quête pour une œuvre de bienfaisance ou pour un acte de charité accidentel. Ceux qui souscrivent à une collecte le font sans rien devoir et sans y être obligés. Vous pouvez donc employer le mot *collecteur* pour désigner celui qui recueille le produit d'une collecte, mais uniquement dans ce cas.

— Alors, comment dois-je dire pour vous inviter à venir vous faire payer?

— Mais tout simplement: « Venez ici, ou adressez-vous à moi pour le paiement ».

— Mais si *collecteur* n'est plus employé en français, excepté dans le cas spécial que vous venez de m'indiquer, comment nomme-t-on les employés chargés de la collection des comptes?

— D'abord, si *collecte* est français dans le sens déterminé que je viens d'indiquer, *collection* ne l'est pas du tout, et ne l'a jamais été, dans celui que vous employez.

Collection. — C'est une série ou un recueil d'objets qui ont du rapport ensemble. Une collection de tableaux, de médailles, de journaux, etc.

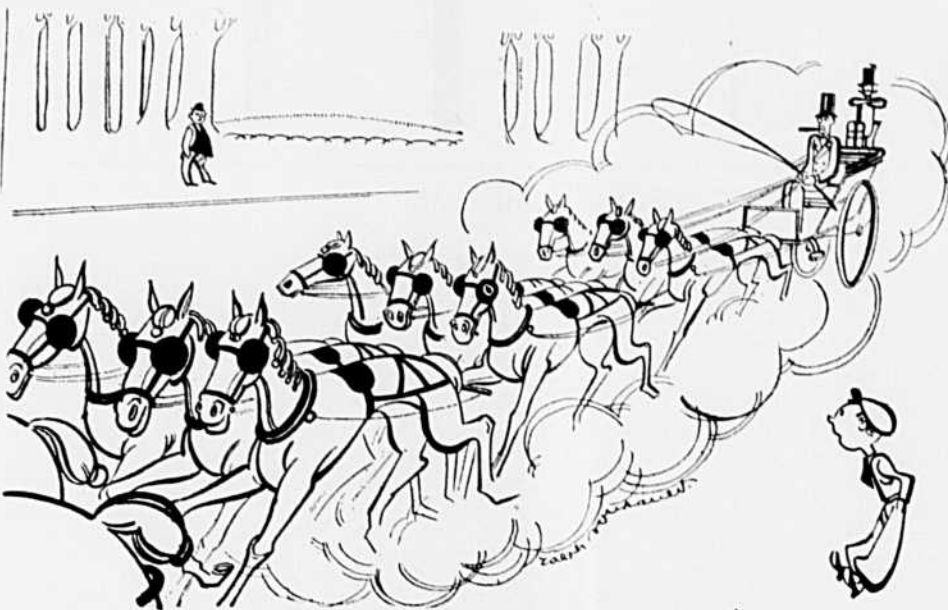
Les hommes chargés de percevoir les comptes pour les banques, les commerçants ou les particuliers se nomment:

Garçons de recettes, ou Encaisseurs, ou Agents de recouvrements.

Henri ROULLAUD

A SUIVRE

Si la reconnaissance était encore une vertu humaine



La quarante chevaux du gagnant du sweepstake

Dessin et légende de Ralph Soupaull dans le PETIT PARISIEN

LES LIVRES

Edmond DEMAÎTRE: *L'Enfer du Pacifique*.

Le passionnant récit que nous offre M. Edmond Demaître de son voyage chez les Cannibales et les Chercheurs d'or de la Nouvelle-Guinée, *L'Enfer du Pacifique*, est une réponse saisissante à ceux qui s'imaginent orgueilleusement notre vieille terre conquise par ce qu'il est convenu d'appeler le « progrès » et par une « civilisation » dont nous n'avons pas lieu, au surplus, d'être si fiers. Les tableaux et les êtres qu'il nous présente appartiennent au stade exactement « primitif ». Avec le Matto Grosso brésilien, le cœur de la Nouvelle-Guinée en est resté à l'âge de la pierre éclatée; il semble même contemporain de la première apparition de l'homme. Aussi est-il, lui aussi, à peu près totalement inexploré. Quelques patrouilles d'hommes au cœur bardé d'airain, soldats indigènes conduits par un jeune officier à l'héroïque sang-froid, s'aventurent pourtant de temps à autre à travers la mystérieuse forêt vierge et ne reviennent de ces raids audacieux qu'après avoir pacifié l'une ou l'autre des tribus sauvages. Tenté par l'aventure, M. Edmond Demaître s'est fait intrépidement le compagnon d'un de ces partis de patrouilleurs qui opèrent sur la côte sud de la Nouvelle-Bretagne et dans les vallées des fleuves Markham, Purari et Ramu. Il nous en rapporte d'extraordinaires visions, d'hallucinantes images, et son livre pourrait porter un effroyable sous-titre: *Cannibalisme 1935*. Chez ces hommes, dont le « standard of life » n'est guère supérieur, nous dit-il, à celui de notre lointain ancêtre de Cromagnon, il s'est trouvé face à face avec des spectacles, les uns stupéfiants, les autres horribles, et qui les uns et les autres passent l'imagination.

Abeille GUICHARD: *Naufrage au port*.

Après avoir publié de très remarquables traductions d'œuvres anglaises, Mme Abeille Guichard, prenant la plume pour son propre compte, débute aujourd'hui dans le roman par une œuvre qui s'impose à l'attention des lettrés et du grand public. *Naufrage au port* est une très brillante réussite, un de ces livres qui, par leur double qualité romanesque et littéraire, classent d'emblée un écrivain. Sous la forme du Journal l'héroïne de cette poignante « histoire d'amour » conte, pour être lue plus tard à l'heure de l'apaisement et de la vieillesse par celui-là même qui fut son fugitif amant, les événements qui ont ému, ébloui et bouleversé son cœur. Il y a dans ce livre une analyse pro-

fonde et pathétique de la naissance d'un grand amour féminin pour un jeune homme incapable encore de le recevoir pleinement, de ses espoirs, de ses doutes, de ses déceptions et de son crucifiement. Livre douloureux où deux êtres cherchent le bonheur, croient le surprendre, l'étreignent un instant et sombrent au port: la poursuite de l'amour par deux amants dont l'un a le cœur trop grand et l'autre trop léger, au bout de cette poursuite, pour lui le suicide, le lendemain pour elle une porte de cloître qui se referme devant l'impossible vie.

Jean PELLENC: *L'Inde s'entr'ouvre*.

M. Jean Pellenc s'en était allé vers l'Inde avec ses toiles et ses pinceaux, pour peindre; mais toiles et pinceaux sont restés au fond des valises, et il nous en dit la raison. « Les aspects de l'immense continent indien sont si variés, ses coutumes et son esprit semblent si différents de nos façons d'agir et de penser qu'essayer de représenter à un public européen un pays si dissemblable du sien, avec nul autre moyen que des lignes et des couleurs, eût été aussi futile que de prétendre intéresser un homme à la lecture d'un livre dont il ne comprendrait pas la langue. » Pour pénétrer l'âme de l'Inde, au-delà de la

féerie des couleurs, il faut en faire peu à peu sa patrie; car elle ne se découvre que lentement et pour ceux-là seulement qui lui donnent leur cœur. Aussi est-ce en recherchant d'abord l'amitié d'un pays si fermé, en vivant auprès des souverains indigènes et en allant de cour en cour que M. Jean Pellenc a pu surprendre le visage véritable de l'Inde et l'esprit intime de la vie indienne.

Mais lorsqu'il écrit, peut-il oublier qu'il reste un maître de la palette et des couleurs? *L'Inde s'entr'ouvre* est donc aussi une suite de tableaux admirablement évocateurs du Rajputana et de ses alentours, des terres illustres où prêcha Bouddha, où Krishna vécut et où depuis des millénaires chaque année des millions de croyants viennent adorer les premiers dieux du monde. Le livre nous fait pénétrer dans le mystère des Etats princiers hérissés de palais de légende, chez les derniers souverains absolus, monarques fastueux et grands chasseurs; il nous révèle les temples où veillent les statues d'or. Mais nous connaissons aussi, sur les pas de M. Jean Pellenc, les maîtres anglais, nous assistons tantôt aux fêtes somptueuses offertes par le Vice-roi, tantôt aux séances de la Chambre des Princes où s'élabore le destin d'une terre impatiente. Toute l'Inde est là sous nos yeux dans cette série d'images éclatantes et grouillantes, le Gange et son peuple saint, les abords de l'Himalaya et ses terrains de chasse, la frontière afghane et ses rebelles, les tombeaux des empereurs mongols et toutes les survivances de l'Inde immuable.

Serge de CHESSIN: *Les Clefs de la Suède*.

Après avoir vu de près la tragédie de la Révolution russe dont il a peint de saisissants tableaux, *Au Pays de la Démence rouge* et *L'Apocalypse russe*, nous avons montré du doigt en un livre prophétique, *La Nuit qui vient de l'Orient*, la tempête qui prépare ses forces dans l'Asie mystérieuse, M. Serge de Chessin a trouvé un havre de paix dans l'atmosphère pure et calme de la Suède. A Stockholm, il compte dans le monde diplomatique au premier rang des Français qui représentent là-bas la France avec éclat.

On ne parle bien de ce que l'on aime et M. Serge de Chessin — il nous l'avait déjà bien montré dans son exquís roman intitulé, il y a deux ans, *Svea*, — aime la Suède, son esprit d'indépendance, et de liberté, son attachement au passé glorieux et tout ensemble son ardent désir de vivre au rythme des temps nouveaux. Avec *Les Clefs de la Suède*, il pousse pour nous la « porte ouvragée et massive d'un vieux royaume, d'un pays où les renouveaux se succèdent dans les cadres de la continuité nationale, une porte qui abrite des trésors accumulés par les siècles, mais qui s'ouvre toujours aux appels de l'avenir ». Et c'est toute la Suède, son visage, son âme, son cœur, son peuple et son roi qu'il nous révèle et nous fait aimer ici, comme il les aime lui-même.

Armand RIO

BULLETIN D'ABONNEMENT À LA RENAISSANCE

Veuillez faire le service de votre journal à

M.

(écrire bien lisiblement)

pour une période de 1 an (\$8.50) — 6 mois (\$2.) (biffer l'indication inutile)

à compter de votre prochain numéro.....

Ci-joint le montant de.....dollars (\$.....)

(Signé).....

LES LABORATOIRES

Joubert

Le laboratoire est l'organisme vital de toute laiterie bien organisée. Celui de la maison Joubert est pourvu de tous les perfectionnements désirables. Son personnel se compose de plusieurs chimistes expérimentés. Le lait y est soumis à des analyses et à des épreuves renouvelées à chaque phase du traitement. En plus de ces analyses dont le but consiste à déterminer la teneur et la qualité du lait, la laiterie Joubert fait l'inspection régulière de ses produits, chez le fournisseur et durant la livraison. Toutes ces mesures de protection assurent au consommateur un produit de qualité uniforme, conservé sain depuis la traite jusqu'au domicile du client.



Le lait vendu par la Maison Joubert provient de troupeaux sains, bien nourris sur des fermes répondant aux exigences sanitaires les plus rigoureuses. Chaque fournisseur est tenu de produire le certificat du gouvernement fédéral attestant que son bétail a été tuberculiné. De plus, il doit s'être conformé aux exigences des services d'hygiène publique. La maison Joubert ne se contente pas de ces précautions. Elle se montre encore plus rigoureuse sous le rapport de la propreté. Des inspecteurs spécialistes font des visites périodiques chez tous ses patrons afin de vérifier sur place la propreté des ustensiles employés et l'état sanitaire du bétail, des étables et du personnel.

J. Joubert
LIMITÉE

J. Joubert, PRÉSIDENT
DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Nap. Charest, PRÉSIDENT

Jean Charest, VICE-PRÉSIDENT

Jos. A. Martin, TRÉSORIER

DEPUIS 40 ANS
TOUJOURS LA
MÊME DEVISE
RÉDUIRE LE TAUX
DE LA MORTALITÉ
INFANTILE À
MONTREAL

COMPLÈTEMENT
DIFFÉRENTE

O'Keefe's
OLD VIENNA BEER

TELEPHONE
DO 1111/1129

MAINTENANT EN VENTE À VOTRE
TAVERNE OU MAGASIN LOCAL
Brossée et embouteillée par
O'KEEFE'S BREWING COMPANY LIMITED

Et la femme...

Entre nous

Madame de Sévigné

On a longtemps prétendu, et l'on dit encore souvent, que madame de Sévigné soignait curieusement ses lettres et qu'en les écrivant elle songeait, sinon à la postérité, du moins au monde d'alors dont elle recherchait l'admiration.

Que cela me paraît faux ! Depuis quelques jours je m'amuse à relire sa correspondance et je suis de plus en plus convaincu qu'elle écrit d'ordinaire au courant de la plume et le plus de choses qu'elle peut et, quand l'heure presse, à peine se relit-elle. « En vérité », dit-elle, « il faut un peu, entre amis, laisser trotter les plumes comme elles veulent : la mienne a toujours la bride sur le cou ».

Il y a des jours où elle a plus de temps et où elle se sent plus disposée à écrire. Alors, tout naturellement, elle soigne, elle arrange, elle veut amuser ses amis qui se passent ses lettres et le lui disent.

Madame de Coulange lui raconte qu'un laquais est venu chercher deux de ses lettres dont madame de Thiange avait entendu parler et elle ajoute : « Vos lettres, parmi nos amis, font tout le bruit qu'elles méritent, comme vous voyez ; il est certain qu'elles sont délicieuses et vous êtes comme vos lettres. »

C'était une époque où la correspondance et la conversation avaient une grande importance, mais on ne préparait pas plus celle-ci qu'on ne composait celle-là. Seulement on s'y livrait de tout son esprit et de toute son âme.

Jusqu'au départ de sa fille pour la Provence, on n'a de madame de Sévigné qu'un assez petit nombre de lettres adressées à son cousin de Bussy et d'autres à M. de Pomponne. Ce n'est donc qu'à dater de cette douloureuse séparation que l'on sait parfaitement sa vie privée, ses habitudes, ses lectures et jusqu'aux moindres mouvements de cette société où elle vit et dont elle est l'âme.

Dans cette société cultivée, où évoluent M. de la Rochefoucault, Mme de la Fayette, Ménage, et tant d'esprits distingués, la vie est facile, gracieuse, animée : une visite, une lettre reçue sont des

événements auxquels on prend plaisir et dont on se fait part avec empressement. Ces petites choses tirent du prix de la manière et de la forme ; c'est de l'art que, sans s'en apercevoir et négligemment, l'on met jusque dans sa vie.

L'éloignement de sa fille avait exalté la tendresse de la mère et leur correspondance est devenue pour madame de Sévigné aussi nécessaire et douce qu'une présence. Aussi, durant vingt-six ans, ces lettres spirituelles, sincères, spontanées et tendres ne cessent de relier la mère et la fille et de créer, sans que l'auteur s'en doute, un chef-d'œuvre de la langue française.

Parce qu'on la voit d'une humeur enjouée et même folâtre parfois, on aurait tort de juger madame de Sévigné frivole ou peu sensible. Elle était sérieuse et même triste, surtout pendant les séjours qu'elle faisait à la campagne, et la rêverie tint une grande place dans sa vie. Entendons-nous : ses rêveries n'étaient ni sentimentales, ni romanesques ; elle pensait à sa fille si éloignée, à son fils qui était « en Candie » ou à l'armée du roi, à ses amis et à ses morts, et elle écrivait : « Pour ma vie, vous la connaissez ; on la passe à mille devoirs à quoi l'on est obligé et ce n'est pas une petite affaire. Mais ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien, les jours se passent, et notre pauvre vie est composée de ces jours, et l'on vieillit et l'on meurt. »

Madame de Sévigné était profondément chrétienne : une religion précise et régulière gouvernait sa vie et, au milieu d'une société où la morale était plus admirée que pratiquée, elle fut une femme scrupuleusement honnête.

Inutile d'insister sur l'étendue de sa culture : elle lisait tout et lisait bien. Elle lisait Montaigne, Pascal, saint Augustin, Nicole ; elle lisait Tacite et Virgile, non pas « travesti », dit-elle, mais « dans toute la majesté du latin. »

A cette école elle s'est faite une langue souple, précise, abondante, originale et spirituelle, et elle s'est placée ainsi, sans le chercher, au premier rang des écrivains français.

Hélène ROLLIN



Très jolie robe, d'allure très féminine, dont les manches et le collet blancs soulignent l'ampleur des larges manches bouffantes.

Modèle gracieusement fourni par la maison BUTTERICK

une livre de pommes de terre en robe des champs, épluchez-les et passez-les au tamis, liez cette purée sur le feu en ayant soin de la tenir ferme.

D'autre part, faites chauffer un verre d'eau salée légèrement et ajoutez de la farine pour former une pâte bien lisse, mélangez avec deux œufs pour la purée de pommes de terre. Laissez reposer pendant deux heures et divisez-la en parties grosses comme un œuf de pigeon. Faites frire dans une friture neuve et servez ces croquettes gonflées comme des beignets saupoudrées de sel fin et déposées sur un plat garni d'une serviette pliée.

Mousse de foie en gelée (pour six personnes). — Prenez une boîte de foie gras (8 onces), passez au tamis et travaillez le foie dans une terrine avec une spatule de bois.

Ajoutez votre assaisonnement et fouettez, dans une autre bassine, un demi-litre de crème que vous incorporerez ensuite au foie. Chemisez vos moules avec de la gelée et décidez-les. Remplissez ensuite avec votre mousse de foie gras.

Tournedos. — Ce sont d'épaisses tranches, choisies au plus moelleux du filet de bœuf. On les fait sauter au beurre pendant cinq minutes. En même temps et dans le même beurre, quelques beaux croutons sont mis à dorer.

On déglace le fond de cuisson d'un vigoureux madère, à quoi sera mêlée une essence embaumée de truffes. Les tournedos ainsi baignés seront placés sur les croutons et nappés de lamelles de truffes.

Mousse aux fraises. — Passez au tamis fin une chopine de fraises ; mettez à la purée 3 cuillerées à table de sucre en poudre à l'orange ; faites refroidir.

Mélez la purée de fraises avec une pinte de crème fouettée, sucrée et parfumée avec du sucre à l'orange. Versez dans le moule et fermez celui-ci parfaitement. Mettez dans la glace salée au moins pendant cinq quarts d'heure.

Conseils pratiques

Taches de sang. — Tremper quelques heures à l'eau froide, laver la partie maculée avec de l'eau froide additionnée d'acide tartrique à raison de 6 p. 100.

Taches de couleurs végétales (vin et fruits rouges). — Plonger le linge dans de l'eau de Javel fortement coupée d'eau puis rincer à plusieurs reprises avec de l'eau chaude.

Taches de graisse ou d'huile. — Les principes actifs contenus dans la lessive suffisent à faire disparaître toute tache à base de matières grasses.

La grande misère des chiens

Il est peu de personnes ayant séjourné l'été à la campagne — je dis séjourné et non pas effaré les poules en faisant de la vitesse sur les routes — très peu de personnes qui n'aient eu l'occasion de constater avec peine l'indifférence et l'injuste dureté trop souvent témoignée aux moins exigeants, aux meilleures de nos serviteurs.

Vais-je m'attirer des protestations ? De tout cœur, je le souhaiterais, et qu'elles soient nombreuses. Elles me prouveraient alors qu'il est plus d'heureuses exceptions que je ne le pense à cette dureté qui n'est peut-être qu'indifférence, ou même... inconscience de la souffrance infligée.

Pour peu que vous ayez passé quelques semaines dans une ferme, recueillez vos propres souvenirs.

Recevoir l'hospitalité dans une ferme, pour nous, enfants des villes, quel rêve, quel poème bucolique, auquel concourent toutes les illusions traditionnelles ! Le chant des coqs se répondant de basse-cour en basse-cour aux premières blancheurs de l'aube. Prélude de la rurale, simple, saine, active, où nous rêvons, nous autres, de concilier notre tendresse pour les gentils agneaux, notre sympathie pour le petit peuple de la basse-cour... avec notre goût pour les côtelettes et la fricassée de poulet. Libre à nous, si nous le pouvons.

Du moins, devrions-nous, sans hypocrisie, ni chagrin, pouvoir regarder l'animal domestique, auxiliaire des besognes du maître ou gardien et défenseur de son bien. Le cheval ou l'âne, le bœuf de labour, le chien de garde ou de berger, voire le chat, qui préserve des rongeurs les réserves du grenier. Or, pour nous borner à ces derniers, chacun sait que le chat des campagnes, ne recevant de ses maîtres aucune nourriture, est une bête éfflanquée, surnoise, forcément maraudeuse. Quant au chien de berger, si intelligemment vigilant, il a un métier — chose triste à dire — qui ne nourrit pas... son chien !

Ecoutez ces deux témoignages, où n'intervient aucune littérature. D'abord, celui d'un brave garçon, qui fut berger à treize ou quatorze ans :

« J'emportais dès le matin, dans un bissac, mon pain pour la journée et une petite tranche en plus, pour le chien. Mais la journée était longue, mon pain port court pour ma faim. Alors, bien souvent, je mangeais la part du chien... qui pourtant n'était pas grosse ! »

Pauvre bête, et pauvre enfant ! Car le coupable, c'était le maître avare qui devait les nourrir suffisamment l'un et l'autre.

Cela fait pitié, me dit une amie, qui n'a pour les bêtes aucun penchant exagéré, de voir presque toujours à la campagne, le chien de berger, en pleine jeunesse, en pleine vie, littéralement affamé... les flancs rentrés, les côtes évidées, la peau collée aux os. La misérable petite tranche, la liche de pain bis qu'on lui alloue pour seule nourriture en vingt-quatre heures est dérisoire.

Comment des gens honnêtes et sensés peuvent-ils vouloir condamner au supplice de la faim une créature vivante qu'ils utilisent ? Pour l'animal aussi, toute peine ne mérite-t-elle pas salaire ? Et ces pauvres bêtes seraient si faciles à nourrir !

« Ainsi, poursuit mon amie, ma tante, qui vit à la campagne, a une chienne de garde, dont la soupe se compose de croûtes trempées d'eau grasse, relevée, à l'occasion, d'un reste de sauce, résidus de pot au feu, etc. Eh bien ! la soupe de Mireille — c'est le nom de cette privilégiée — attire de nombreux envieux : toute la gent famélique, aux flancs rentrés, aux yeux flamboyants de faim. Mais Mireille, d'ordinaire bonne fille, gronde, menace de la voix et des crocs. Elle défend son bien, son juste salaire. »

Alors, pourquoi tous les chiens de ferme n'ont-ils pas leur écuille ? Il en coûterait si peu... rien que d'y penser et de vouloir. Si le maître, harassé du rude travail aux champs, dit : « J'ai bien le temps de m'occuper du chien ! », que la maîtresse, avec son cœur et sa main de femme, prenne ce soin... simplement raisonnable.

Vous toutes, amies citadines, qui irez aux champs cet été, regardez, observez autour de vous. Et, quand il sera nécessaire, et quand il sera possible, plaidez un peu la cause des braves bêtes, auxiliaires de l'homme. Tâchez d'opérer des conversions. Car, vraiment, en songeant aux « toutous » à la mode qui ont pédicure et « cher docteur » et font leur tour au bois en auto, on trouve que, même dans le monde des chiens, il y a aussi un peu trop d'inégalité.

MAY SPRING

(C'EST LA MODE)

Conseils de beauté

Pour avoir de l'allure

C'est l'heure de l'apéritif du soir au Bar du Soleil. Tout Deauville défille dans la lumière oblique. Les femmes exhibent avec fierté leur peau dorée sous l'œil malicieux de Van Dongen qui, assis au ras des « planches », semble chercher de nouvelles lignes et des couleurs inédites.

Pimprenelle est soucieuse.

— Qu'as-tu donc ?

— Ce qui me vexe, c'est de ne pas récolter suffisamment d'hommages masculins !

Je sursaute.

— Non, mais !

— Il ne m'est jamais arrivé, que très rarement, de sentir qu'on me regardait...

— Tu es trop modeste !

— Mais non. J'ai au contraire la certitude d'être jolie, beaucoup plus jolie que le plupart des femmes qui ont du succès. Et c'est précisément ce que je ne comprends pas !

— Tu perds de vue que tu es beaucoup trop jeune pour avoir la prestance de certaines femmes qui forcent l'attention.

— Peut-être, mais il y a certainement autre chose. L'important, vois-tu, c'est d'avoir de l'allure. Et ça, je crois qu'on l'a de naissance ou qu'on ne l'a jamais.

Quelle erreur ! On peut très bien acquérir de l'allure. Cela dépend de deux facteurs, l'un physique, l'autre moral. Le facteur physique comporte la grâce du geste. Il faut savoir se tenir, savoir marcher, savoir s'asseoir.

Il faut étudier et mettre à profit ce que les spécialistes appellent le mécanisme de la grâce. Le facteur moral, lui, est beaucoup plus complexe. L'allure de la démarche, l'assurance des attitudes, ne dépendent, le plus souvent, que du degré de confiance que l'on a en soi. Plaire, cela ne dépend souvent que d'un pas décidé, d'un port de tête audacieux, d'un regard vif et franc.

— A l'entendre, pour plaire, il suffirait de le vouloir !

— Cela ne suffit pas, mais cela importe beaucoup !

— Qu'as-tu compris tout à l'heure sous le mécanisme de la grâce ?

— Ceux qui ont étudié la beauté en mouvement ont trouvé à la grâce quatre conditions essentielles. La première, c'est que chaque geste doit décrire une ligne courbe. La seconde est que chaque geste doit être localisé, c'est-à-dire ne mettre en œuvre que les muscles chargés de le commander.

Il faut entendre par là une compréhension parcimonieuse du rythme du corps que seule la culture physique peut apporter.

— Cela fait pitié, me dit une amie, qui n'a pour les bêtes aucun penchant exagéré, de voir presque toujours à la campagne, le chien de berger, en pleine jeunesse, en pleine vie, littéralement affamé... les flancs rentrés, les côtes évidées, la peau collée aux os. La misérable petite tranche, la liche de pain bis qu'on lui alloue pour seule nourriture en vingt-quatre heures est dérisoire.

Comment des gens honnêtes et sensés peuvent-ils vouloir condamner au supplice de la faim une créature vivante qu'ils utilisent ? Pour l'animal aussi, toute peine ne mérite-t-elle pas salaire ? Et ces pauvres bêtes seraient si faciles à nourrir !

« Ainsi, poursuit mon amie, ma tante, qui vit à la campagne, a une chienne de garde, dont la soupe se compose de croûtes trempées d'eau grasse, relevée, à l'occasion, d'un reste de sauce, résidus de pot au feu, etc. Eh bien ! la soupe de Mireille — c'est le nom de cette privilégiée — attire de nombreux envieux : toute la gent famélique, aux flancs rentrés, aux yeux flamboyants de faim. Mais Mireille, d'ordinaire bonne fille, gronde, menace de la voix et des crocs. Elle défend son bien, son juste salaire. »

Alors, pourquoi tous les chiens de ferme n'ont-ils pas leur écuille ? Il en coûterait si peu... rien que d'y penser et de vouloir. Si le maître, harassé du rude travail aux champs, dit : « J'ai bien le temps de m'occuper du chien ! », que la maîtresse, avec son cœur et sa main de femme, prenne ce soin... simplement raisonnable.

Vous toutes, amies citadines, qui irez aux champs cet été, regardez, observez autour de vous. Et, quand il sera nécessaire, et quand il sera possible, plaidez un peu la cause des braves bêtes, auxiliaires de l'homme. Tâchez d'opérer des conversions. Car, vraiment, en songeant aux « toutous » à la mode qui ont pédicure et « cher docteur » et font leur tour au bois en auto, on trouve que, même dans le monde des chiens, il y a aussi un peu trop d'inégalité.

MAY SPRING

(C'EST LA MODE)

— Les deux autres conditions ?

— L'une est l'économie de l'effort. L'économie de l'effort découle de la localisation du geste. Quant à la vitesse, c'est cette faculté d'avoir des réflexes, justes et prompts.

— Mais cela dépend beaucoup plus de la qualité du système nerveux que de celle de l'appareil musculaire.

— Tout à fait d'accord. Les fous et les déséquilibrés ne sont jamais gracieux. Par contre, la plupart des peuples primitifs, dont le système nerveux est beaucoup moins usé que le nôtre par une vie d'éternelle tension, apportent, dans leurs gestes les plus usuels, une grâce étonnante.

— Il est évident que nous ne faisons jamais autant de gestes inutiles que lorsque nous sommes soucieux ou tracassés !

— L'adresse, elle, dépend directement de l'économie de l'effort. C'est par l'habileté à ne se servir que des aptitudes de chaque muscle qu'on y arrive.

— Crois-tu que toutes les femmes qui ont du succès pensent à cela ?

— Mais non... Chez la plupart, c'est inné. Mais il y a aussi l'attitude et la marche qui ont une importance énorme quand il s'agit de l'allure.

Michel ARBAUD

Tous droits réservés par l'A.I.L. Reproduction, même partielle, interdite

Comment sauver une mayonnaise manquée

Si la mayonnaise se refuse à prendre malgré l'excellente qualité des éléments qui la composent et le soin appliqué à sa confection, vous pouvez toujours essayer d'un procédé de sauvetage que son succès répété permet de recommander très sérieusement.

Prenez une certaine quantité du blanc d'œuf que vous avez laissé de côté quand vous avez commencé l'opération et mettez-le dans un bol ; battez-le d'une main et quand il aura acquis une certaine consistance, versez peu à peu de l'autre main dans le bol la mayonnaise récalcitrante.

Vous aurez presque toujours la satisfaction de lui voir prendre, grâce à l'addition du blanc d'œuf, cette forme quasi solide que vous n'aviez pas obtenue par les moyens ordinaires.

Parmi les moyens ordinaires ne négligeons pas la nécessité de ne verser l'huile qu'après que les œufs battus auront commencé à prendre.

LE PETIT JOURNAL ILLUSTRE

RECETTES

Filet de bœuf sauce madère. — Pour six personnes il faut 2 livres de filet de bœuf paré, bien placé et piqué de fins lardons. Mettez-le dans un plat à rôtir avec un morceau de beurre, du sel, du poivre, un oignon entier, un bouquet garni et un verre à madère de bon bouillon. Mettez-le au four assez chaud et laissez-le cuire une demi-heure, c'est-à-dire un quart d'heure par livre de viande en l'arrosant et

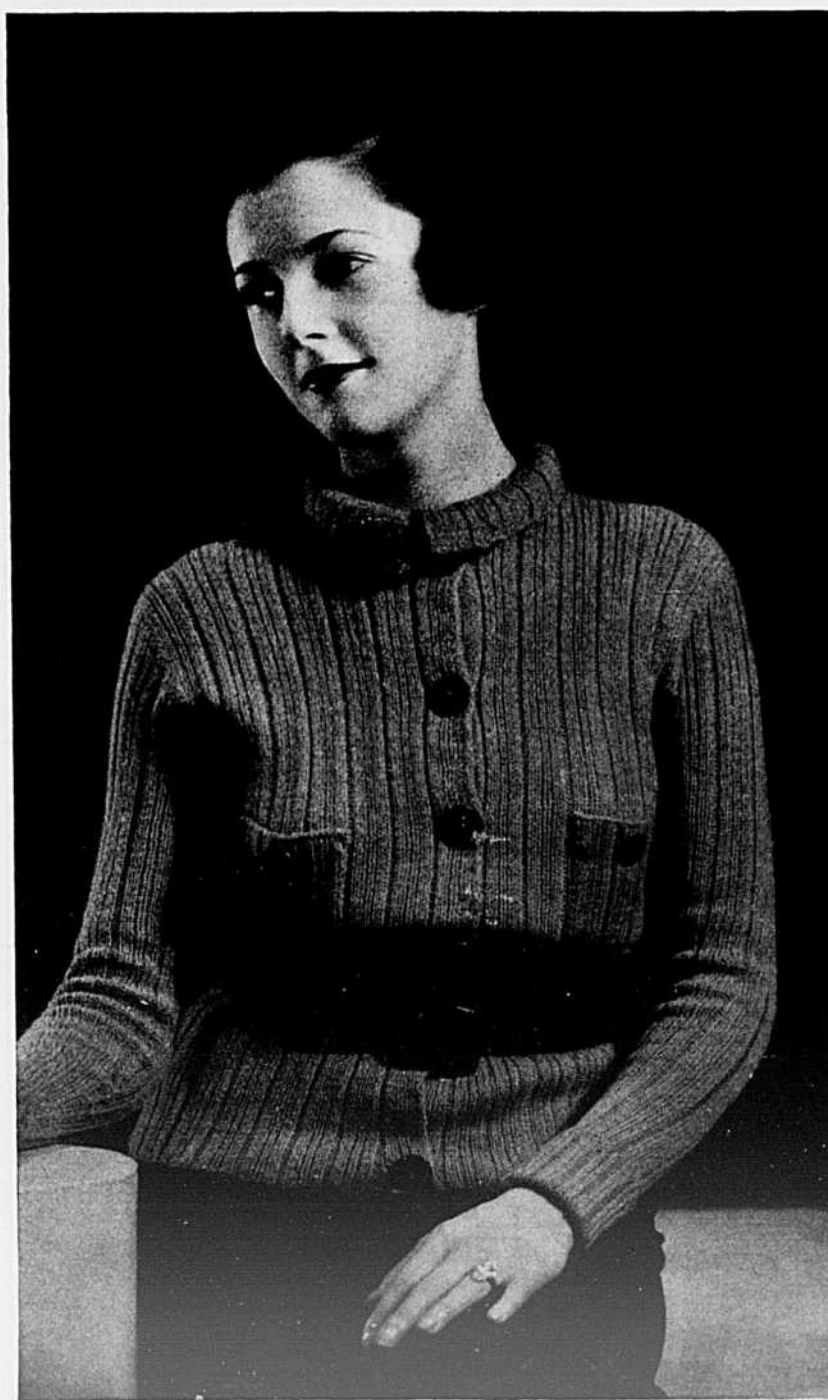
Souffrez-vous d'insomnie ?
PRENEZ SLEEPER ET DORMEZ BIEN !
Le sommeil est indispensable à la santé physique et mentale. SLEEPER calmera vos nerfs et vous apportera un repos réparateur. SLEEPER, en vente dans toutes les pharmacies, ne contient pas de narcotiques. Sur réception d'un timbre de 5 sous vous recevrez un généreux échantillon. Pour commandes de gros, appelez LA 2200, ou voyez : SLEEPER REG'D Immeuble Castle Montréal

du **POISSON FRAIS** Le Magasin qui montre l'enseigne **HATTON** vend le Meilleur Poisson et le Plus Frais

THE PICK OF THE CATCH

LA COMPAGNIE **HATTON** Montréal Établie en 1874

D. HATTON COMPANY



Chandail pratique pour l'automne. Modèle d'une belle originalité due au collet roulé, à la large ceinture et aux manches à revers. Les boutons et les poches achèvent de donner à ce chandail un cachet particulier.

Modèle gracieusement fourni par la maison MONARCH

Chronique du sport

Les nouveaux champions du base-ball

Montréal a une équipe de base-ball professionnel, les *Royaux*, qui fait partie de la ligue internationale. Outre les *Royaux*, celle-ci compte une autre équipe canadienne à Toronto. Nous disions « canadienne » bien que ces deux équipes n'aient qu'une poignée de joueurs canadiens, le reste ayant été recruté outre-frontière, où le base-ball a pris naissance. Comme son nom l'indique, la ligue internationale compte en plus cinq autres équipes américaines : Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany et Newark. C'est la dernière fois depuis 1927, année où fut organisé ici le base-ball professionnel, que notre équipe se classe première en battant celle de Syracuse. Cette belle victoire durement gagnée comporte une leçon pour les entrepreneurs de spectacles sportifs.

Nous en sommes à la seconde tentative d'implanter le base-ball professionnel à Montréal, la première ayant échoué pour deux raisons principales : le manque de terrain avec amphithéâtre convenable et la méconnaissance de notre caractère français. Pour être juste, ajoutons que les esprits étaient alors peu préparés à juger de la qualité et du travail requis d'une équipe bien organisée. Pour tout dire, l'entreprise était prématurée et devait échouer pitoyablement. Toutefois, la semence jetée en terre il y a trente ans a lentement germé et donne maintenant des fruits.

Les commanditaires de notre équipe ont compris qu'il fallait l'encourager et ils nous ont doté, il y a huit ans, d'un superbe terrain et d'un amphithéâtre pouvant rivaliser avec ceux des villes américaines les plus prospères. Puis, ils ont cherché par tous les moyens — sous la nouvelle administration en particulier — à recruter le plus grand nombre possible de joueurs francophones ou portant des noms français. Besogne ardue, certes, car nous ne pouvons pas plus former pour le base-ball des joueurs de grande classe que les Américains ne le peuvent pour le hockey professionnel. Affaire de climat, de tempérament, d'hérédité.

Il a donc fallu aux *Royaux* une période inévitable de tâtonnements, d'expérimentation, au cours de laquelle ils se tinrent bons... derniers. Sans compter que le public connaissait peu ce jeu d'équipe très compliqué (le plus savant peut-être des jeux d'équipe) et que le climat canadien, comportant une période de chaleur trop courte, se prête peu à l'exercice de ce sport. Le base-ball, en effet, se joue toujours mieux quand il fait chaud, même très chaud; plutôt lent, mesuré,

calculé, il comporte des périodes de repos appréciables. L'action n'y est pas continue et simultanée pour tous les joueurs qui sont sur le terrain comme la chose se voit au hockey, à la crosse, au ballon rond ou ovale. Toutes ces raisons et bien d'autres, qu'il serait oiseux d'énumérer, expliquent amplement pourquoi les bailleurs de fonds du début ont cédé leurs intérêts à un consortium canadien-français. Le maître, en l'espèce l'équipe, faisait eau et menaçait de couler. En hommes d'affaires avisés, ils préférèrent liquider pour réaliser le fût-ce une partie de leur mise.

Plus au courant de la situation et bien en place, nos compatriotes s'empressèrent de rechercher un mentor pour l'équipe. Ils eurent la bonne fortune de mettre la main sur Frank Shaughnessy, ci-devant entraîneur à l'université catholique de Notre-Dame d'Indiana (dirigée par les RR. PP. de Ste-Croix). Athlète instruit et intelligent — possédant un flair peu commun — Shaughnessy comprit immédiatement que sans l'appui du groupe majoritaire montréalais, l'assistance aux matches serait nulle et les recettes nettement insuffisantes. Il fallait donc amener à tout prix les Canadiens-Français à fréquenter le Stade — situé du reste en plein quartier français — non pas d'une façon régulière.

Le succès financier de cette année ne doit pas arrêter Shaughnessy en chemin. Il faut qu'il fasse davantage en nous dotant d'une équipe qui reflète plus fidèlement encore le caractère ethnique de notre ville. Actuellement, nous avons les joueurs suivants : Bissonnette, Dugas, Chagnon et Granger. Tout brillants qu'ils soient, il faut leur en adjoindre d'autres. L'intérêt du public dépend de la composition de l'équipe, qui doit tendre à devenir véritablement l'équipe française de la ligue internationale. Nationalisme de bon aloi qui nous fera mieux connaître à l'étranger, surtout aux États-Unis, où courent sur nous trop de légendes stupides et cocasses.

Ce geste chic flattera notre amour-propre. En retour, les commanditaires pourront être assurés de notre fidèle assistance. En dernière analyse, l'intérêt pécuniaire est celui qui peut le mieux gagner les hommes d'argent. Autrement, on risque d'amener l'entreprise à la déconfiture financière; l'affaire du club de hockey Canadien le prouve péremptoirement. A l'encontre d'une œuvre philanthropique, le sport professionnel ne peut subsister que s'il rentre au moins dans son argent. Puis-je-on le comprendre ! Car le public ne souffre pas impunément et indéfiniment qu'on se moque de lui et la grève du spectateur signifie à plus ou moins brève échéance la fermeture des guichets.

La vente du « Canadien »

Nos remarques sur le base-ball ne peuvent guère être mieux illustrées que par la vente de notre équipe de hockey professionnel par MM. Jos. Catarinich et Léo Dandurand. Réjouissons-nous tout de suite que la propriété de l'équipe demeure entre les mains de nos compatriotes, les mêmes qui possèdent l'équipe de base-ball de Montréal. L'ascension phénoménale de Jos et

de Léo, comme tous les familiers les appellent, tient du roman. Il y a loin de la petite tabagie, située rue Sainte-Catherine, où l'on discutait ferme de crosse et de hockey. Les associés doivent leur fortune à leur flair et à leur connaissance du sport. L'achat du Canadien pour une chanson (\$12,000) du défunt Kennedy fut un trait de génie de leur part. L'assistance aux parties était alors insignifiante comparée aux 12,000 et 15,000 personnes d'aujourd'hui. Les salles étaient petites et peu convenables jusqu'à la constitution de la *National Hockey League*, renforcée d'équipes américaines.

Le succès grise, dit-on. Ce fut le malheur de ces messieurs. Catarinich, il est vrai, s'occupe beaucoup plus de terrains de courses que de hockey. Partout en Amérique du Nord, États-Unis et Canada, les terrains qu'il possède ou contrôle ne cessent d'augmenter. Et cela, sans compter de multiples entreprises sportives que les deux amis commanditent en sous-main. Mais la vente du Canadien, en dépit de leur apparent détachement, a dû leur pincer le cœur. La mésaventure comporte une rude leçon pour les nouveaux propriétaires.

En effet, on a accumulé impair sur impair. On vend l'idole, Howie Morren, sans s'occuper des réactions du public. L'équipe est dégratée sans pitié. Les joueurs sont vendus, des inconnus les remplacent. Le public peste et gronde. Des protestations s'élèvent partout contre ces changements. La presse est remplie de doléances des fidèles supporters. On n'a cure de l'indignation populaire. Petit à petit, l'équipe se transforme en s'affaiblissant. La crise persistant, l'assistance diminue d'une manière inquiétante. Aux matches, de vieilles connaissances ne se montrent plus. A ce mécontentement croissant s'ajoute des prix d'entrée trop élevée, qu'il faudrait abaisser.

La nouvelle administration a donc une lourde tâche, mais parfaitement surmontable : ramener un public dégoûté qui a délaissé les salles. La besogne n'est pas surhumaine, à condition de montrer de la prudence et d'éviter la répétition des erreurs passées. S'il est dur de grouper une clientèle, le plus pénible est souvent de la garder en lui offrant toujours des spectacles irréprochables et exempts de chichi.

Sous ce rapport, M. Savard et ses associés n'ont qu'à adopter, vis-à-vis du hockey, la même ligne de conduite qu'au base-ball. Les deux jeux d'équipe — baseball et hockey — ont tellement de similitude que le succès ou la faillite est souvent due aux mêmes causes. L'appétit des nôtres pour le hockey n'est pas mort. Somnolent, il n'y a qu'à le tirer de la léthargie. Un conseil en passant : méditer à-propos du d'cton qu'à trop tirer sur une corde on finit par la rompre. L'esprit mercantile étouffe trop souvent l'esprit sportif.

Va-t-on louer le golf municipal ?

A l'Hôtel-de-Ville, il se passe depuis quelque temps bien des événements. Ces messieurs de l'exécutif veulent louer le golf municipal sous le fallacieux et ténébreux prétexte qu'il ne peuvent l'administrer convenablement. Or, les faits sont tout autres si l'on en croit certains bruits contradictoires. Cette nouvelle a pu lasser le lecteur sous l'impression que la Ville perd continuellement de l'argent et qu'il vaudrait mieux se débarrasser tout de suite de cet éléphant blanc. Mais ce qui déconcerte le profane, c'est de constater l'affluence extraordinaire qu'il y a certains jours sur le terrain de golf et les courts de tennis avoisinant le chalet de golf. En effet, pour pouvoir jouer une partie de golf, il faut se rendre le matin de fort bonne heure. Sinon, on fait queue. Quant au tennis, doubler les courts s'impose pour faire face à la demande. Comme on le voit, il reste un point obscur à élucider. Quiconque s'est rendu au parc de Maisonneuve, où se trouve notre unique terrain de golf municipal, sait très bien qu'on n'y joue pas sans bourse délier. Avec un tel concours de joueurs, payant tous et chacun leur écot, on devrait pouvoir faire face aux frais généraux d'entretien et montrer même un joli profit. Or toujours d'après la version officielle, tout ce raisonnement porte à faux. Mais, se demandera le naïf contribuable, si la Ville ne peut administrer le golf municipal, comment un concessionnaire pourrait-il joindre les deux bouts ? Voilà le hic !

A l'heure actuelle, impossible de mettre la main sur des statistiques exactes permettant de dire si oui ou non la ville réalise un profit. Les dernières statistiques remontent à 1930 où les profits se chiffrent à \$14,000. Depuis lors, la comptabilité municipale a négligé apparemment de dresser le bilan annuel du golf municipal. La cour du roi Pétaud ne devait guère marcher plus mal, plus cahin-caha. Pour 1934, nous apprenons que 68,000 parties de golf furent jouées et que 14,000 personnes fréquentèrent

Réflexions sur le Mérite Agricole

De tous les honneurs et titres conférés par les souverains et les gouvernements à travers le monde à des citoyens qui ont bien mérité de la patrie et de la société, il n'en est pas de plus beau ni de plus noble que ceux de la Chevalerie du Sol représentée par l'Ordre du Mérite Agricole.

Aussi, faut-il assister à la fête annuelle du Mérite Agricole pour voir avec quelle émotion mêlée de légitime fierté les cultivateurs de la province de Québec — la seule du Dominion à avoir un tel Ordre de mérite — reçoivent les décorations et les parchemins qui les consacrent Commandeurs, Officiers ou Chevaliers suivant le cas, à la suite d'un grand concours organisée sur un plan rotatif annuel dans chacune des cinq divisions agricoles qui partagent la province.

Nos cultivateurs connaissent bien le Mérite Agricole, et ils en apprécient les bons effets : ambition stimulée, amélioration progressive de la ferme, exemple pour les jeunes, maintien du beau renom agricole de leur chère province. Ce n'est donc pas pour eux, mais pour les citoyens que nous écrivons ces lignes, afin de leur permettre de mieux comprendre l'effort de nos travailleurs du sol et de le soutenir.

La création du Mérite Agricole par le gouvernement de la province de Québec — sur le modèle du Mérite Agricole de la République française — enrôlés dans cette vaillante phalange de terriens serait difficile. Mais une brève incursion dans les premiers rapports de l'Ordre nous permet d'écrire que, même dans les débuts, on vit chaque année de cinquante à cent cultivateurs participer au concours et mériter des distinctions. Depuis vingt-cinq ou trente ans, il est très rare que le nombre des concurrents soit inférieur à la centaine, et il est des années où il atteint le chiffre de cent cinquante. Etablir la moyenne des lauréats à cent ou cinquante ans ne serait pas trop osé.

Jusqu'à ces dernières années, le concours du Mérite Agricole n'était ouvert qu'aux cultivateurs adultes. On a depuis formé une section spéciale pour les jeu-

les courts de tennis. Quant à l'argent qu'on le monde a laissé tomber dans le trésor municipal, les précis nous manquent complètement. Malgré tout cela, nos édiles veulent mettre en location la seule entreprise municipale qui ne se solde pas par un déficit. Contrairement aux villes américaines, voire canadiennes, qui cherchent continuellement à augmenter le nombre des terrains de golf, la nôtre veut se défaire du sien. Au lieu d'avancer, nous rétrogradons.

Tout cela sent le *schème*, et le contribuable y sera encore roulé et berné. Dans la coulisse — nous en mettrons volontiers notre tête sur le billot — se timent des amis qui s'agitent et tirent des ficelles dorées. Et nos pantins de se remuer, de crier à fendre l'air pour nous faire croire à leur utilité ! A la faveur du tintamarre des élections, on escompte passer le projet en vitesse, à la vapeur. Ayons l'œil ouvert et tendons bien l'oreille !

Durant ce temps, la ville hérite d'un nombre grandissant de terrains vagues qu'elle pourrait facilement convertir en terrains de jeux, de tennis et de golf. Des terrains de tennis, par exemple, se paieraient tout de suite tout en donnant une certaine bénéfice. Si on ne pousse pas à la réalisation immédiate de projets aussi simples et aussi raisonnables, c'est toujours pour l'éternelle raison : la ristourne insignifiante dont bénéficiaient en l'occurrence nos conseillers. En plus du traitement de \$2,500, il y a, voyez-vous, les retours de bâton. Le supplément dépasse largement le principal. Le phénomène est constant depuis un demi-siècle. Dans la pétardière municipale, qui entre gueux sort souvent doré sur tranche. Le civisme y est une qualité disparue depuis si longtemps qu'on pille hardiment et sans vergogne.

Jean-Robert BONNIER

Esquisse d'une histoire du sport

Nous remettons à la semaine prochaine la publication de la deuxième partie de cet intéressant article. — N. de la R.

Un record à Jasper

En moins de 48 heures trois joueurs de golf participant au championnat de Jasper Parc Lodge, pour la possession du Totem d'argent, ont fait chacun un trou en un seul coup. Le premier compta au 12e trou, à une distance de 165 verges; le deuxième au 15e trou, à 130 verges; et le troisième au 7e trou, soit à 175 verges. Ces exploits semblent constituer un record de tous les temps.

nes agriculteurs sous le nom de Mérite Agricole Juvenile, et cette année, à l'instigation de l'honorable Adélaïde Godbout, ministre de l'Agriculture, et de l'honorable Irénée Vautrin, ministre de la Colonisation, une nouvelle section — le Mérite Agricole des Colons — est venue se greffer sur le tronc principal.

Ceux qui participent au concours du Mérite Agricole et qui en retirent des honneurs sont considérés à juste titre comme une élite. Pour obtenir ces honneurs, il ne leur a pas suffi d'un effort momentané au moment de la visite des juges du concours, mais une préparation de plusieurs années, sinon de toute leur vie d'agriculteurs. Patiemment, courageusement, ils se sont imposés des sacrifices, ils ont étudié la nature et ses lois capricieuses, ils ont appris dans des livres les notions de l'agriculture scientifique, ils ont suivi les conférences des techniciens agricoles, discuté des projets d'amélioration avec leur agronome, ils ont mis de côté la routine ancienne pour recourir aux méthodes modernes, ils ont tendu de toutes leurs forces vers le but visé : le progrès constant qui coûte des peines, du travail, du renoncement et aussi des sous. Ils ont épargné pour se procurer un sujet reproducteur de sang pur, ils ont remodelé des bâtiments, sacrifié un animal tuberculeux, creusé des fossés, redressé des clôtures, nettoyé leurs champs, acheté des semences de choix, des engrais chimiques, etc.

Réalisant l'importance de la coopération, ils ont été les soutiens intelligents et actifs de sociétés coopératives locales, de sociétés d'agriculture et de céréales agricoles, et désireux de préparer l'avenir, de laisser autre chose à leurs enfants que les seuls biens matériels, ils ont dépensé pour leur faire donner une bonne éducation agricole ou générale propre à les préparer efficacement aux tâches futures. Ils ont enfin marché avec le progrès au lieu de tirer de l'arrière, et ils ont réussi...

A quoi?...

A améliorer leurs troupeaux et leurs cultures, à produire davantage avec moins de frais, à faire de leur ferme un petit domaine où il fait bon de vivre, où ils travaillent fructueusement dans l'indépendance, entourés de gars et de filles qui, ayant eu sous les yeux un bel exemple de labeur consciencieux et de ténacité inébranlable, aimeront le sol, suivront le sillon ouvert et resteront fidèles à la terre.

Tels sont les résultats pratiques par lesquels se traduit le Mérite Agricole. Les médailles d'or, d'argent et de bronze,

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé."



Ecoutez l'Emission Sweet Caporal. Tous les mercredis soirs, à 8 heures.
CKAC Montréal
CHRC Québec
CHLP Montréal
CKCH Hull
CRCS Chicoutimi



CIGARETTES
**SWEET
CAPORAL**

Vous accepterez maintenant, comme série complète, 52 "Mains de Poker" portant n'importe quel numéro.

les diplômes, les titres n'en sont que la manifestation extérieure. L'œuvre véritable réside dans le travail accompli et l'amélioration obtenue.

Et c'est en se reposant sur une telle élite agricole, en soutenant son effort, en l'encourageant par l'achat de nos denrées agricoles, que notre province peut le plus solidement asseoir les bases de sa prospérité.

(Communiqué du ministère de l'Agriculture de la province de Québec.)

J.-E. FOURNIER

Limitée

Manufacturiers de valises et d'articles de voyages

17-25, Ouest, rue Notre-Dame

931 rue St-Laurent, Succursales :

287 est, rue Ste-Catherine,

1011 est, rue Mont-Royal,

4222 rue Wellington, Verdun,

861 ouest, rue Notre-Dame.

Ils semblent pareils... MAIS



il y a une différence

Le Melchers est un gin vieilli — il est le seul du type Geneva, au Canada, dont l'âge est garanti par le timbre d'accise du Gouvernement. Pour votre protection, exigez la bouteille munie de ce timbre attestant son âge et son authenticité.



GIN CANADIEN
CROIX D'OR

melchers

Distillé et embouteillé au Canada par

MELCHERS DISTILLERIES LIMITED — Montréal et Berthierville

10 onces 85c.
26 onces \$1.90
40 onces \$2.65

Tout le monde aime un changement



quand il s'agit d'
"UN
CHANGEMENT
POUR LE
MIEUX"

Cigarettes
GRADS

52 "Mains de Bridge", en série ou non, sont acceptées

L. O. GROTHE LTEE — MAISON CANADIENNE ET INDEPENDANTE

À NEW-YORK • PHILADELPHIE • BALTIMORE • WASHINGTON



Départ de la gare Bonaventure
Tous les soirs

Voitures Pullman et de première classe à ventilation régulière

L'horaire est établi d'après l'heure solaire

Le
WASHINGTONIAN

service direct à
NEW-YORK et WASHINGTON

Arrivez à New-York de bonne heure : : à 7.48 A.M. ... et assurez-vous une nuit entière de sommeil et un service direct. Tout le confort des wagons-lits Pullman, avec cabines et chambrettes. Petit déjeuner dans le wagon-restaurant. Wagon du type club. Arrêts à Hartford et à New-Haven. Correspondances commodées pour Atlantic City, la Floride et toutes les stations du sud.

Pour renseignements, billets et location de couchettes, adressez-vous à la gare Bonaventure ou au bureau du Canadian National, 384 ouest, rue Saint-Jacques, M.A. 4731.

CANADIAN NATIONAL RAILWAYS

La SCÈNE et L'ÉCRAN.

Les films du jour

La Bataille

Le roman de Claude Farrère connaît tous les succès : de nombreuses éditions, des tirages limités, des reliures de luxe et enfin trois versions cinématographiques, dont la première date de l'époque du cinéma muet et qui fut suivie d'une adaptation américaine, *Thunder in the east*, et du film français *La Bataille*, réalisé il y a exactement deux ans et qui vient de nous être présenté.

Le film est des meilleurs sous tous rapports. Tout d'abord comme adaptation : les personnages du film sont tels que les avait décrits Farrère. Quelques-uns, il est vrai, voient leur rôle quelque peu diminué : Hirata, Feltz, l'Américain. Par contre, les principaux personnages prennent plus d'ampleur et, de toute façon, chacun, qu'on lui accorde plus ou moins d'attention, demeure tel que le roman l'avait fait connaître. L'intrigue ne subit qu'un accroissement d'importance : ce n'est plus Hirata qui se fait harakari, mais Yorisaka, qui, ayant tout sacrifié à sa patrie, même son honneur et celui de sa femme, se croit inutile et n'a donc plus qu'à se tuer. Son acte a cet autre avantage de détruire le mauvais exemple qu'a pu donner son apparente trahison des traditions japonaises. Le suicide de Yorisaka est tout à fait vraisemblable et, Claude Farrère le reconnaît lui-même, ne nuit en rien au caractère de l'œuvre.

Farrère a le mérite d'avoir peint des personnages à la fois exacts et pittoresques, et M. Bernard Zimmer, celui de leur avoir conservé toute leur originalité ; mais c'est tout de même aux interprètes que nous devons en grande partie la perfection avec laquelle ces personnages sont présentés. Annabella et Charles Boyer dépassent les cadres du scénario et, grâce à une étude approfondie des types qu'ils incarnent, atteignent à une vérité que les Japonais eux-mêmes n'ont pu qu'admirer.

Dans le personnage que crée Annabella, nous retrouvons tout ce que nous savons de la femme japonaise, être sensible et très intelligent que la civilisation nipponne relègue à un rang inférieur et qui est, du moins moralement, l'esclave de son mari à qui elle doit une obéissance passive et un respect presque religieux. Le mélange de grâce naturelle et de gaucherie chez cette Japonaise qui s'initie aux coutumes européennes, les révoltes d'une profonde sensibilité sans cesse refoulée

sous une réserve de commande, toutes ces oppositions du personnage de Mitzuko, Annabella les exprime avec un art consommé, avec un tact parfait.

Le marquis Yorisaka est un autre personnage fort complexe et dont le caractère ne s'exprime que par des nuances presque imperceptibles. Le jeu de Charles Boyer, on le sait, est extrêmement sobre et toute sa force vient, pourrait-on dire, de l'intérieur. Ces grandes qualités le servent admirablement dans son rôle de Yorisaka, où il faut laisser deviner sous une attitude rigide un drame intérieur d'une extrême violence, un conflit où se heurte tout ce qu'il a de plus cher : l'amour de la patrie, son honneur et celui de sa femme. Avec beaucoup de justesse et une réserve de très bonne venue John Lader incarne l'officier anglais amoureux de la femme de Yorisaka. Roger Karl, Inkjinnoff et Betty Stockfeld sont excellents.

Le film se recommande également par une mise en scène de tout premier ordre. Si l'on relève quelques faiblesses dans les prises de vue, un excellent découpage les rachète heureusement et l'uniformité de quelques scènes — les photographies de foules par exemple — se compense par la pittoresque de la figuration, l'exactitude des costumes, des décors et des accessoires.

La Bataille est donc un authentique succès, une réalisation consciencieuse où chaque détail est traité avec un souci évident d'exactitude, qu'il s'agisse de l'adaptation du roman, de l'interprétation ou de la technique ; bref, un film qui fait grandement honneur au cinéma français.



Josette Day, la charmante artiste française qu'on a pu apprécier récemment dans *Qu'on Excellence Antonin* et dans *La Sonnette d'alarme* et que nous reverrons dans le rôle de Suzy de l'*Aristo* à l'affiche du ciné Impérial.

La Mascotte

Lorsqu'il s'agit d'attribuer à qui de droit les mérites de *La Mascotte* film-opérette, il faut faire la part entre le librettiste, le compositeur, le scénariste, le metteur en scène le directeur de la production et les interprètes. Distribution de prix fort délicate, mais indispensable.

A MM. Chivot et Duru, nous devons ce qui reste du livret, c'est-à-dire la meilleure et la plus grande partie du scénario.

Inutile de rappeler les qualités de la partition d'Audran. Un baiser, c'est si douce chose, j'en aime mieux qu'un dindon. Ces envoyés du paradis, sont des airs justement célèbres.

M. René Pujol, scénariste patenté, a transporté avec bonheur les trois actes primitifs. Je ne crois pas que l'on puisse lui reprocher d'avoir suivi trop à la lettre l'original. Devant une œuvre aussi réussie, le risque était trop grand d'en diminuer la saveur en l'accommodant à une sauce trop nouvelle. Le scénariste n'ajoute que très peu au texte original. Heureusement, car la verve de M. Pujol se révèle beaucoup moins brillante que celle des librettistes. Les anachronismes sur Napoléon, la neurasténie, la crise au vingtième siècle seraient de meilleur goût dans un sketch de revue. Par contre, on a eu parfaitement raison de chercher des synonymes au mot guigue qui ne se rencontre pas moins de vingt fois dans le livret.

En somme le travail indispensable consistait à fondre dans un moule nouveau les éléments de l'opérette, à briser l'unité de lieu de chaque acte, en scènes aussi nombreuses et aussi variées que possible, à représenter en action ce que les personnages racontent sur la scène.

Un bon découpage, où l'on ne relève que de très légers défauts, met en valeur les qualités du scénario. Les décors et les costumes sont d'une fantaisie qui convient parfaitement au genre. Beaucoup de vie dans chaque scène, du mouvement dans les ensembles, une photographie, claire,



Monique et Germaine Reuver dans « La fille de Madame Angot », film-opérette que le ciné St-Denis mettra bientôt à l'affiche.

L'opéra

« Tannhauser » à l'italienne

Corrigions tout de suite ce que ce titre peut avoir de péjoratif : il n'en faudrait pas conclure que les interprètes de la compagnie San Carlo ont dénaturé l'œuvre de Wagner ; mais presque tous, à l'exception de Mme Goeta Ljungberg et de quelques autres, ils ont cherché à briller à l'italienne dans une œuvre qui ne s'y prête guère et dont l'auteur voulait que ses interprètes recherchent moins les succès pour eux-mêmes que pour l'œuvre.

Il est vrai que M. Rolph Gérard avait l'excuse de remplacer à peu près au pied levé M. Lindi et qu'il devait rester souvent à l'avant-scène pour mieux suivre le chef d'orchestre ; mais cela ne l'obligeait aucunement à se détacher d'un groupe avec lequel il était censé dialoguer pour ne s'adresser qu'au public quand il avait une belle phrase mélodique à chanter. Cela est contraire à l'esprit wagnérien, même si *Tannhauser* ne répond pas tout à fait à la formule définitive du drame wagnérien. Wagner n'aimait pas que ses interprètes fissent la cour à l'auditoire pour s'attirer des applaudissements qui interrompent l'action, comme il est d'usage dans l'opéra italien. Il réussit même à imposer à Bayreuth le règlement révolutionnaire d'interdire tout applaudissement.

Au Forum, samedi, la plupart des interprètes de *Tannhauser* pêchèrent sur ce point contre l'esprit wagnérien. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne rendirent pas justice à cette œuvre, qui reste l'une des

plus difficiles du répertoire, si elle n'a pas le colossal de la *Tétralogie*.

Une œuvre comme *Tannhauser* n'admet pas d'interprétation médiocre : on lui rend justice ou l'on tombe dans le ridicule. Or la compagnie San Carlo est loin d'avoir enregistré un four samedi soir. Et c'est tout dire. Grâce à l'autorité de Mme Goeta Ljungberg dans le rôle d'Elizabeth et de M. Carlo Peroni au pupitre, grâce aussi à l'agrément des voix, à la solidité de l'orchestre et à l'assurance des chœurs après le premier acte, l'interprétation rallia les suffrages du public qui ne ménagea pas ses applaudissements. Quand le public est satisfait, pourquoi ferait-on le difficile, même si l'on pense que l'auteur serait moins content ? Sur-tout quand l'auteur est mort...

Une personne généralement bien renseignée nous confiait à l'entracte que la compagnie San Carlo n'avait pas mis *Tannhauser* à l'affiche depuis décembre dernier, ce qui expliquerait à son avis les imprécisions que ceux qui connaissent l'œuvre auraient pu remarquer. Ne reprochons donc pas à des interprètes qui jouent *Aida* quarante fois par année d'avoir eu une tendance à transformer certaines mélodies wagnériennes en airs de bravoure : contentons-nous plutôt, avec un confrère, de remarquer que, pour une ville qui doit se contenter de troupes de tournées, Montréal n'a pas souvent des représentations de cette qualité.

Georges LANGLOIS

bien prise (sauf quelques mauvais angles, pendant la scène du ballet, entre autres) achèvent de faire de *La Mascotte* un film où l'on reconnaît le travail consciencieux, le désir de bien faire, et qui honore le metteur en scène Léon Mathot.

Le talent des interprètes est pour beaucoup dans le plaisir que nous prenons au film. Lucien Baroux est un inénarrable Laurent XVII. Dranem, un peu par la faute du scénariste, ne fait pas un Rocco très en relief. Eric Roine, Pippo viril et de belle allure, doué d'une très belle voix, met de l'expression dans son chant. Germaine Roger, pimpante marquette, joint à ses qualités vocales un bon talent de comédienne. En somme un film plein cellente adaptation d'une opérette, célèbre à juste titre.

Louis PELLAND

La Veuve joyeuse

Version française de l'adaptation américaine, pour l'écran, de la fameuse opérette de Franz Lehar, ce film constitue un bon divertissement. Il est vrai que l'opérette a été transformée sans y gagner beaucoup. Au contraire on a l'impression que l'action progresse plus lentement. En revanche, certaines scènes sont animées d'un mouvement endiablé que seul le cinéma, grâce à ses moyens techniques, peut réaliser.

La mise en scène et les décors sont tout simplement somptueux, et ce n'est pas sans plaisir pour les yeux que certains mouvements d'ensemble soient exécutés par un nombre de figurants plus considérable qu'à la scène sous un éclairage habile. Comme la mise en scène, la musique a été amplifiée et il est incontestable que l'orchestration a du corps.

Quant à l'interprétation, elle est bonne, surtout chez les vedettes secondaires.

« Le Voleur »

M. Henry Bernstein est l'un des auteurs dramatiques contemporains les plus intéressants. Depuis qu'il écrit pour la scène, l'auteur du *Voleur* ne cesse de remporter, à des titres divers, d'éclatants succès. Applaudi durant la période d'avant-guerre pour la facture de ses pièces, Bernstein a sensiblement évolué depuis et, sans toutefois mettre entièrement de côté les ruses d'un métier qu'il connaît mieux que personne, l'auteur d'*Espoir* en est arrivé à une formule nouvelle de beaucoup supérieure à la première. Bernstein délaisse de plus en plus la pièce à énigme et s'élève à ce genre de comédie qui puise son intérêt dans la finesse du dialogue et la psychologie des personnages beaucoup plus que dans les surprises habilement ménagées qui sou-tiennent l'intrigue.

La supériorité du Bernstein seconde manière s'impose ; ce qui ne signifie pas qu'il faille laisser dans l'oubli *Le Voleur* et *Le Secret*, qui sont des modèles de pièces bien construites et dont la représentation constitue une rétrospective qui ne manque pas de saveur.

Le Voleur est une pièce bien faite. Trop bien faite même, car cette extrême habileté à piquer la curiosité et à la soutenir à l'aide d'un dialogue à surprises, de toute une série d'épisodes et de coups de théâtre savamment distribués, cette habileté tient quelque peu de la rouerie et fait songer à ce que Pierre Brisson appelle les « escroqueries de l'émotion ».

Si, mis en regard du *Messager* et d'*Espoir*, *Le Voleur* date terriblement, les personnages se ressentent aussi de leurs trente années d'existence.



Henry Bernstein, vu par Bib, dans « Gringoire ».

Ils ont vieilli, si on les compare à ceux du théâtre de ces dernières années : mais considérés sur un plan simplement humain, ils sont toujours jeunes et toujours vrais. L'intellectualisme un peu sec du théâtre contemporain a fait perdre le goût de ces êtres passionnés, venus d'une époque où il n'était pas encore de mode de se « refouler » ce qui ne craignait pas de se faire des scènes parfois fortement teintées de mélodrame. On peut aimer ou ne pas aimer cette excessive extériorisation des sentiments, mais on ne peut pas nier la vérité, l'humanité de ces personnages. La jalousie de Voysin, la coquetterie singulière de sa femme, l'héroïsme de collégien de Fernand et les réactions de Raymond ne se rencontrent guère sur la scène moderne, du moins présentées de cette façon. Est-ce à dire que les agissements, les idées, les sentiments de ces personnages, vraisemblables en 1906, ne le seraient plus aujourd'hui ? On a perdu l'habitude de les voir à la scène, voilà tout.

Il n'est peut-être pas trop arbitraire de considérer *Le Voleur* comme une espèce de pont-aux-ânes pour les comédiens qui l'interprètent. En fait, nous avions raison d'attendre de la représentation du *Voleur* la révélation du talent des acteurs que *Rouge* n'avait laissé deviner que de façon très vague. Disons tout de suite notre extrême satisfaction, surtout en ce qui concerne M. Schauten.

M. Schauten possède, jusque dans les plus petits détails, les qualités d'un artiste de tout premier ordre. A une prestance tout à fait scénique et à une voix chaude et nette, s'unissent chez lui une parfaite intelligence de son rôle et des moyens sûrs de l'interpréter : un

geste bref, une intonation juste suffisent à tout exprimer sans équivoque.

Jusqu'à la fin du premier acte, Mme Jacqueline Brévannes a conservé cette extrême réserve que l'on avait notée durant les trois actes de *Rouge*. Très à point le deuxième acte a forcé Mme Brévannes à quitter cette attitude qui ne va pas sans quelque raideur. Ce deuxième acte, qui fut un succès pour M. Schauten, fut aussi une révélation de Mme Brévannes, qui, avec une adresse infinie et surtout avec beaucoup de tact, réussit à donner un accent de vérité à des scènes proprement mélodramatiques.

M. Henry Charles, qui acquerra sans doute avec le temps plus de souplesse, est tout à fait dans le ton. M. Prad, qui la semaine dernière avait fait une excellente impression, ne semble pas, cette fois, en pleine possession de son rôle et son personnage est tout de même un peu vieux, surtout en présence de Voysin et d'Isabelle. Enfin, Mme Olga Ugane joint beaucoup de charme à une parfaite aisance.

En somme un excellent spectacle qui, au moment où ces lignes paraîtront, aura sans doute recueilli un succès mérité. Sans vouloir anticiper sur le prochain spectacle, disons tout de même que nous attendons beaucoup de la représentation de *Tovaritch*, la très jolie comédie de M. Jacques Deval.

Louis PELLAND

Théâtre-Ecole

Depuis le temps que nous déplorons moins le manque de talent que l'absence de métier de nos concitoyens qui affrontent témérairement les feux de la rampe, l'institution d'un théâtre-école vient à point pour nous réjouir.

Nous possédons déjà plusieurs écoles de diction dont quelques-unes sont de tout premier ordre, mais les cours qu'on y donne ne préparent qu'indirectement à la carrière théâtrale.

Sous la direction de Mme Jeanne Maubourg-Roberval et de Mme Laurette Auger, le Théâtre-Ecole prépare ses élèves directement pour le théâtre. Le programme des cours comprend l'étude de la diction, de la régie, du décor, du costume, du maquillage et enfin l'étude indispensable de l'histoire du théâtre.

Un spectacle mensuel constitue une application pratique de l'enseignement théorique. Ce qui aura le double avantage de provoquer l'émulation chez les élèves et d'intéresser le public à leur travail.

En un mot, cette initiative comble une lacune d'importance et mérite d'autant plus d'encouragement et de sympathie que, dans les circonstances, la tentative est des plus audacieuses.

L. P.

THÉÂTRE STELLA

PLateau 1166 — 4652, rue St-Denis
Semaine commençant le lundi soir
30 septembre

Pour la rentrée de
GASTON DAURIAC

dans
TOVARITCH

pièce en 4 actes de Jacques Deval
Matinées : mardi, jeudi, samedi
et dimanche

France Film
PRÉSENTE
en 2e semaine
les dix plus grandes vedettes
de France dans le mélodrame
d'Eugénie Sue

Les Mystères de Paris

Constant Rémy, Lucien Baroux,
Henri Rollan, Madeleine Ozeray,
Lucienne Lemarchand, Raymond
Cordy, Marthe Mussine, Roger
Karl et Marcelle Géniat.

Grande attraction supplémentaire

EN V'LA DES HISTOIRES

avec
LE JOYEUX DRANEM

CINÉMA DE PARIS

Le 6 octobre à 8 h. 45 du soir au théâtre His Majesty's

LES COSAQUES DU DON

Dirigés par SERGE JAROFF

Prix des places : \$1.15, \$1.65, \$2.25, \$2.50 — Loges : \$2.75
On peut dès maintenant retenir ses places en écrivant ou en téléphonant
à GULET-PAGIER, 4230 rue Saint-Hubert — FAIRKIRK 2233

France Film
PRÉSENTE
la plus célèbre opérette de tout
le répertoire

La Mascotte
avec les deux fameux comiques
LUCIEN BAROUX, DRANEM
et GERMAINE ROGER

En programme double avec
un film sur la vie des
étudiants parisiens

Le chemin du bonheur
avec le populaire chanteur
parisien
PIZELLA

SAINT-DENIS

CINÉMA IMPÉRIAL 2 grandes
primeures

Le Testament
du
DR. MABUSE
un film de FRITZ LANG

En programme double avec

Le faucon
dans
L'ARISTO
un film de BERTHOMIEU

L'annexion du Turkestan chinois

Comme chacun sait, l'Asie est un immense gâteau que cherchent, par différentes méthodes, à se partager les grandes nations. A cet égard il est intéressant d'apprendre l'avance de l'influence soviétique dans le Turkestan. L'article suivant renseignera nos lecteurs sur ce sujet qui, pour éloigné qu'il semble de nos propres intérêts, n'en est pas moins l'origine probable de complications politiques en Asie.

Au bruit des événements européens et au tintement des armes en Extrême-Orient, le gouvernement des Soviets met au point une grande action coloniale en Asie Centrale. Moscou cherche à compenser son échec en Mandchourie par l'annexion du Turkestan Chinois. Un immense territoire de 1.871.000 km carrés (c'est-à-dire un pays trois fois plus grand que la France), se transforme sous cape en une colonie soviétique. D'après les informations les plus récentes, qui nous parviennent de Nankin, le Turkestan Oriental ou Sing-Kiang, est définitivement détaché de la Chine et inclus dans le système soviétique. Le gouvernement des Soviets a l'intention de s'installer d'un pied ferme dans le point le plus sensible de l'Asie : aux portes des Indes et du Tibet...

On s'inquiète à Nankin d'une nouvelle grande perte de territoire qui, après le détachement de trois provinces mandchoues, fait avancer rapidement le démembrement de la grande Chine. La pénétration soviétique au Turkestan fait des progrès impressionnants. La Revue mensuelle Tiang-Shang, publiée à Nankin, relate ces faits importants qui tendent à changer la carte de l'Asie.

«... A la tête de toutes les administrations sont placés aujourd'hui des Russes rouges. Partout dans notre pays on rencontre des troupes soviétiques. Le général en chef chinois Shen-Shi-Sei, d'office instrument des Soviets, a fait arrêter les délégués du Gouvernement central chinois (Nankin) et s'est opposé à l'envoi au Turkestan par Nankin des avions et des autos. Le Turkestan chinois, après avoir cessé tout commerce avec la Chine ne traite maintenant qu'avec l'U.R.S.S.»

«Notre pays se trouve devant un grand danger. Si des mesures énergiques ne sont pas prises dès aujourd'hui, les Soviets se servant de ce pantin de général Shen-Shi-Sei réaliseront vite leurs intentions odieuses : ils proclameront le Turkestan chinois un Etat indépendant sous le protectorat effectif de l'U.R.S.S.»

En effet, on s'attend avec angoisse à Nankin à ce que le Turkestan chinois, par le truchement de son gouvernement autonome, se déclare «république soviétique socialiste» et se rattache à l'Union Soviétique. L'U.R.S.S., composée de sept républiques socialistes quasi-indépendantes, en recevra une huitième qui ne sera, en fait, que sa possession coloniale.

Il est facile à comprendre quel enthousiasme cette annexion produirait en U.R.S.S. où, depuis quelques temps, on s'efforce d'échauffer le «patriotisme soviétique» ! Non seulement toutes les pertes de territoire après la Révolution seront compensées, mais l'Union augmenterait sa population de huit millions de «citoyens» nouveaux... Après un tel succès, les patriotes soviétiques pardonneraient certainement au Gouvernement les pertes éventuelles en Extrême-Orient.

L'annexion du Turkestan chinois serait présentée par Moscou, certainement, comme la plus grande victoire du léninisme et du stalinisme en Asie. Il faut noter cependant que cette victoire ne serait qu'un accomplissement pur et simple de la politique... tsariste, qui se précait déjà au milieu du XIXe siècle. Ni l'orientation ni les méthodes de la politique coloniale du Kremlin ne constituent un fait nouveau. Staline a fidèlement suivi la voie tracée par les agents de l'ancien Empire.

Le gouverneur général de la Sibirie Occidentale, le général Gasfort disait en effet, dans son rapport en 1857 : «La transformation de la Kashgarie (partie sud du Turkestan chinois) en Etat indépendant de la Chine sous le protectorat russe rendrait un grand service au peuple auquel la tyrannie sino-mandchoue est devenue insupportable... Nous nous rendrions maîtres de l'Asie Centrale et nous pourrions tenir en respect tous les khans, ce qui nous faciliterait notre marche en avant.»

Le projet de Gasfort, qui reçut un bon accueil à Saint-Petersbourg, ne fut pas mis à exécution, surtout par crainte des complications du côté de l'Angleterre.

La possession du Turkestan chinois intéresse la Russie non seulement parce qu'elle ouvre la voie aux Indes, au Tibet et à la Chine du Sud... L'annexion de ce pays fortifierait la position de la Russie en Mongolie extérieure et transformerait le Turkestan russe, situé aux confins de l'Empire, en «terre intérieure» (interland). La population des deux Turkestans, le russe et le chinois, est homogène : les tribus turques représentent 80% de la population, et le

reste est composé de kalmouks (torgouts), de musulmans chinois (tougans) et de chinois-mandchous ; le nombre de ces derniers ne dépassait pas 50.000, mais c'étaient eux qui détenaient le pouvoir pendant l'union avec la Chine.

L'histoire du Turkestan chinois est depuis longtemps liée avec la Chine, quoique la souveraineté de la Chine sur ce pays fut plus ou moins nominale. La partie sud (Kashgarie), formait du XIVe au milieu du XVIIIe siècle un Etat indépendant gouverné par la dynastie Hodja. En 1765 le pays déclara par les désordres politiques fit appel à la Chine. La Chine annexa la province, mais les désordres ne cessèrent point (il y eut plus de 10 insurrections importantes au cours du XIXe siècle).

Le gouverneur chinois, soucieux de maintenir l'ordre, sollicitait souvent de l'aide des autorités russes voisines : «Nos pays, écrit-il en 1864 au général Kolpakovski, sont aussi proches que la langue des dents, et naturellement vous ne devez pas rester indifférents à ce qui se passe chez nous...» Les Russes prêtaient main forte et leurs troupes restaient les hôtes du gouverneur chinois jusqu'à la «pacification du pays.»

Après la révolte de Yakoub-bey, la Kashgarie retrouva son indépendance pour une quinzaine d'années. Son gouverneur fut reconnu par la Russie et par l'Angleterre qui ont conclu avec lui des traités : la première le 3 avril 1872 et la seconde le 3 février 1874. En 1877 Yakoub-Bey est mort. Son héritage fut disputé par plusieurs prétendants et finalement l'Etat fut de nouveau annexé à la Chine.

Le gouverneur chinois devint presque souverain et il se tint en relations suivies plutôt avec le gouvernement russe qu'avec celui de l'Empire Céleste, ce qui s'explique facilement si l'on regarde sur la carte les routes reliant le Turkestan avec ces deux puissances. La première gare du chemin de fer chinois, Kalgane, est distante d'Oroumtehi, capitale du Turkestan Oriental, de 2.668 kms. D'autre part, le Turkestan Oriental est relié au Turkestan soviétique par quelques 10 routes bien entretenues dont la plus longue ne comporte que 554 kms (Andijan-Kashgar).

Depuis la révolution chinoise, c'est-à-dire depuis plus de vingt ans, le Turkestan Oriental est devenu un Etat quasi indépendant. Profitant de cette situation, Moscou concluait des traités et des conventions consulaires avec Oroumtehi non seulement sans en informer le gouvernement chinois de Nankin, mais à l'encontre de ses droits souverains. Pour donner une idée de la situation créée dans le Turkestan Oriental, il suffit de se souvenir qu'en 1929, pendant le conflit sino-soviétique, les consuls du Turkestan chinois résidant dans le Turkestan soviétique ont exprimé publiquement leur sympathie pour l'U.R.S.S.

D'après les données soviétiques, les neuf dixièmes du commerce de Turkestan Oriental sont représentés par le commerce avec l'U.R.S.S. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que les fonctionnaires chinois, le gouverneur y compris, aient toujours été les plus fidèles serviteurs du gouvernement de Moscou.

Cette situation ne pouvait naturellement rester sans léser le prestige de la Chine. La population assujettie à un pouvoir double, se révolta en 1930. Pendant quatre ans, le Turkestan se transforma en un foyer de guerre où il était difficile de tracer une ligne de démarcation entre les fronts ennemis.

Les toungans de la province voisine de Kan-Sou ont fait irruption dans le Turkestan Oriental, sous le commandement de Ma-Djou-Ing, un jeune rejeton de la famille Ma, la plus influente et la plus noble des provinces chinoises de Kan-Sou et Chensi. Assisté par ses parents Ma-Djou-Ing a conçu le projet d'envahir le Turkestan Oriental, d'en chasser le gouverneur Djen-Chou-Ren, de se mettre à sa place et d'organiser le pays tel que la Mandchourie au temps de Tchan-Tso-Ling.

Dans le Turkestan chinois trois fractions armées (les musulmans révoltés, le gouvernement d'Oroumtehi et les troupes du général Ma) luttèrent pendant trois ans. La situation devint encore plus embrouillée quand les Russes entrèrent en ligne. En premier lieu, le gouvernement d'Oroumtehi mobilisa les émigrés russes sous la menace de les livrer aux bolcheviks ou tout simplement de les faire exécuter, ce qui, en fin de compte, revenait au même. Les autorités chinoises arrêtaient les femmes russes pour contraindre les hommes à s'inscrire dans les rangs des défenseurs d'Oroumtehi. Ces Russes formèrent un détachement important qui repoussa les attaques des turcs-musulmans contre Oroumtehi... Il est bien curieux de noter que les Russes blancs furent armés de fusils et de mitrailleuses que le Gouverneur chinois avait reçus... du gouvernement soviétique. Il est encore plus saisissant de savoir que les forces du général Ma employaient également les armes soviétiques fournies autrefois

par Moscou au fameux «général chrétien» Feng-Yu-Siang qui les transmit ensuite à la famille Ma. (Le TCHUNG TURKESTAN AVANT, journal turco-chinois de Nankin, estime qu'il y a eu «plus de 200.000 musulmans massacrés au Turkestan chinois avec les armes fournies par les Soviets»).

Au commencement de 1933 la lutte entra dans une phase décisive. Les insurgés réussissent à libérer toute la Kashgarie des forces chinoises et toungans. A ce moment précis, le gouvernement d'Oroumtehi reçut des renforts composés de plusieurs milliers de soldats chinois venant du Jehol et passant par le territoire soviétique. En août 1933, un Congrès des turcs du Turkestan Oriental à Ak-Sou proclama le Turkestan République indépendante et élit Hodja-Niaz-Hadji pour Président. La vie de cette nouvelle «République» fut de courte durée. Un nouveau gouvernement s'est formé à Oroumtehi, ayant à la tête Lou-Ing-Loung, ancien directeur du Département de l'Instruction publique, et le général Shen-Shi-Sei. Les dirigeants de la République ont engagé des pourparlers avec le nouveau gouvernement d'Oroumtehi pour unir leurs forces contre le général Ma. Ce dernier fut battu et s'enfuit sur le territoire soviétique. Immédiatement après, la lutte

entre les «républicains» et le gouvernement d'Oroumtehi reprit...

Mais à ce moment la diplomatie entra en scène.

Le président de la République du Turkestan Oriental Hadja-Niaz-Hadji fut invité par les délégués soviétiques à Irkeshtam. Nous ignorons ce qui s'est passé en cette ville-frontière, mais à l'issue de la rencontre le gouvernement républicain tomba en désaccord avec son Président et se disloqua. Une partie du gouvernement, avec le Président du Conseil Moulla Sabit Baki à sa tête, se prononça contre tout rapprochement avec les bolcheviks et entra en lutte ouverte avec le Président de la République.

Le général Shen-Shi-Sei, gouverneur d'Oroumtehi, reçut de Moscou une forte aide, en hommes et en armes, pour supprimer les derniers foyers de l'insurrection musulmane. En même temps, les agents de la Guépéou ont attiré dans un guet-apens les chefs du mouvement musulman. La rédaction parisienne du «Yash Turkestan» reçut un télégramme de Mecca datant du 13 février : «Le président du Conseil républicain Moulla-Sabit-Baki (ancien professeur de théologie à l'Université d'Alexandrie) et le Ministre de la Justice Zarif-Kari sont fusillés par les «Chinois» (?) à Ak-Sou, et le ministre

de commerce Satyb-Aldy est fusillé à Tach-Kourgan...» Les deux points nommés se trouvent près de la frontière soviétique et sont le centre d'influence soviétique dans la partie sud du Turkestan.

Ainsi la République indépendante du Turkestan Oriental fut liquidée, et rien n'empêche plus l'annexion du pays par l'U.R.S.S.

Cette annexion est devenue un fait. Si Moscou n'a pas encore proclamé sa souveraineté sur le territoire du Turkestan chinois, c'est évidemment pour ne pas «irriter les têtes en Europe». L'amitié avec l'Angleterre est plus précieuse en ce moment pour les Soviets qu'une pénétration en Asie. Moscou se contente donc d'une situation de fait qui ouvrirait pour elle non seulement «une

voie aux Indes», mais aussi une sortie possible vers l'Océan Pacifique (par les provinces rouges de la Chine) dans le cas où elle perdrait ses possessions en Extrême-Orient... C'est dans cette intention peut-être que le général Ma, après un séjour chez les Soviets, vient de réapparaître dans les provinces Kan-Sou et Chensi, tâchant de soulever la population toungan contre le gouvernement de Nankin et de jeter le dernier pont entre les deux Turkestan et les foyers rouges en Chine.

Nicolas VAKAR

(Tous droits réservés par l'ESPACE. Reproduction, même partielle, interdite.)

Acheter la RENAISSANCE, c'est s'assurer une lecture agréable et utile pendant une semaine.

LES BIOGRAPHIES CANADIENNES-FRANÇAISES

publiées par RAPHAEL OUMET

Il est nécessaire que tous les Canadiens-Français en vue aient leur biographie et leur photographie dans l'œuvre que publie depuis 15 ans M. Raphaël Oumet. Cet ouvrage, exclusivement consacré aux nôtres, est le seul du genre au pays. Plus de 5000 biographies et photographies de citoyens marquants, sont contenues dans les douze volumes parus jusqu'ici. Les «Biographies Canadiennes-Françaises» ont depuis longtemps acquis une importance nationale. La treizième édition est en préparation pour l'année 1936.

Qui Négociera Pour Vous?



Le Très Hon. R.-B. BENNETT, Premier Ministre du Canada

EN 1932, grâce à l'initiative et aux efforts du premier ministre Bennett, le centre de l'Empire Britannique se déplaça de Londres à Ottawa. Les représentants de tous les peuples britanniques négocièrent pendant trente jours des accords commerciaux. L'Empire Britannique, qui n'avait été jusque-là qu'une organisation politique, fut transformé en une vaste organisation économique.

Pour le Canada, l'Empire Britannique devint un riche et avantageux marché, bien protégé; le plus grand marché du monde, comprenant un quart de la population et de la superficie totales du globe.

Voici, tirés des statistiques officielles, les chiffres comparatifs de notre commerce avec l'Empire depuis la signature des accords d'Ottawa:

EXPORTATION DE PRODUITS CANADIENS DANS L'EMPIRE

	1932	1933	1934	Augmentation sur 1932
Angleterre	\$178,171,000	\$210,697,000	\$270,333,000	52.7%
Afrique-Sud	4,415,000	5,900,000	12,174,000	174.6%
Indes	2,732,000	2,661,000	4,678,000	75.8%
Jamaïque	2,384,000	2,519,000	3,018,000	26.8%
Etat Libre d'Irlande	2,579,000	3,422,000	3,821,000	48.2%
Nouvelle-Zélande	3,406,000	3,833,000	6,821,000	100.3%
Australie	7,133,000	10,208,000	16,870,000	136.5%
Total Britannique	\$217,157,000	\$255,181,000	\$335,245,000	54.4%

Voici dans quelles proportions ont augmenté les ventes de certains produits canadiens en Angleterre, par suite des accords impériaux:

	1932	1934	Augmentation sur 1932
Bacon et jambon	\$3,010,203	\$18,754,113	523.0%
Aluminium (et produits)	1,200,000	4,800,000	400.0%
Pommes fraîches	5,639,946	8,120,848	44.0%
Bestiaux	1,257,398	3,496,938	178.1%
Céréales	2,119,066	3,068,131	44.8%
Cuivre (en formes)	4,854,831	14,208,389	194.7%
Portes, fenêtres, persiennes	6,660	625,358	9,289.8%
Poisson (surtout conserves)	4,191,273	5,268,617	25.7%
Fruits (conserves)	556,113	1,368,497	146.1%
Fourrures brutes	6,596,325	10,008,503	51.7%
Autos et camions	824,084	2,685,609	225.9%
Nickel	1,272,127	10,087,351	693.0%
Zinc	2,270,405	5,251,861	131.3%
Laminages	26,425	1,110,663	4,103.1%
Ferronnerie, coutellerie	550,962	1,268,579	130.2%
Cuir brut	1,650,630	2,585,103	56.6%
Bois	3,530,639	15,764,812	346.5%
Platine	1,099,000	5,075,920	361.9%
Produits de caoutchouc	1,889,138	3,203,804	69.6%
Légumes (conserves)	179,592	788,664	339.1%
Blé	75,965,723	88,192,258	16.1%
Pulpe de bois	1,349,243	1,804,685	33.8%
Farine	7,720,708	8,760,399	13.5%

Les accords impériaux d'Ottawa, signés pour cinq ans, doivent être négociés de nouveau et renouvelés à une conférence impériale en 1937.

À qui confierez-vous la tâche de prendre vos intérêts commerciaux, de voir à raffermir nos marchés britanniques pour nos produits agricoles et industriels? Cette question est vitale, capitale pour le Canada.

Vous avez le choix entre deux formules et deux chefs différents:

1. L'Honorable R.-B. BENNETT, au génie duquel nous devons les augmentations ci-dessus; qui veut maintenir et continuer sa politique de donnant-donnant; qui ne veut accorder aucune préférence à aucun pays, quel qu'il soit, si ce pays ne nous accorde pas l'équivalent; qui ne veut rien donner pour rien et n'accorde à l'étranger un dollar que lorsque le Canada reçoit un dollar.

2. L'Honorable S.-L. MACKENZIE KING, qui veut détruire les traités impériaux pour les remplacer par des tarifs de préférence sans réciprocité; il a déclaré, en une circonstance, qu'il élargirait de 50% la préférence britannique, sans rien demander en retour pour le Canada.

Les accords d'Ottawa de 1932 sont bons, ils sont avantageux, ils nous assurent la première préférence sur tous les marchés britanniques, ils y protègent nos produits. Avec ces accords, l'Empire Britannique est devenu notre comptoir commercial, desservant une population de 600 millions.

Comme l'ont prouvé les accords commerciaux, nombreux et importants, négociés par M. Bennett avec les grands pays non-britanniques, les accords d'Ottawa ne nous empêchent de faire affaire avec l'étranger.

Ces traités ont fait leurs preuves, ils sont dans l'intérêt de nos cultivateurs, de nos ouvriers et de nos industries.

Ne prenez pas de risque, votez pour vos intérêts, votez pour le commerce canadien, votez pour votre pays.

VOTEZ POUR BENNETT

Publié par l'Organisation Centrale Conservatrice.

la Vie économique

A TRAVERS L'ACTUALITÉ

par J.-M. NADEAU

La propagande impérialiste

Nous assistons depuis quelque temps à une recrudescence de la propagande impérialiste. Ce n'est pas pour rien, par exemple, que nous voyons dans le STAR de samedi dernier un article qui porte le titre : « Nos espoirs reposent sur un Empire britannique fort ». Les événements européens et africains ne sont sans doute pas étrangers à cette explosion subite et inattendue de solidarité impériale. Le correspondant du STAR à Londres ne cache pas ses préférences impérialistes. C'est d'ailleurs son affaire. Mais ce qui est la nôtre, c'est de prendre ces belles paroles de solidarité impériale pour ce qu'elles valent. On sait ce que la dernière guerre nous a coûté en hommes et en argent. Et la prochaine ? A supposer le pire, serait-ce bien agréable pour nous d'aller, quelque part en Europe, recevoir la mitraille du Duce ?

Il importe dès maintenant de définir notre position vis-à-vis de l'Empire au sujet de nos échanges com-

merciaux et des guerres futures. La question a son importance. Notre régime, malgré le « Statut de Westminster », n'est pas encore suffisamment défini. Pour ce qui est de la guerre, pas un chef de parti n'a rejeté catégoriquement toute idée de participation. Les raisons ne leur manquent pas pour cela. Nos finances publiques, par exemple, sous forme d'emprunts sur le marché de Londres, ont certainement quelque chose à voir avec la discrétion de nos chefs politiques. Quoi qu'il en soit de toutes nos hésitations, les Anglais poursuivent inlassablement leur campagne impérialiste sous le prétexte de défendre contre l'univers les intérêts généraux de l'Empire. Voici comment ces intérêts généraux sont conçus et exposés par les groupements de défense impériale : augmentation considérable des forces de terre et de mer de l'Empire, coordination de toutes les armées et unité de la politique étrangère. On insiste beaucoup, à Londres, sur l'unité des pactes conçus dans l'esprit de la S. D. N. De la condamnation virtuelle de la politique de la S. D. N., le manifeste des groupements impériaux passe à ce qui est la logique même du système : une politique extérieure commune. C'est d'ailleurs ce qui arrive dans la réalité. Notre politique extérieure n'est-elle pas élaborée en grande partie à Downing Street ? Les temps ne sont pas tellement changés depuis le XVIII^e siècle.

Le Comité de défense impériale insiste aussi sur la nécessité de convoquer dans le plus bref délai un congrès des nations de l'Empire pour résoudre les problèmes de politique extérieure, de collaboration militaire, de commerce et de chômage. De ces questions d'ordre général, le manifeste des groupements de défense impériale passe sans tarder à des problèmes encore plus précis tels que l'émigration et la réforme monétaire. C'est ainsi que le déclin de l'émigration britannique au Canada au cours des années 1920-30 devient pour les groupements de défense impériale une grave source d'inquiétude. Pour ces dix années, plus de la moitié des nouveaux arrivants au Canada, dans l'Ouest particulièrement, n'étaient pas de descendance britannique. Si la moyenne de l'immigration britannique avait pu se maintenir au niveau d'avant-guerre, le nombre des nouveaux Canadiens eût été de 3 millions, soit plus que le nombre actuel des chômeurs anglais.

Le coût du chômage en Angleterre depuis la fin de la guerre s'élève à environ un milliard de livres sterling pendant que les prêts et avances aux nations européennes, pour la même période, se chiffraient par deux cents millions de livres. Ces capitaux, disent les auteurs du manifeste, auraient été dépensés plus utilement à promouvoir la colonisation dans les limites de l'Empire.

Les groupements de défense impériale ne négligent pas non plus le problème du développement des mar-

chés. C'est sur les tarifs que les comités comptent le plus pour l'extension des échanges interimpériaux. Ils ne veulent plus des contingents et autres restrictions de ce genre en honneur depuis la fin de la Grande Guerre. Les capitaux inactifs, qui se chiffrent par deux milliards environ, devraient servir à cette politique intensive de colonisation et de développements des marchés.

Enfin, la réforme monétaire vient en dernier lieu pour couronner l'édifice de cette nouvelle politique impériale. Toutes les banques centrales des possessions britanniques devraient être reliées intimement à une sorte de banque de l'Empire qui servirait d'agent de liaison entre tous les parlements britanniques. On voit là tout de suite une utilisation immédiate de la Banque du Canada. Donc, en résumé, le but du comité de défense impériale consiste en ceci : redistribution de la population de l'Empire, coordination de toutes les armées impériales, unité de la politique étrangère, de la monnaie et du commerce interimpérial. On peut être sûr qu'un tel programme sera appliqué ou par les conservateurs ou par les travaillistes anglais. Ces derniers, comme on le sait, sont de chatoilleux impérialistes depuis les événements d'Éthiopie. Quel accueil fera-t-on à cette politique dans toutes les parties de l'Empire ? au Canada, en particulier ? Soyons tout de suite certains que bon gré ou mal gré nous devons marcher dans le sillage des comités de défense impériale. En tout cas, si nous nous fondons sur leur passé, nous pouvons dire que ce n'est pas M. Bennett ou encore M. Stevens qui refuseront l'argent que mettront à notre disposition les financiers de la Cité pour sauvegarder les intérêts sacro-saints de l'Empire. Nos chefs de gouvernement verront là, quels qu'ils soient, un moyen de combler nos déficits continuels. Cette manne bienfaisante, qui nous viendra de Londres, trouvera ici et ailleurs le meilleur accueil. Toutes les promesses de « Canada d'abord » tomberont sûrement devant le mur d'argent édifié par les hommes d'État anglais. L'article que publie le STAR sera repris par toute la presse anglaise du pays et deviendra un excellent moyen de propagande impérialiste. Les quelques protestations timides, qui sont de rigueur dans la presse canadienne-française, n'arrêteront pas le cours des événements. Il se trouvera aussi, soyons-en sûrs, un bon nombre de nos compatriotes pour entonner après les Anglo-saxons la louange de l'Empêere.

Jean-Marie NADEAU

Questions et réponses

L. C. nous écrit : J'ai acheté, il y a quelque temps, quelques actions d'*American Waterworks & Electric*. Au cours actuel de 17, je réalise un bénéfice d'environ 40 pour 100. Croyez-vous que dans l'état actuel des choses, il me soit profitable de vendre, quitte à me racheter dans de bonnes conditions ?

Réponse. — Ainsi que vous pourrez vous en rendre compte en lisant notre chronique financière d'aujourd'hui, notre opinion sur le marché de New-York s'est modifiée et nous fondons moins d'espoirs qu'auparavant sur la possibilité d'une hausse prochaine des cours. Cependant, nous sommes d'avis que l'on peut trouver nombre de valeurs susceptibles d'avancer encore, et, parmi celles-ci, nous comptons *American Waterworks & Electric*. Nous ne voyons aucune raison sérieuse de vous défaire de ce titre, d'autant plus que les ventes d'énergie électrique de la compagnie ont énormément augmenté, ce qui se traduira par des recettes plus élevées.

De plus, en raison de la structure financière de la compagnie, les détenteurs d'actions ordinaires sont appelés à profiter de toute augmentation un peu soutenue des recettes. Le capital-actions ordinaires émis est faible par rapport aux obligations et aux actions privilégiées. Il n'est donc pas nécessaire qu'il y ait une augmentation très considérable des recettes pour que s'améliore la position des actions ordinaires.

Pour toutes ces raisons, nous vous conseillons d'attendre, car il y a de grandes chances pour que les actions ordinaires d'*American Waterworks & Electric* enregistrent encore quelques gains.

AUGUR

CHRONIQUE FINANCIÈRE

par AUGUR

La réaction récente qui s'est produite sur le marché de New-York semble avoir été suffisante pour corriger l'affaiblissement de la position technique de la Bourse dont nous avons parlé au cours de notre dernière chronique.

La question se pose maintenant de savoir si le marché, dans son ensemble, va reprendre ou non son mouvement de hausse dans les semaines qui vont venir. Il est difficile de se prononcer à l'heure actuelle. Il faut attendre les prochaines statistiques qui montreront si les affaires reprennent assez pour justifier un nouveau mouvement en avant. Il y a quelques raisons de croire que la hausse n'est pas décidément arrêtée, car les usines de fabrication d'automobiles vont bientôt, en octobre, préparer leur campagne de 1936. Si celle-ci est suffisamment bonne, elle peut entraîner une augmentation considérable de la production de l'acier, et une reprise de l'activité de l'industrie sidérurgique fait généralement présager une reprise généralisée. Evidemment, il ne faut pas trop attendre d'un renouveau de cette activité, mais il y a lieu de l'interpréter correctement si l'on veut en profiter.

Contre-coups politiques

Les événements internationaux ont souvent autant et même plus d'importance pour le marché financier d'un grand pays que les événements purement intérieurs. On connaît la sensibilité des bourses de Londres et de Paris aux fluctuations de la politique étrangère. Il en est de même pour Wall-Street. Tel événement qui se passe à cinq mille milles de New-York a souvent plus d'importance qu'une réforme intérieure, même à grande portée. Le marché canadien ne fait pas exception à la règle.

comme le montre l'augmentation très considérable des ventes de nickel aux pays européens en crise de réarmement.

Les préparatifs de guerre de l'Italie ont fortement activé la demande des métaux usuels, et l'on note que les expéditions de cuivre, de plomb, de zinc, de nickel et de quelques autres produits indispensables à l'industrie de guerre sont nettement plus élevées cette année qu'en 1934.

Il ne faut évidemment pas s'attendre à un très gros mouvement de hausse dans ce domaine, ni croire que les compagnies bénéficiaires vont enregistrer des profits démesurés. Mais pour le moment, la position des actions de *Nickel, Smelters, Hudson Bay, Sherritt-Gordon* se trouve consolidée. Il reste à savoir si ces ventes seront jamais payées, c'est pourquoi il ne faut pas trop escompter l'avenir.

Il n'y a pas que l'Italie qui procède à des achats de métaux. La plupart des pays font de même, ce qui a activé la demande du cuivre dont les cours s'améliorent visiblement ces temps derniers. Il est donc bon de suivre de près les événements et d'interpréter à temps les réactions qui peuvent se produire sur le marché. Il ne faut pas non plus oublier que les achats dits de guerre ont toujours un caractère spéculatif et qu'à ce titre ils n'offrent pas toutes les garanties d'une valeur de portefeuille.

La position s'éclaircit

A mesure que la date des élections approche, il se produit sur certaines valeurs locales des baisses assez sensibles, mais d'un caractère probablement temporaire. Il se trouve même quelques titres qui ont atteint un nouveau minimum depuis plu-

sieurs mois. Les spéculateurs peuvent donc profiter de l'occasion pour changer de position et pour acheter des actions bas cotées, aussi bien à Montréal qu'à New-York. Il y a de grandes chances pour qu'un bon nombre de ces titres remontent à des cours plus élevés, après la période d'incertitude des élections.

La réaction qui s'est produite récemment sur les titres de *Montreal Power* est intéressante en ce sens qu'elle permet d'acheter à un cours qui donne un rendement de près de 5 pour 100. Dans l'état actuel des choses, ce placement nous semble excellent, à condition d'acheter dans les environs de 30 à 31. *Shawinigan* semble solide autour de 17. Les compagnies de matériel de chemins de fer ont glissé à des niveaux tels que ces actions deviennent intéressantes du point de vue purement spéculatif.

Dans le domaine des alcools, on note une forte résistance de *Canadian Industrial Alcohol*, malgré des pressions de ventes considérables.

AUGUR

« Votre téléphone a la valeur que vous lui donnez. »

VOTRE téléphone a autant de valeur que vous lui en donnez, car il est toujours prêt et toujours sûr. Il vous permet de communiquer avec plus de gens. Il croît sans cesse en efficacité et en simplicité.

NECESSITE du TESTAMENT

Lorsqu'une personne décède sans avoir fait de testament, ses biens sont dévolus suivant l'ordre établi par la loi.

Cet ordre successoral, dans son ensemble, est juste et raisonnable, mais il ne tient pas compte des conditions particulières de chaque famille et le règlement d'une succession ab intestat est généralement coûteux et compliqué. Lorsqu'il y a des mineurs, l'aliénation des biens comporte des procédures judiciaires qui sont longues et entraînent des frais considérables. La réalisation des biens, dans ce cas, se fait dans les conditions les plus défavorables.

Les intérêts des héritiers entre eux sont contradictoires et donnent trop souvent lieu à des conflits qui sèment le désaccord entre les membres de la famille. Tout chef de famille quelque peu prévoyant et qui se soucie des intérêts de ses siens rédige son testament avec soin. Personne ne saurait mieux que lui déterminer comment doit se faire la distribution de ses biens entre les membres de sa famille et à quel moment et dans quelles conditions chacun sera en mesure de recevoir sa part, soit du revenu, soit du capital de la succession. Il peut prolonger son autorité en nommant pour le remplacer un ou des exécuteurs testamentaires chargés de donner effet à ses dernières volontés.

Le Trust Général du Canada a été fondé pour remplir cette charge dans le meilleur intérêt de ceux qu'il représente. Consultez-le au sujet des dispositions testamentaires qui conviennent à votre cas particulier. Demandez-lui sa brochure "Comment faire son testament".

Trust Général du Canada
112, ouest, rue St-Jacques, MONTRÉAL
71, rue St-Pierre, QUÉBEC



Optométristes - Opticiens
A L'HOTEL-DIEU
(Ajustement des yeux artificiels)

UNE BONNE VUE
est un facteur de bonne santé

Carrière & Sénécal
LIMITÉE
271 EST, rue STE-CATHERINE
Tél.: LAncester 7070

OUTRE nos services ordinaires de courtage, nous offrons à nos clients l'avantage de faire examiner leur portefeuille par nos statisticiens, qui leur donneront des conseils touchant la conservation ou l'abandon des titres qu'ils détiennent.

Nous serons flattés de votre demande de renseignements

GARNEAU & OSTIGUY

AGENTS DE CHANGE
IMMEUBLE ALDRED, PLACE D'ARMES.
Montreal Stock Exchange Montreal Curb Market
Canadian Commodity Exchange Inc.

CHEZ WOODHOUSE

JOLI MOBILIER

CHESTERFIELD TROIS-MORCEAUX



Ce mobilier, de belle apparence, est solidement construit et entièrement muni de ressorts Marshall. La couverture en est en repp bordé marron et les coussins sont en tapisserie réversible. Le bois sculpté du dossier est en acajou ou en noyer, à votre goût. Tout est tel qu'illustré.

Premier acompte : \$4.25

Versements mensuels de \$3.37

SANS

INTERET

Prix régulier : \$135

\$85

Prenez le poste CKAC tous les vendredis soirs de 10 h. à 10 h. 30

pour écouter
le programme de

RADIO-AMATEURS

irradié sous les auspices de
Woodhouse and Co. Ltd.

Ceux qui voudraient prendre part à cette émission doivent s'adresser au directeur du cinéma Orpheum ou bien téléphoner à HARBOUR 9261. Le gagnant du premier prix bénéficiera d'un engagement d'une semaine dans l'un des principaux cabarets de nuit de Montréal ainsi que d'engagements de musique-hall. Le participant qui aura reçu le plus grand nombre de votes fera un voyage gratuit à New-York et participera au programme de radio-amateurs irradié par le réseau Columbia sous les auspices de la Compagnie Feen-a-mint.

Votez par téléphone à HARBOUR 9261 ou écrivez à Woodhouse and Co. Ltd.
105 ouest, rue Sainte-Catherine, Montréal.

WOODHOUSE & CO., Limited
105 RUE SAINTE-CATHERINE
OUEST, MONTREAL

Londres Birmingham Liverpool Manchester Leeds Nottingham Hull Newcastle-on-Tyne
Southampton Middlesbrough Sunderland Bristol Cardiff Edimbourg Glasgow Belfast Dublin

L'évolution de la politique Anglo-Egyptienne

Depuis un an la politique britannique en Egypte a subi un changement radical. Son autorité s'est singulièrement renforcée et son prestige s'est accru par une intervention plus active dans les affaires du pays. Aujourd'hui plus que jamais, l'Angleterre demeure l'arbitre des destinées de l'Egypte.

Pour bien comprendre le problème égyptien, quelques explications sont indispensables. Il est évident que l'Egypte actuelle n'est plus celle d'avant guerre. Un sentiment et des désirs nouveaux sont nés. L'aspiration vers l'indépendance s'est cristallisée autour d'un homme d'une valeur morale incomparable, animateur extraordinaire, orateur prestigieux sachant remuer les foules, Saad Zaghloul Pacha. Dans sa lutte contre les Anglais il a peut-être commis quelques fautes de tactique, mais il n'en a pas moins réalisé l'union de la nation entière. Son exil à Malte et aux îles Scilly, en l'honneur du martyre, a imprimé à sa figure un relief saisissant. De son vivant il est entré dans l'immortalité.

Lui disparu, il était à craindre que le parti qu'il avait fondé, le Wafd, ne se désagrégeât et que son œuvre ne fût irrémédiablement compromise. Cette crainte cependant ne se réalisa pas. Un moment désemparé, le Wafd ne tarda pas à se ressaisir et à se grouper autour d'un nouveau chef. Son choix se porta sur Mustapha Nahas Pacha, homme de confiance de Saad Zaghloul.

S'il n'a pas le prestige inégalé de Saad Zaghloul, Nahas Pacha possède néanmoins un grand ascendant sur les foules grâce à son éloquence vibrante, à son énergie obstinée et à son patriotisme ardent. Malgré un certain manque de souplesse qu'on lui a souvent reproché, il a su manœuvrer avec assez d'adresse pour maintenir à peu près intactes les traditions du Wafd.

A côté du Wafd il existe trois autres partis. Le parti libéral-constitutionnel, bien qu'il ne compte qu'un nombre limité d'adhérents, jouit cependant d'une certaine influence grâce aux personnalités intellectuelles qui le composent. Quant aux deux autres partis, l'Ithhad et le Chaab, ils ne représentent absolument rien, n'ont aucun contact avec la nation et ne forment qu'une coterie de personnes riches ou influentes qui n'ont d'autre but que de faire prévaloir leurs propres intérêts ou de se hisser au pouvoir.

Au-dessus de ces partis se dresse, ou plutôt se dressait le profil redoutable de Ibrahim Pacha, directeur des domaines privés du Roi, dont l'influence occulte, mais toute-puissante, se trouve mêlée à tous les événements politiques de ces dernières années. Faisant et dé faisant les ministères, imposant les candidats de son choix aux hautes fonctions de l'Etat, il détenait en fait les leviers de commande. Quiconque lui résistait était brisé comme verre. C'est pourquoi le Wafd, qui n'était pas d'humeur aussi accommodante que les autres partis, ne put jamais se maintenir longtemps au pouvoir.

Le ministère wafdiste de Nahas Pacha, en 1930, fut marqué par un projet d'accord entre l'Angleterre et l'Egypte en vue de mettre fin aux malentendus entre les deux pays. Cet accord, qui était sur le point d'être signé, échoua au dernier moment par suite de certaines intrigues souterraines, tant du côté britannique que du côté égyptien. A son retour de Londres, Nahas Pacha fut contraint de donner sa démission malgré le maintien de la confiance presque unanime de la nation.

Il eut pour successeur Ismail Sedky Pacha, homme énergique et habile, particulièrement versé dans les questions économiques et financières, mais dénué de scrupules. Il gouverna d'une main de fer et instaura un véritable régime de terreur. La presse fut bâillonnée, les manifestations publiques étouffées dans le sang, le parti wafdiste traqué d'une façon impitoyable. Un chambardement général des administrations de l'Etat élimina les éléments jugés hostiles au nouveau régime.

Tant qu'Ismail Pacha marcha d'accord avec Ibrahim Pacha, son influence fut toute-puissante, c'est ce qui explique la durée inusitée de son ministère. Mais le jour où il voulut tenir tête à l'homme qui gouvernait dans les coulisses, sa perte fut jurée. Bientôt éclata le scandale des tortures et furent révélées les malversations de certains hauts fonctionnaires, notamment dans la question des adjudications. Un cri de révolte s'éleva de toutes les poitrines, et les Anglais eux-mêmes qui avaient manifesté une neutralité bienveillante à l'égard de Sedky Pacha furent obligés de le déssavoir, de crainte d'être éclaboussés par ce régime discrédité.

A travers ces écueils, la politique britannique sut manœuvrer avec une habileté remarquable. Faisant opportunément les concessions nécessaires, reprenant peu après le terrain cédé, employant tantôt la douceur, tantôt la menace, usant tour à tour tous les partis, les Anglais demeurent en définitive les véritables arbitres de la situation. Alors que leur prestige semble le plus touché

et leur influence la plus compromise, un coup de barre leur fait immédiatement regagner tous les avantages perdus.

Quel est le secret du succès de la politique britannique, qui fait qu'une nation de moins de 50 millions d'habitants impose sa volonté à plus de 500 millions d'hommes de toutes races et de toutes religions ? C'est que cette nation ne s'embarrasse pas de vaines formules ou de principes idéologiques. Sa méthode est plus souple. L'Anglais se méfie de la logique latine, il sait que l'âme humaine est ondoiyante et diverse et qu'il ne faut pas lui appliquer une règle immuable. Pas de tactique arrêtée *a priori*, elle sera réglée suivant les nécessités de l'heure. Il faut croire que cette méthode a du bon, puisqu'elle permet aux Anglais de faire face aux événements même les plus graves, même les plus imprévus.

Mais par le fait que la politique britannique est sujette à des variations fréquentes, on est porté à accuser les Anglais de duplicité, alors que l'apparente contradiction de leurs actes est due à une cause beaucoup plus simple : la nécessité d'appliquer à chaque cas un remède approprié. C'est pourquoi les représentants de la Grande-Bretagne possèdent des pouvoirs très étendus. Quelques directives générales, trois ou quatre points bien précisés, le reste est laissé à leur appréciation. Ils ont toute liberté d'agir dans le cadre de cette politique sans s'embarrasser des petits détails. Aussi ne sont-ils pas obligés d'importuner sans cesse le Foreign Office ou le ministère des colonies par des demandes d'instructions.

A la chute de Sedky Pacha en 1933, le pouvoir fut confié à Abdel-Fattah Yehia Pacha, homme droit et intègre, mais sans caractère ni personnalité. Son tort fut de ne s'être pas désolidarisé d'avec le régime de Sedky Pacha et d'avoir accepté les yeux fermés l'équipe ministérielle imposée par Ibrahim Pacha. L'homme tout-puissant du Palais. Les événements démontrèrent que l'intégrité d'au moins deux de ces ministres n'était pas au-dessus de tout soupçon.

Les Anglais laissèrent d'abord faire, voulant voir ce que donnerait cette nouvelle expérience. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que le char de l'Etat menaçait de prendre une direction dangereuse pour eux, grâce à la politique astucieuse d'Ibrahim Pacha, qui gouvernait sous le couvert du ministère. C'est alors que leur intervention se précisa. Les points de friction entre le ministère et la Résidence britannique se multipliaient et la crise atteignit son point culminant durant la maladie du Roi, lorsque fut agitée la question de la Régence. Le Haut-Commissaire signifia clairement à Yehia Pacha d'avoir à se démettre, s'il ne voulait pas être débarqué par la force.

La suprême habileté des Anglais en cette circonstance fut d'avoir ménagé la venue au pouvoir de Nessim Pacha, homme au passé irréprochable, ennemi de toute intrigue et de toute compromission, et, de plus, très bien disposé envers le Wafd. Aussi son ministère fut-il accueilli avec un véritable enthousiasme, et du coup les sentiments antibritanniques de la population furent-ils atténués.

Soutenu par la Résidence et par le Wafd, Nessim Pacha exigea l'éloignement d'Ibrahim Pacha, ce qu'il n'obtint qu'avec beaucoup de difficultés. Son premier soin fut ensuite de réparer les injustices des précédents régimes et de rappeler les fonctionnaires qui avaient été révoqués pour leurs convictions politiques. En même temps il rétablissait la liberté de la presse, celle des réunions publiques, et assurait l'indépendance de la magistrature. Bref, il instaura un régime de justice et de libéralisme.

Poursuivant leur politique traditionnelle, les Anglais avaient profité des divisions intestines des dernières années pour consolider leur influence en Egypte. Ils reprenaient un à un les leviers de la commande qu'ils avaient dû abandonner du temps de Zaghloul Pacha. Leurs conseillers siègent à nouveau dans tous les ministères et leurs fonctionnaires sont revenus à la tête des principales administrations de l'Etat. La récente nomination de sir Geoffrey Latham Corbett au poste d'expert du nouveau ministère du Commerce et de l'Industrie, avec des pouvoirs très étendus, revêt une signification particulière quand on considère que trois mois plus tard le traité de commerce entre l'Egypte et le Japon était dénoncé.

Sous le couvert de la défense de l'industrie égyptienne cette mesure ne vise en réalité qu'à favoriser l'importation des produits britanniques gravement menacés par la concurrence japonaise. Les Anglais bénéficient actuellement d'un véritable traitement de faveur. Dans les adjudications des administrations publiques, les offres étrangères sont la plupart du temps systématiquement écartées au profit des offres britanniques. En revanche, l'Angleterre se range volontiers du côté de l'Egypte, par exemple dans le procès de la Dette, le problème des Capitulations et l'affaire des Tribunaux Mixtes.

Chronique médicale

Lait et régime lacté

Le lait est l'aliment complet par excellence en ce sens qu'il renferme les trois éléments essentiels de la vie : les albumines, les graisses et les hydrates de carbone. Tant pour l'enfant qui annonce bruyamment sa venue que pour le vieillard moribond, le lait constitue la seule ration d'entretien et l'unique source d'énergie vitale, mais dans l'intervalle que d'occasions surgissent où il nous faut retourner à cette forme primitive d'alimentation qu'est le régime lacté ! Théoriquement du moins, ce régime suffirait seul à maintenir la vie ; il pourvoit d'ailleurs aux besoins du nourrisson durant les quelques premiers mois de son existence, à un âge où précisément ces besoins sont d'autant plus impérieux qu'il n'existe

aucune autre forme d'alimentation susceptible de les satisfaire.

Mais ce qui donne au lait ses qualités nutritives incomparables, en outre des proportions invariables de caséine, de beurre et de sucre qu'il contient, c'est sa richesse en sels minéraux et en vitamines. Des sels minéraux indispensables à la croissance de l'enfant, à la formation de son squelette et à sa dentition, le phosphore et le calcium sont sans contredit les plus importants, et c'est principalement dans le lait qu'il les trouvera. Par contre le lait est pauvre en iode et surtout en fer, de sorte que son usage exclusif et prolongé peut conduire à la longue à un certain degré d'anémie. Pour ce qui est des vitamines, dont la carence dans l'organisme occasionne des troubles morbides tels que la pellagre, le scorbut et le rachitisme, il est indéniable qu'elles se trouvent dans le lait en proportion plus grande que dans tout autre aliment.

Ces vitamines du lait sont fragiles et facilement altérables, aussi est-on en droit de se demander si elles ne peuvent être détruites au cours des différentes manœuvres de stérilisation. Non. Il est prouvé que dans le lait pasteurisé, c'est-à-dire chauffé durant 30 minutes à 145 degrés Fahrenheit et refroidi à 40 degrés dans les 30 minutes qui suivent, toutes les vitamines sont conservées à l'exception de la vitamine C anti-scorbutique qui est partiellement détruite ; on observera d'ailleurs à cette inconvénient en ajoutant au lait du jus d'orange, du jus de tomate, en général des jus de légumes et de fruits. Et comme d'autre part le lait animal renferme moins de vitamine D que le lait humain, il est de bonne pratique, à l'époque du sevrage ainsi qu'au cours des deux ou trois années suivantes, de faire prendre à l'enfant soit de l'huile de foie de morue, soit un de ses nombreux succédanés. Quant à l'addition de vitamine D au lait, telle qu'on la pratique couramment aux Etats-Unis, il ne nous semble pas que ce soit un procédé recommandable, parce qu'il peut être difficilement contrôlé, et que la cherté du produit en réduirait considérablement la consommation dans les familles indigentes ; un lait vitaminisé ne saurait remplacer l'huile de foie de morue, qui est encore le médicament le plus efficace que nous ayons pour la prévention et le traitement du rachitisme.

Aliment complet par excellence, le lait devient aussi à l'occasion un précieux médicament. De tous les régimes alimentaires exclusifs, le régime lacté est celui qui répond au plus grand nombre d'indications ; par contre, il ne présente que fort peu d'inconvénients. Ces derniers tiennent à ce fait que, de digestion facile et ne laissant pas de résidu, le lait, s'il est pris pendant trop longtemps, provoque ou aggrave la constipation ; en outre, il fermenté facilement dès qu'il se trouve dans un milieu renfermant des germes, tel que l'estomac des dyspeptiques flatulents et l'intestin des entériques ; c'est pourquoi l'on recommande alors d'y ajouter soit des poudres alcalines, soit une eau bicarbonatée, notamment l'eau de Vichy. Ne stimulant pas les voies digestives parce qu'il ne leur impose pas d'opération laborieuse, le régime lacté ne convient donc pas aux estomacs hypochlorhydriques et atones ni aux intestins paresseux. Ce réserves faites, voyons quelles en sont les principales indications.

Toutes les dyspepsies conditionnées par une sécrétion exagérée de suc gastrique, et principalement celles qui sont sous la dépendance d'un ulcère de l'estomac, trouvent dans le régime lacté associé aux alcalins une médication de premier choix ; on ne songerait à traiter autrement les hémorragies provenant d'ulcères du tube digestif, car dans l'ignorance où l'on se trouve le plus souvent de leur situation exacte il est alors le plus souvent impossible d'intervenir chirurgicalement. Au cours des inflammations chroniques du foie (cirrhoses) et des maladies de la vésicule biliaire, le lait est également un précieux adjuvant de la cure de désintoxication ; aliment doux, qui ne laisse pas de déchets nuisibles, il permet à l'organisme intoxiqué de se débarrasser d'autant plus sûrement de ses poisons qu'il ne lui en donne pas de nouveaux. C'est aussi pour cette raison que les maladies infectieuses aiguës, de quelque nature qu'elles soient, trouvent dans le lait un facteur important de guérison. Ajoutons que, dans un même ordre d'idées mais par un mécanisme différent, le lait est, non certes le meilleur, mais un des bons antidotes qui puissent toujours servir en cas d'empoisonnement ; mis en contact avec la plupart des poisons, il s'y combine en formant un albuminate insoluble qui, s'il ne neutralise pas tout à fait le toxique, du moins empêche son absorption par la voie sanguine.

Parce qu'il est pauvre en sel (chlorure de sodium), le lait est un excellent diurétique et même un agent de déchloruration. C'est donc dire qu'il est tout particulièrement indiqué dans toutes les affections du cœur et des reins. Le régime lacté est le complément obligatoire de la cure à la

Aliment complet par excellence, le

lacté ; mais comme le lait renferme une très forte quantité d'eau, un tel régime a l'inconvénient, s'il n'est pas bien dosé, de fatiguer davantage le muscle cardiaque ; la cure de réduction des liquides, qui rend de si grands services aux cardio-rénaux, s'accommoderait assez mal d'un régime lacté trop longtemps poursuivi. Dans les néphrites chroniques au cours desquelles la rétention du sel dans l'organisme entraîne une bouffissure de la face et un œdème généralisé du corps, c'est encore au lait, aidé cette fois du régime sans sel, qu'il faut demander d'activer le travail du filtre rénal.

Voyons maintenant si le lait, envisagé de nouveau du point de vue de la valeur nutritive, est supérieur à ces autres aliments qui nous fournissent les protéines animales : la viande et les œufs. En prenant pour acuit qu'un adulte normal doit ingérer environ cent grammes de protéines par jour, il a été démontré que ces cent grammes se rencontent à peu près dans les mêmes proportions dans une livre et quart de viande, dans un douzaine d'œufs et dans deux pintes de lait ; ajoutons cependant que leurs valeurs respectives, si on les exprime en calories, varient sensiblement, le lait dégageant 2,400 calories contre 1,200 et 1,000 respectivement pour la viande et les œufs. C'est dire qu'une diète mixte pour un adulte astreint à un labeur de moyenne intensité, du point de vue des protéines seulement, est parfaitement réalisée par quatre onces de viande, deux œufs et une chopine de lait. Reste la teneur de ces aliments en sels minéraux et en vitamines. Le lait contient beaucoup plus de calcium et de phosphore que les œufs et la viande, par contre celle-ci renferme plus de fer. Quant aux vitamines, il n'y a aucun doute que sous ce rapport le lait présente sur les deux autres produits un avantage marqué.

Pour notre part, aurions-nous à trancher la question de la supériorité de l'un de ces trois aliments que nous donnerions volontiers la palme au lait, d'abord parce qu'en outre d'être l'aliment complet par excellence il devient, au besoin, un facteur important de guérison dans un bon nombre d'affections sérieuses, et ensuite parce que nous lui savons gré (mais n'est-ce point là la plus primitive des reconnaissances, celle du ventre) d'avoir calmé notre faim quand nous étions petit, et de nous avoir permis de devenir aujourd'hui ce que nous sommes — encore qu'il y ait amplement matière à amélioration ; mais il faut bien convenir que, cette fois, le lait de tous les mammifères femelles de la création et le régime lacté le plus absolu n'y seraient pour rien.

Docteur G. A. SEGUIN

ELECTRIFIEZ VOTRE MAISON POUR VOTRE SANTE ET VOTRE CONFORT



Hélène: N'est-ce pas que c'est confortable d'avoir de la chaleur à volonté, sans l'ennui de faire du feu dans le poêle ou la fournaise pour quelques heures seulement par jour?

Jacques: "Et c'est plus économique. Ce radiateur n'est pas dispendieux: le coût d'achat était minime — et il en coûte si peu pour s'en servir."

NOUVEAUX TARIFS PAR KILOWATT-HEURE

13-70 kw-hrs	2.52¢	71-200 kw-hrs	1.8¢	201 et au-delà kw-hrs	0.9¢
--------------	-------	---------------	------	-----------------------	------

(Etabli sur une base de consommation mensuelle)

Montreal Light Heat & Power CONSOLIDATED

Pourquoi frissonner dans une pièce trop fraîche et courir le risque d'un bon rhume, quand le confort coûte si peu et s'obtient si facilement. On peut se procurer un radiateur pour \$2.65 et le coût de chauffage moyen n'atteint pas 2 cents par heure. Tout marchand d'appareils électriques se fera un plaisir de vous montrer des modèles convenant à vos besoins et à votre bourse. Assurez la santé et le confort à votre famille cet automne en ayant un radiateur électrique pour les jours froids ou humides. Voyez-y dès aujourd'hui.